LES PRIMAIRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

Germe et Poussière (2e mille)........ 1 vol.
Hœres (3e mille)........ 1 vol.
L'Astre noir (3e mille)........ 1 vol.
Les Morticoles (23e mille)........ 1 vol.
Les Kamtchatka (10e mille)........ 1 vol.
Les Idées en marche (2e mille)........ 1 vol.
Le Voyage de Shakespeare (6e mille)........ 1 vol.
Suzanne (11e mille)........ 1 vol.
La Flamme et l'Ombre (6e mille)........ 1 vol.
Alphonse Daudet (6e mille)........ 1 vol.
Sébastien Gouvès (6e mille)........ 1 vol.
La Romance du temps présent (6e mille)........ 1 vol.
Les Deux Étreintes (7e mille)........ 1 vol.
La Déchéance (6e mille)........ 1 vol.
Le Partage de l'Enfant (6e mille)........ 1 vol.

Il a été tiré de cet ouvrage
quinze exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

6745. — L.-Impr. réunies, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, dir.

LÉON DAUDET

LES PRIMAIRES

— ROMAN CONTEMPORAIN —

DEUXIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1906

A

Madame la Comtesse J. DE LOYNES

Hommage de fidèle et respectueuse affection.

L. D.

LES PRIMAIRES

CHAPITRE PREMIER

CITOYEN ET PÈRE

François Salvian, député socialiste fort influent par son éloquence, rentrait chez lui après une séance à la Chambre où il avait fait, pour la centième fois, le procès du patronat et du capital. Ses électeurs exigeaient de lui périodiquement cet exercice. Il s'était débarrassé des raseurs, et sa pensée continuait à discourir, réfutant les arguments de l'adversaire : « Ne m'objectez pas la liberté légale. Elle est une gueuse au service des riches... »

Il se réveilla au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue du Bac où il habitait. Le temps était superbe, un crépuscule de mai, chaud et doré. Dans

la glace d'un pâtissier, Salvian aperçut sa propre silhouette trapue, sa redingote ouverte, son visage gras et suant, sa barbe blonde, grisonnante, où la bouche sinueuse traçait une ligne amère. Il avait des prétentions, non à la beauté, mais à la force et il lui plaisait d'être reconnu par les passants, de deviner son nom sur leurs lèvres.

Optimiste, confiant dans l'avenir, ne sentant pas plus le poids de ses quarante-huit ans que celui de sa grosse serviette, il tourna à droite, traversa une cour où jouaient des enfants, monta deux étages privés de tapis, comme il est fréquent dans les maisons sans escalier de service, et sonna. Monique, la vieille domestique qui lui ouvrit, avait la familiarité méridionale :

« Si vous voulez changer de linge, tout est prêt dans le cabinet de toilette... Madame et mademoiselle sont chez la grand'mère qui est arrivée de Marseille ce matin... Elles vous attendent rue de Fleurus pour dîner.

— Bien, bien, je sais...

— Voilà le paquet de correspondances... S'il vient du monde, qu'est-ce qu'il faut dire ?

— Je ne reçois que mes secrétaires et un monsieur qui accompagnera M. Bernard. Tu répondras aux autres que je suis à mon journal... ou au Diable...

— Ah ! vous n'êtes que trop sûr d'y être un jour,

avé vos lois de Huguenot, si nos prières ne vous sauvent pas… »

Salvian sourit, haussa les épaules, entra dans son cabinet de travail. C'était une pièce sombre, assez vaste, donnant par deux fenêtres sur une cour étroite qu'égayait un seul marronnier. Trois corps de bibliothèque renfermaient une multitude de livres, brochés ou reliés, de dictionnaires, de paperasses. Sciences, histoire, littératures française, allemande et anglaise étaient également représentées dans ce fouillis encyclopédique; les résumés et les manuels dominaient, car le maître du logis prétendait avoir une teinte de tout et devait se renseigner vite. Sa prodigieuse activité politique réservait une place à la lecture entre un article et une préparation de discours. Ancien élève de l'École normale, candidat puis député opportuniste à vingt-huit ans grâce à d'innombrables relations de famille dans sa petite patrie, le département de l'Hérault, élu comme socialiste huit ans plus tard par la même circonscription, celui qu'on appelait « le premier rhéteur de la République » avait plutôt simplifié qu'étendu son bagage de connaissances. En revanche, il avait appris le maniement des hommes par les convoitises et l'art de duper habilement les masses.

Le mensonge par promptitude à l'illusion était devenu chez lui comme une sincérité seconde. A force de célébrer la société de demain, où tous les

peuples seront frères et tous les travailleurs libérés, il avait presque fini par y croire. Les images nombreuses et brillantes par lesquelles il annonçait l'âge d'or lui faisaient l'effet de réalités. Disciple de Hegel et de la métaphysique allemande, il supposait que les contradictoires peuvent se concilier dans la vie aussi aisément que dans les nuages et son adresse d'équilibriste le satisfaisait. Le radical Caussade disait de lui : « C'est un lyrique. » Marc Albigny, le révolutionnaire intransigeant, le traitait dans l'intimité de farceur. Les plus rétifs, s'ils l'écoutaient, subissaient bientôt le charme de sa parole d'autant plus nette qu'il était plus indécis, ardente, enflammée, puis retorse, de sa parole irrésistible par le chant joyeux qui courait sous elle, suggérant la cordialité, l'universelle sympathie, la victoire. Il était maître de son instrument et maître, par lui, des assemblées.

Depuis deux années, depuis les dernières élections très favorables au socialisme, il inspirait le gouvernement dans la personne du vieux physicien radical Matonnay, président du conseil et ministre de l'intérieur. Sa souplesse, sa verve, sa bonhomie, la crédulité du prolétariat, celle non moins vive des classes dites dirigeantes, la veulerie de l'opposition parlementaire rendaient aisé son rôle de diplomate. Car il était réellement l'ambassadeur des pauvres auprès de cette internationale des riches, banquiers, cour-

tiers et coulissiers israélites qui profitent de la révolution lente et redoutent les crises révolutionnaires. Il calmait l'impatience des uns, l'inquiétude des autres. Pour chaque problème de l'actualité, grève, revendication, querelle de groupe ou de parti, il avait une solution verbale, un cataplasme d'attente. Il connaissait merveilleusement les meneurs, ces ouvriers beaux parleurs hissés sur les épaules maigres de leurs camarades, qui cherchent dans la surenchère une gloriole, un mandat ou une petite place. Sitôt qu'un d'entre eux forçait l'attention, il l'apaisait, lui jetait un os. Aux foules il donnait des mots, aux particuliers des avantages. Il arbitrait comme aucun les conflits naissants, il dissipait les malentendus et les vieilles disputes. Jamais il n'usait de l'ironie qui met les simples en défiance.

Sa ruse méridionale, à moyens lucides, à but positif, séduisait vite les manieurs d'argent. Il ne les exploitait pas, n'étant avide que de pouvoir et de renommée, mais il leur expliquait que le collectivisme à longue échéance, qui a besoin de la paix pour s'épanouir, est un placement comme un autre et une assurance contre le chambardement toujours possible. Il utilisait aussi les haines religieuses et ce formidable outil de déchristianisation qu'est l'illusion terre-à-terre du socialisme. Son excuse vis-à-vis de lui-même était qu'il hâtait, par des procédés non sanglants, sans violence, l'émancipation totale

des esprits et l'expropriation du capital. Il avait foi dans un bouleversement méthodique et légal qu'achèveraient ses arrière-petits-neveux. Ses opinions en somme avaient changé, mais son tempérament d'opportuniste était demeuré immuable.

Dès le début de son évolution il avait pris comme tribune publique un journal, *l'Aube socialiste*, que dirigeait, avec une maîtrise toute bourgeoise, son camarade et disciple Nestor Gageron. Aux yeux de Gageron, ex-rapin de la Butte, bretteur et bon garçon, spirituel mais inculte, Salvian gardait le prestige de Normale et de la haute érudition. Le Languedocien inculquait au Montmartrois les premiers principes de métaphysique et troublait à l'aide de formules germaniques une sentimentalité révolutionnaire puisée surtout dans la chanson. Grâce aux faits divers, à ses six pages, à une excellente administration, l'*Aube socialiste* prospérait; mais bientôt Salvian, désireux d'être le maître chez lui, fondait à son tour un organe plus modeste avec les capitaux du baron Jacob Houngar, l'intitulait *le Prolétaire* et plantait là Nestor Gageron, lequel ne lui en voulait pas. En effet, François Salvian, malgré toute sa notoriété, était un journaliste diffus et rebutant. L'imprimerie convertissait en masses de plomb, compactes et indigestes, les improvisations ailées de son éloquence. Il l'avouait gentiment : « Je brille debout. Et, dès que je m'assieds, je m'éteins... »

En général, quand il avait parlé, l'orateur, rentrant chez lui, changeait prudemment de linge pour éviter les refroidissements. Cette fois, vu la saison, il estima la précaution superflue. Il s'assit devant sa table et décacheta son courrier.

Elle offrait une large échancrure cette table, pour que la corpulence du patron pût s'étaler à son aise. A droite, les sommaires et les brochures. A gauche, sous un presse-papier représentant le socialisme en muse victorieuse, des plans d'articles, de réfutations, de discours.

En face de l'écrivain, une Paix rugissante, une pendule en cuivre offerte par le syndicat de l'horlogerie, un portrait de Karl Marx, un de Marianne Salvian sa femme à vingt-deux ans (elle en avait maintenant quarante-sept), son père et sa mère à lui, morts depuis dix ans et réunis en un même cadre noir à filets d'or, enfin des paquets de lettres et de documents dans des chemises de toile grise avec l'incription : « à répondre ».

Sur la première enveloppe il reconnut l'écriture de son frère, le docteur Nicolas Salvian, et le timbre de Carteyrade (Hérault) : « Bien, je leur lirai ça rue de Fleurus. » Il la glissa dans la poche de son gilet et, du même coup de pouce, retira de celui-ci une étiquette : *Recommander Gendrart à Fabricius Corat.* Gendrart dit Sérum était une vieille connaissance du quartier latin, un étudiant en médecine de

quarante-cinq ans devenu anarchiste à force de misère. Fabricius Corat était un nègre du parti socialiste unifié, millionnaire et compatissant.

Ensuite il choisit un petit bleu : « *Grandement émue par beau discours. A bientôt... C....* » La charmante inconnue trop connue n'était autre que Claire de Saintines, grande dame par la naissance, amie du peuple par snobisme et qui flirtait avec le lion du prolétariat. Pour elle deux fois par semaine il rentrait ses griffes et adoucissait ses rugissements. Il était aussi l'ami du mari, gentilhomme à monocle et à théories, aisément convaincu par ses doctrines et qui épouvantait les douairières en leur récitant les propos du maître. Cette intimité, à laquelle elle ne participait pas, déplaisait à Marianne Salvian et occasionnait des scènes fréquentes. Le tribun était timide devant sa femme. Vingt-six ans auparavant elle lui avait apporté en dot cent cinquante mille francs, ce qui était beaucoup pour le petit professeur d'alors, et la protection du clan Gallargues, dont elle était issue.

Le clan Gallargues représentait à Carteyrade (Hérault) et dans toute la région qui va de Montpellier à Nîmes, l'élément bourgeois et républicain modéré. Son influence s'étendait jusqu'à Marseille par des branches latérales et des rapports de commerce ou de consanguinité. Catholiques pratiquants, quoique démocrates convaincus, les Gallargues avaient assuré jadis la popularité de Gambetta. Ils avaient re-

trouvé avec joie en Salvian le creux du célèbre borgne et sa faculté d'assimilation. Ils avaient accepté jusqu'à un certain point, et par orgueil de clocher, son évolution vers le socialisme. Mais ses concessions anticléricales et ses attaches maçonniques les avaient trouvés extrêmement rétifs. Ils commençaient à regimber ferme et à rétrograder vers la droite, cependant que protestants, radicaux et ultra-radicaux applaudissaient à la métamorphose. Ainsi Salvian, fils lui-même de libéraux tempérés, était tiraillé entre des traditions de famille et des partisans enragés. A son foyer même il n'avait pas la paix, sa fille et sa belle-mère très pratiquantes entraînant sa femme à la messe, cependant que son fils Bernard, chef adjoint au cabinet de Matonnay, affichait la haine du clergé.

Donc Salvian froissait le petit bleu de Claire de Saintines au moment même où son secrétaire particulier Jacques Talcèdre et Michel Malet, secrétaire du *Prolétaire*, entraient sans se faire annoncer. Tous deux avaient l'air préoccupé, Jacques Talcèdre en blond avec une figure pâle, gonflée et soucieuse, Michel Malet en chauve avec une moustache en croc, des mâchoires dessinées sous ses joues maigres.

« Bonjour, patron.

— Bonjour, patron. »

Les deux intonations étaient rapides, celle de Malet plus décidée.

« Eh bien, mon discours a-t-il porté? Qu'en disait-on dans les couloirs?...

— Que vous aviez péché par omission. » Jacques Talcèdre, Marseillais élevé par les prêtres, avait des expressions cléricales. Malet précisa:

« On vous reproche d'avoir esquivé l'affaire Haussoir. Tous vos amis sont furieux... »

L' « Œuvre Chrétienne » de Mme Haussoir, en religion sœur Cécile, était odieuse à la maçonnerie, parce que fondée sur la mutualité, l'entr'aide des riches et des pauvres, fort ingénieusement conçue et mise en pratique, elle gagnait chaque jour du terrain parmi le peuple et avait su se rendre insaisissable. Les loges avaient machiné contre elle, en province, à Reims, une histoire fausse de séquestration, le désespoir d'un vieux pochard réclamant son enfant qu'il affirmait avoir été maltraitée et exploitée par les saintes femmes. Ce chantage ne tenait pas debout, mais on avait compté, pour l'appuyer, sur l'autorité de Salvian. Or Marie Salvian, amie passionnée de Mme Haussoir et admiratrice de sa propagande, avait fait jurer à son père qu'il n'interviendrait pas dans ce honteux débat.

Le tribun devint pâle de mécontentement; il se dressa, mit son lorgnon, puis d'une voix tonnante :

« Je ne fais pas les basses besognes... Je ne m'attaque pas aux femmes et aux enfants... D'ailleurs, l'Œuvre en question est administrée par des laïques...

— ...Par des religieuses laïcisées...

— Si vous voulez. C'est la même chose, dans le cas actuel, au point de vue du droit. Nous n'avons pas la prétention, je suppose, de mettre des catégories de citoyennes hors la loi. Nestor Gageron en a convenu lui-même. Il n'y avait contre Mme Haussoir que des témoignages crapuleux. »

Michel Malet, ancien instituteur, élève de l'historien Caussade, aimait les formules lapidaires. Il interrompit :

« ...En politique, patron, y a-t-il jamais autre chose que des témoignages crapuleux?... L'ennuyeux, c'est que Jacob Houngar tempête encore plus fort que les autres. Il prétend que vous aviez pris l'engagement d'amorcer ce scandale si profitable au parti, qu'il vous avait fait tenir des preuves écrasantes...

— Le baron Jacob Houngar, quoique mon plus gros actionnaire, n'est pas mon maître. Je n'ai pas à lui procurer politiquement les locaux de l'Œuvre Chrétienne qu'il convoite à Reims pour ses stocks de champagne. Le *Prolétaire* n'est pas obligé d'adopter et de continuer toutes les campagnes qu'il plaît à l'*Aube socialiste* d'entreprendre. Enfin j'ai donné assez de gages de ma fidélité à mon parti pour être juge de ma tactique. S'il est nécessaire, je ferai là-dessus, à la prochaine réunion de nos comités, une déclaration publique.

— Faut-il tout vous dire?... continua Talcèdre dans une émulation de franchise.

— Allez...

— Vos ennemis chuchotent que vous êtes victime d'influences familiales et cléricales. On rappelle le baptême de vos enfants, votre mariage à l'église, certaines relations de Mlle Marie..., de votre belle-mère... On vous rend responsable des mauvaises tendances du clan Gallargues. Enfin on peut voir... excusez-moi, cher maître... on peut voir Mme Salvian à Saint-Thomas d'Aquin tous les dimanches. »

Le « cher maître » s'était croisé les bras et serrait les lèvres comme un homme qui contient à grand' peine son ironie. Il connaissait la faiblesse de caractère de Talcèdre, reflet de toutes les conversations, victime de toutes les bourdes, et qui, bien que très susceptible, servait d'amusement à ses camarades pour sa remarquable crédulité. Il méditait une cruelle riposte. Heureusement pour le secrétaire, il y eut la diversion de Martin Matonnay, chef de cabinet du ministre de l'intérieur, président du conseil, et de Bernard Salvian chef adjoint, qui venaient eux aussi au rapport.

Au visage de son garçon, régulier, lisible comme celui d'une jeune fille malgré ses prétentions à l'impassibilité, Salvian devina tout de suite que les autres n'avaient pas exagéré l'insuccès. Aussitôt il

changea d'humeur et dit joyeusement à Martin Matonnay :

« Si le papa a besoin de me jeter par-dessus bord, qu'il ne se gêne pas. Je nagerai. Sauvons en premier le cabinet.

— La survie du cabinet n'est point en cause, » répliqua Martin de sa voix blanche, nerveuse, qui scandait et séparait les syllabes. C'était un trop élégant jeune homme, d'une trentaine d'années, au nez long, au menton glabre et pointu, aux yeux verts, aux cheveux châtains frisés, qui mêlait l'esthétique au radicalisme et le goût du baroque à la prétention mondaine. Il jouait aux courses, faisait de l'automobile, du canotage, des dettes, promenait des dames excentriques. Au lieu que Bernard Salvian, brun, de cinq ans plus jeune, licencié ès sciences et ès lettres, grâce à la mémoire qu'il tenait de son père, menait une existence austère. Il y avait même promesse d'union libre entre lui et la fille de l'irréconciliable Marc Albigny. Bernard était dupe de ses principes. Ardent, candide et loyal, il niait la spontanéité, se donnait des airs de Machiavel, de stratège gelé ; Martin n'avait aucun principe mais jouait adroitement des scrupules d'autrui.

Bernard tira un papier de sa poche : « On te fait trois griefs : le premier et le plus grave — l'affaire Haussoin. Le second : d'avoir glissé trop rapidement sur le cas des accapareurs et notamment de Camille

Nortier, le roi du caoutchouc. En troisième lieu, tu as paru confondre les révolutionnaires proprement dits, qui n'admettent aucun accord avec les patrons et les capitalistes, et les socialistes gouvernementaux de ta nuance qui composent jusqu'à un certain point avec eux. »

Salvian savait que ce troisième argument était celui de Marc Albigny, son rival, futur beau-père de Bernard, et qui par sa fille l'impressionnait. Il eut la générosité d'accepter cette leçon indirecte, mais répondit en bloc aux quatre jeunes gens :

« Vous reconnaîtrez plus tard, mes amis, qu'il est très difficile de satisfaire les diverses fractions d'un parti. Aujourd'hui je voulais seulement grouper, comme dans une image d'Épinal, quelques manœuvres financières récentes et tirer d'elles une moralité socialiste. J'ai omis ceci ou cela, qu'importe, j'ai fourni une nouvelle base à nos revendications. L'opinion de mes collègues, la vôtre me sont précieuses. Mais je ne m'incline pas devant elles. Le temps sera juge entre nous. »

Puis, se penchant à l'oreille de Bernard : « Grand'mère est de retour. Je dîne chez elle avec maman et Marie. M'accompagnes-tu?

— Impossible, père, on m'attend *là-bas*. J'irai demain chez grand'mère dans l'après-midi. »

Salvian n'insista point. Il prit le bras de Martin Matonnay : « Il ne faut pas que le papa se consi-

dère comme lié à mon four de tantôt. Expliquez-lui bien que je suis un vrai libéral et que je ne crie pas à la trahison quand mes alliés se séparent momentanément de moi, afin de ne pas se compromettre. C'est le jeu de la politique.

— Cher maître, riposta Martin comme s'il récitait un compliment, beaucoup de députés se contenteraient de ce que vous appelez injustement vos « fours ». Mon père s'appuie sur votre grand talent, sur votre expérience, et il n'a aucun désir d'afficher une séparation, même momentanée, qui n'est pas du tout dans son cœur. Je suis ici pour vous l'affirmer. »

Cependant Michel Malet, Bernard et Talcèdre se communiquaient leurs impressions à voix basse, ainsi que dans la chambre d'un malade. Il fut convenu entre eux que lors des *Fêtes Humanitaires*, projetées pour le mois d'août, on obtiendrait de Salvian un grand discours nettement anticlérical et internationaliste, lequel effacerait la mauvaise impression de la journée. D'ici là le *Prolétaire* hausserait le ton de sa polémique. On assurerait le silence des outranciers. Enfin on s'arrangerait pour provoquer à la Chambre ou au Sénat un nouveau débat sur l'affaire Haussoir.

Sept heures sonnaient au moment où François Salvian, ayant acheté un gâteau en route, arrivait rue

de Fleurus. Il trouva réunis dans le morose petit salon sa femme, sa fille qu'il chérissait sa belle-mère qu'il n'aimait guère et un prêtre. Il feignit l'effusion :

« Enfin l'on vous retrouve, maman Gallargues, après cinq mois... Marie en avait perdu l'appétit... »

La vieille dame au masque sévère et ridé de paysanne méridionale n'entra pas dans le jeu de son gendre. Elle l'embrassa froidement, puis le présenta à « M. l'abbé Dalcis qui a quitté la cure de Gémenos pour celle de Maisons-Alfort ».

Elle ajouta : « Monsieur le curé est républicain... à ma manière... »

L'abbé Dalcis avait des lunettes, de sorte qu'on ne voyait pas son regard. Il était roux et parlait nettement avec des gestes mesurés. Marianne et Marie Salvian l'écoutaient, non sans l'approuver de temps en temps par un mot ou un sourire. La mère et la fille ne se ressemblaient guère. Elles étaient grandes toutes les deux, mais Mme Salvian, restée brune comme son fils, avait comme lui des traits réguliers, des yeux rêveurs, un front d'entêtement à peine ridé, une voix lente. Au lieu que Marie tenait de son père la facilité et la rapidité d'élocution, des cheveux blonds, qu'elle portait en bandeaux ondulés, des prunelles aux reflets changeants, noires ou grises selon l'incidence de la lumière. Comme la plupart

des mystiques, elle fixait un point dans l'espace au delà de son interlocuteur, et ses jolies mains, très nerveuses, dessinaient la forme de ses objections.

Elle remercia son père de n'avoir point attaqué Mme Haussoir. Elle vantait, avec exaltation, l'Œuvre Chrétienne, celle du faubourg Saint-Antoine surtout qui prospérait et faisait dans le quartier un bien énorme :

« C'est votre avis, n'est-ce pas, monsieur le curé?... »

L'abbé Dalcis se tenait sur la réserve. C'était en tout un modéré, un prudent, un ennemi des propos véhéments et des solutions extrêmes. Il déplorait la guerre religieuse, mais il admirait le principe démocratique, et son désir était de réconcilier l'Église et la République. L'initiative de Mme Haussoir l'effrayait :

« Oh! je l'ai connue... je l'ai connue quand elle était aux Clarisses... Mère Cécile... mais oui... Il y a en elle de la combativité certainement...

— De l'héroïsme, monsieur le curé...

— Notre héroïsme à nous autres, mademoiselle, consiste à supporter les outrages, à nous taire, à prêcher malgré tout la loi d'amour. »

Salvian était de cet avis. Il répétait « parbleu, parbleu », jetant autour de lui des regards débonnaires. Quoiqu'il usât, par tactique, d'un vocabulaire outrancier, les tièdes lui plaisaient. Il sut à

plusieurs reprises placer quelques flatteries à l'adresse de ce sympathique ecclésiastique, qui se laissait égorger sans crier :

« Si tous les membres du clergé vous ressemblaient, monsieur le curé, l'apaisement serait facile... »

Il ajouta avec un bon sourire, en désignant les trois femmes d'âge différent qui le gênaient dans ses manœuvres :

« Par malheur, vos ouailles vous dépassent, et vous êtes bien forcé de les suivre. »

Le prêtre et le socialiste en arrivèrent à admettre la possibilité d'une époque ou fidèles de toutes religions et athées fraterniseraient sans se brimer, ni s'opprimer. La grand'mère Gallargues ne croyait pas à ce Paradis terrestre :

« Si Gambetta avait vécu, si les gens de votre sorte n'avaient pas tourné au rouge vif, je ne dis pas, mais maintenant. »

Elle mettait dans ce « les gens de votre sorte » adressé comme un défi à son gendre, la plus méprisante ironie. Elle prenait plaisir à insister sur la métamorphose déjà ancienne du tribun. Elle ne lui pardonnait point d'avoir trompé, douze ans auparavant, les espérances opportunistes du clan Gallargues.

Ensuite il fut question de l'oncle Nicolas, médecin à Carteyrade, dans l'Hérault, qui n'était pas

devenu socialiste et commençait même, depuis quelque temps, à renoncer au scepticisme. La grand'mère le louait sans restriction, pensant ainsi être désagréable à son frère, que cette apologie au contraire enchantait. Car Salvian était au fond un familial.

« J'ai justement une lettre de lui dans ma poche. Je l'ai gardée pour la lire au repas. »

La causerie vint sur Bernard, le préféré de sa grand'mère, qui tournait autour de Jeanne Albigny.

« Mais vous l'avez beaucoup connu, Marc Albigny, belle-maman?

— J'ai surtout connu sa mère. Après avoir quitté la Savoie, leur pays d'origine, elle était venue s'installer près de nous, à Gémenos, vers la fin de sa vie... Une bonne et digne femme, malgré ses doctrines extravagantes, et elle vivait là d'une pension du millionnaire Nortier...

— Camille Nortier, le roi du caoutchouc et du café!...

— Lui-même. C'est un Savoyard. Simonne Albigny l'avait recueilli tout jeunet, alors qu'orphelin et sans ressources il courait le risque de mourir de faim. Il ne s'est pas montré ingrat.

— De sorte que le collectiviste Albigny et le conservateur Nortier ont été pour ainsi dire élevés ensemble.

— Eh oui. Le cas est fréquent dans la société contemporaine, où les familles sont si divisées. »

François Salvian ferma légèrement les paupières comme pour suivre en pensée les conséquences de ces conflits. Quand il les rouvrit, l'abbé Dalcis prenait congé.

Quelques minutes après, la famille se mettait à table. Ce fut un moment cordial. François Salvian, goulu et gourmand, mangeait avec voracité les plats méridionaux dont « belle-maman » avait conservé la recette. La salle à manger était très modeste, ornée d'une suspension banale, d'une jolie panetière à claire-voie au-dessus d'un pétrin sculpté.

Mme Gallargues était sobre de détails sur son voyage. De temps en temps elle éprouvait le besoin de revoir Marseille, Gémenos, et de pousser une pointe jusque dans l'Hérault. Elle avait encore là quelques vieilles amies qui la tenaient au courant de la chronique locale, des mariages, des morts, des scandales grands ou petits. Ses soixante-dix ans la laissaient alerte et vaillante et elle n'eût pas toléré qu'on l'accompagnât, qu'on la surveillât, qu'on restreignît son indépendance. Malgré l'insistance des Salvian, elle n'avait jamais consenti à habiter chez eux rue du Bac. Elle entendait garder ses habitudes, ses relations, son logis à part. Chaque matin elle allait à la messe de huit heures, quelque temps qu'il fît, et répondait aux observations de son médecin : « Mon salut d'abord, ma santé ensuite. »

Son économie était stricte. On ignorait le chiffre

exact de sa fortune, qu'elle administrait avec soin depuis la mort de son mari. Il n'eût pas fait bon l'interroger. Même Marianne Salvian, sa fille unique, était tenue à l'écart de ses comptes.

L'âge avait durci, trempé sa robuste volonté. Celle-ci, comme une émanation lente, s'imposait à quiconque l'approchait. Son « je n'admets pas » était célèbre dans la famille. Il avait fait trembler deux générations.

Entre elle et son gendre le gouffre existait depuis douze ans. La tactique de Salvian était de le nier. Il répétait : « Nous ne sommes séparés, vous et moi, que par des questions de mots. »

L'œil ironique et irrité de la vieille dame dénonçait ces trêves apparentes.

Salvian attendait une nouvelle allusion à son discours pour faire valoir, au sujet de « l'Œuvre Chrétienne », la générosité de son abstention. Mais Marie, considérant comme tout simple que son père eût tenu parole, en resta à l'éloge de Mme Haussoir.

Au dessert il fut encore question de Bernard et de son union avec Jeanne Albigny.

« Et toi, petite, quand seras-tu fiancée? » demanda brusquement la grand'mère.

Marie rougit, eut un rire qui sonna faux : « Moi... oh!... ça ne presse pas.

— Comment, ça ne presse pas. Voudrais-tu coiffer sainte Catherine?

— J'ai bien le temps, grand'mère, je suis si heureuse à la maison... »

Le tribun jeta à sa fille un regard tendre et subtil. Elle venait de le payer de sa peine. Marianne Salvian soupira :

« Nous voyons peu de personnes convenables... forcément... avec *nos* opinions. On ne peut pourtant pas la donner à Malet, ni à Talcèdre, bien qu'il soit de Gémenos...

— Oh! celui-là! fit Mme Gallargues avec horreur. Quand je pense qu'il doit tout aux Messieurs du petit séminaire, et que maintenant... Vous avez là, mon ami, un drôle de secrétaire. »

Salvian ne répliqua point et, pour éviter une discussion pénible, prit dans sa poche la lettre de son frère, ajusta son lorgnon, commença à lire avec lenteur :

Frérot,

J'ai eu de vos nouvelles récemment par la chère madame Gallargues, laquelle est venue me surprendre ici comme je m'apprêtais à partir pour Terrenoire.

. . . .

— Comment grand'mère!...

— C'est vrai, maman?...

Ces deux exclamations et l'étonnement général amusèrent beaucoup la discrète vieille dame.

« Eh bien, suis-je obligée de vous rendre compte de toutes mes visites?...

— Non certes, mais dans ce cas là... »

Les inutiles secrets de sa mère désolaient Marianne Salvian. Elle y voyait un manque de confiance. Sans se troubler, « la chère Mme Gallargues » ajouta :

« Je vous ai parlé tout à l'heure de son évolution vers le christianisme. Vous auriez pu en conclure que je l'avais vu... Mais vous ne faites attention à rien. Continuez, mon gendre, ne nous laissez pas languir... »

Salvian continua, non sans un petit mouvement de la tête qui signifiait : « Quel type, quel type!... »

Tu sais que je vais chaque année, vers cette époque, revoir les eaux aujourd'hui célèbres où j'ai fait mes premières observations sur les maladies profondes du système nerveux. J'emmène avec moi l'adorable enfant qui me tient compagnie dans l'existence. Elle fait des progrès stupéfiants...

Vous la connaissez, belle-maman, cette petite. C'est Rose Naffé..., la jeune tuberculeuse que mon frère a adoptée voici plus de cinq ans et qui...

— Elle est extraordinaire, en effet, et pareille à une petite sainte... Continuez.

Tellement que, devant cette évolution naturelle d'une intelligence par le cœur, je me prends à me demander si la culture ne déforme pas en nous un instrument supérieur à toute critique : l'intuition.

Positivement Rose a des lumières qui renforcent peu à peu mes vieilles lueurs, obscurcies par quarante ans d'études...

« Bravo, s'écria Marie; très intéressée, les coudes sur la nappe, elle buvait les aveux de son oncle, si conformes à ses propres sentiments.

Salvian s'était interrompu en bougonnant : « Sapristi, quelle écriture a mon frère! Il ne gagnera pas le paradis, à coup sûr, avec ces griffonnages diaboliques. Ah! j'y suis : *Tu me demandais dans ta dernière lettre des nouvelles de ton fief au point de vue politique. Hélas! frérot, la politique n'est plus du tout, mais plus du tout mon affaire. J'ai fait pour toi, il y a deux ans, lors des élections, mon dernier effort. Je m'aperçois que les êtres se classent d'après les tempéraments, les vertus et les vices, non d'après des étiquettes conventionnelles bleues, rouges, ultra-rouges ou blanches. Il y a soixante ans, notre arrondissement était royaliste et détestait l'empereur et les protestants. Il y a trente ans, il était républicain modéré et patriote à la manière de Gambetta, encore que nul n'y eut fait la guerre...*

— Ah! Gambetta! soupira grand'mère Gallargues.

— Eh oui, belle-maman, mais il est mort!... *Radical et anticlérical dix ans plus tard, nous le voyons aujourd'hui socialiste, et ce mot signifie simplement (ne te fâche pas) que la race méridionale va toujours à ce qu'elle croit le dernier bateau. Nos paysans*

*et vignerons, qui se réclament de toi dans les cafés et chantent l'*Internationale *le dimanche devant l'église, seraient joliment étonnés si ton collectivisme passait de la théorie à la pratique...*

— Broum, broum, broum, taratata, claironna le lecteur avec gaîté. J'en ai assez de cette encyclique de monsieur mon frère. Brave Nicolas, vers la fin de sa vie, le voilà qui tombe dans les curés ! »

Malgré les protestations des trois femmes, Salvian jeta la lettre dans son portefeuille, se versa un plein verre de vin rouge et, après l'avoir miré devant la suspension, le but d'un trait, rubis sur l'ongle, à la santé du prolétariat. C'était une de ses mille et une façons de s'en tirer, quand il voyait venir l'orage.

CHAPITRE II

UNE BELLE MADAME

On sortait de table. La maîtresse de maison, Claire de Saintines, ouvrait la marche au bras de François Salvian. Le tribun était en redingote, avec cette excuse que la séance de la Chambre avait fini trop tard pour qu'il eût le temps de s'habiller. En réalité, il n'avouait à sa femme ses dîners chez les Saintines qu'une fois sur trois. Cela faisait une scène par mois environ. Marianne Salvian détestait cette demeure où l'on invitait les maris en garçons et sa jalousie en devenait plus âpre.

Claire de Saintines était petite, blonde, de peau très blanche, décolletée sans excès dans une garniture d'orchidées mauves qui couraient sur un corsage de tulle noir. La mort récente d'un parent éloigné

lui permettait cette modestie fort seyante. Elle avait vingt-neuf ans, un beau teint, des dents parfaites, des yeux gris et doux qui demandaient grâce pour les sottises de sa bouche un peu lourde. La forme du visage était carrée, germanique, comme il est permis quand on a des comtesses allemandes dans sa famille. Elle se disait socialiste sans savoir pourquoi, parce que cela lui donnait une attitude de générosité, d'originalité et de rébellion mondaine. L'éloquence de Salvian l'avait conquise et elle attirait chez elle, sans se compromettre directement avec lui, cet homme énergique dont tout le monde parlait et qui meublait un salon. Elle l'appelait « sa nuit du 4 août », bien qu'il n'y eût entre eux rien de ténébreux. Lui par désir de plaire, elle par fanfaronnade frôlaient ainsi un précipice galant où ni l'un ni l'autre n'avaient une furieuse envie de choir.

Il murmurait amoureusement : « C'est trop long, dix jours sans se voir... » Elle répondit d'une voix grave : « A qui la faute?... », puis avec une exquise petite moue : « Un peu faiblard, ami, le dernier discours. » Elle avait entendu parler « des gens » et oublié déjà son télégramme de félicitations.

Derrière eux le vicomte Daniel de Saintines, gentilhomme brun, maigre, long, voûté, aux traits fins, un peu plus âgé que sa femme, soutenait la dolente Vindiera, la plus illustre comédienne d'Italie, sur laquelle pèse, depuis quarante ans, l'étonnante mé-

lancolie d'être née : un masque mobile et fané sous un casque de lourds cheveux noirs, des yeux trop grands et trop candides, un nez sensuel, des lèvres railleuses, un accent pareil à la plainte d'un alto, une taille plus avachie que souple, des mains soignées et, sous prétexte de naturel, la constante préoccupation de l'effet. Il n'est pire cabotinage que celui de la simplicité. Surnommée la « Tu-ne-m'as-pas-vue », la Vindiera portait le deuil éternel d'un poète romain qui avait rompu avec elle après huit ans d'une réclame mondiale. Les amants de tous les pays et notamment ceux d'Amérique avaient sanglotté sur le couple malheureux. Le poète en était à sa sixième mouture de cet inépuisable sujet.

Quant à elle, la victime, la pure à force d'impureté, la géniale, elle avait fini par accepter en secouant la tête, « poverina Vindiera », la compagnie de l'archi-millionnaire Nortier.

On les invitait tous les deux dans les milieux sans préjugés. Quoique marié et père d'une grande fille, Camille Nortier, calé sur son immense fortune, se moquait du « qu'en dira-t-on ». C'était un haut et solide gaillard, précocement blanchi à cinquante-sept ans. Sa moustache courte, son ton de commandement, ses yeux aigus et sondeurs, son menton glabre, volontaire, son cou veineux sortant d'un plastron mou, les ailes neigeuses de sa chevelure lui donnaient un air martial et passionné de

chasseur, de joueur, de risque-tout. Cependant il avait en affaires la réputation d'un sage et d'un prudent. Ses amis lui confiaient leurs capitaux et il les gérait magnifiquement, avec une aisance de grand seigneur. Il exigeait une confiance aveugle. On le craignait, on l'admirait, on l'adulait.

La Vindiera, seule femme présente aux côtés de la maîtresse de maison, étant accaparée par Saintines, Nortier riait et bousculait René Popiolle le dramaturge, Jean Pasme le Bon Juge, et les frères Touve, Louis, musicien, et Gaston, sculpteur, qui représentaient à eux quatre, dans cette riche maison, le progrès démocratique et social.

L'intérieur était conforme à l'assemblée, baroque et mélangé comme elle. Le salon donnait par trois fenêtres entrebâillées sur la rue Saint-Honoré, bruyante et tiède en ce soir de juin. Le moyen âge et le modern-style s'y disputaient la prééminence, le premier avec une garniture de cheminée, des torchères et des sièges en chocolat, ornés de griffons et de masques tordus. Le second avec des tableaux de la plus récente école, qui disloquent des nymphes vertes dans des bois géométriques, des guéridons et des petites tables laqués clair, des cuivres, des étains et des grès inutiles. Le fond brun représentait le goût du mari, l'enjolivure celui de la femme, et le contraste de leurs deux sottises aboutissait à la hideur.

Enfin, derrière cette pièce... « à conviction », comme disait méchamment Gaston Touve, s'ouvrait un boudoir algérien, spécialement réservé aux fumeurs. C'est là que les messieurs se rendirent aussitôt, à l'exception de François Salvian. On entendit bientôt leurs rires que dominait celui de Nortier.

« Il est gai, votre hôte, dit le tribun assis entre les deux femmes et jouant avec un coupe-papier en forme de lyre.

— Parce qu'il est riche... riposta la Vindiera, qui accompagnait chaque phrase d'un regard profond. Elle avait mis ses coudes sur ses genoux, sa tête entre ses mains et elle fixait le vide. Puis, brusquement, elle s'adressa à Salvian : « Que pensez-vous de lui, en toute sincérité?... Parlez rude... je n'aime que ce qui a le son de la vie... »

— C'est la quatrième fois que je le rencontre, puisque notre belle amie — et François Salvian s'inclina devant Claire — s'imagine à tort que nos opinions contraires nous exposent à nous entre-dévorer... Il m'intéresse beaucoup. C'est une force. Je regrette qu'il ne soit pas avec nous, avec l'avenir.

— ...Comme le Bon Juge Jean Pasme.

— Oh ! celui-là, c'est différent. Il est socialiste par impressionnabilité, parce que ses lectures et notre amie l'ont convaincu. Le fond de son âme est bourgeois.

— Quand j'étais petite — poursuivit la Vindiera qui aimait à citer ses souvenirs d'enfance, — j'achetais pour me nourrir des pâtisseries que la marchande enveloppait dans un journal toujours le même, l'*Avanti*. Après avoir mangé, je lisais la feuille encore chaude et ce qu'elle disait me semblait une nouvelle friandise. C'est comme cela que j'ai appris votre doctrine. »

Claire de Saintines s'extasiait. Salvian sourit et remercia. L'actrice eut un gros soupir :

« Vous arrivez trop tard, monsieur, pour que la justice soit complète... Et ceux qui ont vécu avant nous?... »

Puis, sans attendre la réponse, elle se leva, alla à la fenêtre, l'ouvrit et but la nuit sonore. C'était sa manière.

Restés seuls, Claire et François se rapprochèrent. Il n'avait pas digéré sa critique :

« En quoi donc mon discours vous avait-il déplu?... »

Mais elle, chassant la question d'un joli mouvement d'éventail : « Que deviennent les amours de votre fils et de Jeanne Albigny? On m'interrogeait là-dessus l'autre jour.

— Hélas... ils vont s'unir, prochainement, je le crains.

— Pourquoi cette crainte? C'est la réconciliation forcée et complète entre vous et Marc Albigny.

— Ou ma rupture avec mon fils... à cause de ma femme... Songez donc... union libre...

— C'est vrai... votre femme a tous les préjugés de sa classe — fit l'aristocrate avec mépris. — Réfléchissez-vous quelquefois, mon cher, au paradoxe de votre situation : chef parlementaire des anticléricaux, et mari d'une bigote... Il faut toute votre adresse pour en sortir.

— Jusqu'au moment où je n'en sortirai pas. Ma fille est dans les idées de sa mère. Un jour ou l'autre notre famille sera déchirée.

— Prenez les devants, libérez-vous, quittez-les..., puisque vous ne pouvez les dompter.

La romanesque Claire aimait, pour les autres, les solutions violentes et décisives.

— C'est impossible, j'adore ma fille... » Salvian mit, dans cette réponse, toute sa naturelle bonhomie. Il savait le problème insoluble et n'attendait rien que du hasard heureux qui délie quelquefois les difficultés. Comme les fumeurs revenaient près des dames, il ajouta plus bas : « Je viendrai lundi à cinq heures. J'ai d'amusants potins à vous raconter. »

Nortier déjà l'entraînait à l'écart, avec une familiarité bourrue :

« Monsieur Salvian, je passe pour un sale réactionnaire, et de fait je préfère l'ordre, l'autorité, tout ce qui maintient. Néanmoins, je vous remercie de votre dernier discours. Vous n'avez pas sacrifié mon

amie Mme Haussoir à la férocité de vos partisans... Vous avez montré là un rare courage... Mme Haussoir est une sainte, une femme admirable... Elle aime beaucoup Mlle Salvian, d'ailleurs, et parle d'elle souvent. Bref, si jamais l'occasion s'en présente, on ne sait pas ce qui peut arriver, je serai heureux de vous montrer que ma reconnaissance n'est pas un vain mot. »

L'industriel avait les yeux brillants. Salvian recevait sans déplaisir ses compliments joints à une haleine chaude, parfumée au curaçao. Il le savait hardi et entreprenant. L'autre eut l'air de le deviner, et d'un ton confidentiel :

« Votre bailleur de fonds pour le *Prolétaire* — un journal bien fait, mais embêtant entre parenthèses — est Jacob Houngar. Si jamais vous vous brouillez avec lui, rappelez-vous que je suis au-dessus des scrupules puérils, que j'ai déjà soutenu Constant Fagnies, que les questions sociales me passionnent et que les étiquettes ne me font pas peur. Je suis tout disposé, le cas échéant, à m'intéresser à votre commandite.

— Diable, fit Salvian interloqué, c'est que vos idées ne sont guère les miennes, — puis réfléchissant : — Au fait, celles de Jacob Houngar non plus. »

Nortier eut un « parbleu » ironique, puis avec rondeur :

« Entre Français, même ennemis, on s'entend

mieux que de Français à Juif, même quand le Juif joue au partageux entre deux razzias. Je le connais, Houngar, c'est un sémite d'une certaine envergure. Je lui ai maintes fois rabattu le caquet... D'ailleurs nul ne serait au courant... J'aurais un intermédiaire. Il faut des révolutionnaires, n'est-ce pas, dans notre temps. Vous êtes, vous et vos amis, plus raisonnables, plus positifs que les autres, que les Albigny par exemple... Ah! cet Albigny, quel utopiste!

— C'est vrai, vous le connaissez... interrompit Salvian qui se rappelait les récits de sa belle-mère.

— Nous sommes presque frères de lait, du même patelin savoyard. Sa maman m'avait adopté... la chère femme... m'avait élevé, nourri, choyé... Puis la marquise de Valgovert, la mère de Mme de Saintines, m'a trouvé une place de petit employé dans une banque, sur la recommandation de Simonne Albigny. J'ai débuté ainsi, il y a trente-sept ans... Marc, je le rencontre de temps à autre... Il a toujours sa tête de diable noir... sa fureur froide contre la société... sa manie d'intransigeance... Nous n'échangons que quelques mots, mais nous nous aimons bien tout de même, malgré les abîmes qui nous séparent... Il hait plus les socialistes gouvernementaux comme vous que les conservateurs de ma sorte... Névropathe avec ça... Ah! le pauvre!... »

Claire de Saintines, trouvant que l'aparté avait assez duré, vint séparer les interlocuteurs :

« Eh bien, messieurs, vous nous boudez... Revenez... Daniel va nous jouer la sonate de M. Touve. »

Des frères Touve, l'aîné, Louis, avait gardé une face honnête et des allures libres d'ouvrier. Ancien typographe, émancipé à force d'acharnement, il venait de conquérir la célébrité par un opéra brutal et fougueux sur le Paris de la misère. Depuis lors il se croyait appelé à une sorte d'apostolat et délayait des idées généreuses dans un bavardage d'école du soir. Gaston, le cadet, chafouin haineux et roublard, avait passé de la voirie à la sculpture outrancière et affectait des allures de petit bourgeois. Un groupe représentant « l'Internationale », chantée en chœur par le père, la mère, le fils et la fille, lui avait valu une médaille à l'avant-dernier Salon et des commandes nombreuses chez les millionnaires du collectivisme.

Daniel de Saintines exécuta avec application une sonate prétentieuse, où passaient des réminiscences. Nortier et Salvian écoutaient poliment. Touve tournait les pages de son œuvre. La Vindiera roulait des yeux d'extase. Claire de Saintines l'étudiait pour la copier pendant ses absences, car la nomade actrice devait toujours partir le surlendemain pour la Suède, l'Écosse ou la Sicile. Jadis elle traversait

Paris comme un météore, adulée, recherchée, invitée chaque soir dans une demi-douzaine de maisons. Maintenant Nortier la retenait, elle cédait à la joie d'émerveiller des milieux nouveaux et, connaissant assez mal Paris, ne s'apercevait pas qu'un séjour prolongé y diminuait considérablement son prestige.

A voix très basse et dans un coin, car il n'aimait pas la musique, le Bon Juge Jean Pasme donnait un sujet de drame juridique à René Popiolle. Aussi dénué d'invention qu'un fait divers, celui-ci mettait au théâtre des actualités sociologiques, médicales, pharmaceutiques. Il avait raté plusieurs examens dans des branches fort différentes et s'était fait, à coups d'échecs et de manuels, un bagage encyclopédique. Il connaissait les sommaires et les tables d'un grand nombre d'ouvrages. Il faisait dialoguer entre eux les représentants de la science moderne, depuis l'altier biologiste jusqu'à l'humble mécanicien. Dans ses pièces à demi instructives, la scène représentait généralement un laboratoire, un puits de mine, le couloir du juge d'instruction ou une salle d'hôpital. Son originalité consistait à dire avec brutalité ce qu'on tait, à extraire de tout la tristesse et la laideur.

C'était, au physique, le garçon de son œuvre, miteux, blafard, avec de longs cheveux mal peignés. Ses camarades le jugeaient ainsi : « La mine d'un

photographe et l'âme d'un vétérinaire de banlieue ».

Tout différent était Jean Pasme, amoureux et patito de Claire de Saintines; un petit homme chauve, rapide, soupape de sûreté d'une vieille famille protestante qu'il scandalisait par ses arrêts et considérants ultra-humanitaires.

Il demeurait convaincu, avec Jean-Jacques, que l'homme est né bon et candide et croyait toujours que l'apache ou le filou acquitté par lui deviendrait la semaine suivante un héros. Ses illusions étaient inguérissables. Elles faisaient la joie du Palais, principalement des jeunes avocats.

Le piano fermé, la conversation devint générale. Un certain livre de Guillaume Horteux, le grand homme, le philosophe de l'athéisme, intitulé *l'Univers sans miracles*, enchantait les anticléricaux et naturellement Claire de Saintines. Elle l'avait fait lire à toutes ses amies. Elle en avait toujours un exemplaire à portée de sa main, la nuit, pour occuper ses insomnies. Daniel de Saintines renchérissait. La Vindiera s'informait : « Comment est-il, ce prodige, enfin, cher, dites, vous qui savez? »

Camille Nortier ne savait pas. Mais Salvian fournit des détails. Guillaume Horteux était un sauvage génial et bizarre, qui vivait chichement au fond des Batignolles avec sa sœur Félicité, une sainte laïque. Il ne faisait dans les milieux

politiques que des apparitions rares et saugrenues. Son plaisir était de contredire. On n'arrivait jamais à être de son avis. Physiquement, un gnome à barbe grise et à lunettes qui oubliait le temps et l'endroit.

« Ah! exquis, délicieux, on l'imagine!... »

Comme onze heures sonnaient, Salvian prit congé. Autant que possible il allait le soir à son journal stimuler le zèle de ses rédacteurs et il donnait là les rendez-vous qui n'avaient pas trouvé place dans la journée.

La nuit était charmante. Les terrasses des cafés remplies de consommateurs, le bruit luxueux des équipages, les roulements élastiques des automobiles, la noire pureté d'un ciel profond, tout enchantait le tribun. Il avait ouvert son paletot et saluait d'un air joyeux, rue Royale et sur les boulevards, des collègues à demi reconnus.

Quel dommage de n'avoir point à son bras cette jolie et fine Claire de Saintines! Un peu snobinette sans doute, mal assise dans ses jugements : « Faiblard, ami, votre dernier discours, »... mais si prompte, si parisienne! Il avait encore dans l'oreille sa voix basse, veloutée, désirable, et le rire de la Vindiera.

Au tournant de la rue Montmartre des gens discutaient violemment : « Fagnies n'est pas un socialiste... Non, il a renié son parti... » ...C'est cela,

tous des traîtres, songea Salvian. Il n'est besogne plus ingrate que de se dévouer au prolétariat. Mais sur qui s'appuyer aujourd'hui, si ce n'est sur la classe encore énergique parce qu'elle monte à l'assaut des autres.

Un bruit de machines emplissait les escaliers fumeux de la vieille maison où *le Prolétaire* avait ses bureaux et son imprimerie, à côté d'un journal de sport. Jacob Houngar était assez chiche. Sans doute Camille Nortier, si sa proposition était sérieuse, serait un commanditaire plus généreux.

« Bonsoir, mes enfants, dit Salvian à quelques ouvriers typographes qui passaient, vêtus de longues blouses.

— Bonsoir, citoyen Salvian... »

Il les traitait en camarades, sans inutile flagornerie d'ailleurs. La fraternité, qu'il tenait de son midi, était chez lui naturelle et non acquise. Quand son monde ne marchait pas droit, il bousculait et tempêtait tout comme un chef ordinaire; mais il n'avait pas de rancune. On l'aimait bien parce qu'il n'était pas fier et écoutait patiemment les doléances.

Plusieurs petites pièces crûment éclairées à l'électricité formaient le local de la rédaction. Des faux cols traînaient sur les tables avec des épreuves. Talcèdre corrigeait déjà l'article du Maître qu'il salua sans interrompre son travail.

Dans le cabinet directorial, Michel Malet, secrétaire de la rédaction, causait avec Pierre Mague, secrétaire de Marc Albigny, instituteur révoqué pour son antipatriotisme trop net.

L'arrivée de Salvian les interrompit. Mague se retourna, montrant une figure triangulaire et disgraciée, verdâtre, pareille au masque même de l'Envie. Enfant trouvé, élevé à la diable par le sénateur Giffare qui l'appelait « ma bonne action », nourri de doctrines de haine, il employait à la guerre civile de grandes qualités de logicien, un style sobre et acerbe, une rare pénétration. Il était l'oracle des Amicales de la Seine. Depuis plusieurs années il aimait, de toutes ses désillusions antérieures, la belle Jeanne Albigny ; son union prochaine avec Bernard Salvian le désespérait.

Pourtant il fit bon visage au père de son rival et lui dit : « Je venais demander à Malet si ce qu'on raconte de cette canaille de Sambuc est vrai. Ça ferait joliment plaisir à Giffare.

— Qu'est-ce qu'on raconte?

— Que les cléricaux vont publier une lettre de lui où il essaye, en sa qualité de sénateur influent, de faire chanter une grande compagnie de chemin de fer... Si la chose est exacte, c'est évidemment une des actions les moins criminelles du gaillard...

— Jeune homme, vous manquez de jugeotte — répliqua Salvian, non sans ironie. — Un dignitaire

de la maçonnerie, un trente-troisième ne fait pas de ces imprudences-là. »

La sonnerie du téléphone retentit. Michel Malet saisit l'appareil : « C'est Gageron, de l'*Aube socialiste*... Allô... bonsoir, cher ami... Oui, le patron est là... De Sambuc... Nous en parlions... Non... nous ne savons rien... C'est peu vraisemblable... Démentez toujours. »

— Ils ont aussi la nouvelle, vous voyez... » Et Mague prit un air radieux. Mais un garçon de bureau vint avertir Salvian tout bas que « M. le baron Houngar demandait à lui parler ». Aussitôt les deux secrétaires s'esquivaient et le bailleur de fonds du *Prolétaire* était introduit.

C'était un juif de la grande espèce, trapu, ventru, avec une tête faussement romaine qu'alourdissaient un double menton et des yeux aux paupières couenneuses. Sans nationalité précise, il menait une politique louche entre Londres, Vienne et Paris. Son influence internationale était grande, quoiqu'on l'accusât de l'exagérer. Neurasthénique, il ne manquait pas d'une certaine bravoure commerciale, qu'il monnayait en aplomb. Il s'occupait de Bourse, de presse et de champagne. Il se déclarait fier de sa race. Il avait flairé, dans la lutte des classes, un instrument de domination, et ce cynique exploiteur subventionnait le collectivisme.

Les deux mains dans les poches de son veston, il

attaqua Salvian d'un accent pâteux, nullement tudesque et plutôt bariolé d'intonation anglaise :

« Mon petit, je ne suis pas content. Personne n'est content à la Chambre. Vous faiblissez, hé hé, vous ménagez les cléricaux. Je ne puis pas croire ce qu'on raconte, que votre nouvelle attitude tient à des influences de famille.

— Quelle nouvelle attitude? » demanda froidement Salvian, qui voulait rester calme. Il s'était appuyé d'une main à sa table et son petit doigt remuait avec fébrilité. L'indiscrétion de Jacob Houngar lui faisait mal aux nerfs.

L'autre reprit : « L'on prétend que Mme Haussoir a obtenu votre silence par l'entremise de votre fille... que vous vous êtes tu sur le café et le caoutchouc à cause de la belle dame de la rue Saint-Honoré... que votre belle-mère et votre femme...

— Assez — interrompit Salvian. — Je ne tolère pas, monsieur, qu'on introduise dans ce débat des personnalités respectables et qu'aucun soupçon ne doit effleurer... Vous chercherez, citoyen Houngar, d'autres locaux pour vos champagnes que ceux de l'Œuvre de Reims, voilà tout. »

Il parlait ainsi pour se soulager, puis parce qu'il se sentait dans la cage, en face de l'animal à dompter, et que le fouet était nécessaire.

Le juif ne s'attendait pas à cette sortie. Il en conclut que son commandité avait sous la main d'autres

capitaux. La perspective d'une rupture l'effraya; le *Prolétaire* n'était pas une bonne affaire, loin de là. Mais le groupe socialiste fidèle à Salvian était une force, et Houngar, plongé dans maints tripotages, savait que la brouille lui coûterait cher. Il ne trouverait pas chez les bourgeois la même indulgence, le même rempart que chez les chefs révolutionnaires.

Ses paupières battirent. Sa bouche devint sèche et il écouta tomber l'affront sur le tas de camouflets et d'outrages qu'il avait si souvent subis. Il eut même le courage de sourire, puis plaçant sur l'épaule du tribun sa main poilue :

« Allons, je ne voulais pas vous fâcher. Vous aurez votre revanche bientôt, puisqu'on annonce qu'aux Fêtes Humanitaires du mois d'août c'est vous qui parlerez au nom du parti...

— Si ça me plaît — grommela Salvian, enchanté d'avoir assoupli Shylock et songeant qu'il pourrait peut-être l'associer un jour à Nortier. Il est plus avantageux d'être dirigé par deux financiers de tendance contraire que par un seul. L'argent occupé à combattre l'argent laisse quelquefois passer l'idée...

Un coup léger frappé à la porte vint faire diversion à ce délicat entretien. La tête carrée de Constant Fagnies apparut :

« Je ne dérange pas... En passant... deux mots...

— Mais nullement. Entrez donc, cher ami. Nous

venons d'achever, Houngar et moi, ce que nous avions à nous dire. »

Constant Fagnies serra la main du banquier, celle de Salvian et s'assit. Grisonnant, vigoureux, assidu, portant son entêtement dans sa mâchoire et le foisonnement des sourcils, il se distinguait de tous les autres parlementaires socialistes par son sens des réalités. Eux péroraient, lui légiférait. Grèves, protection du travail, retraites ouvrières, il étudiait tout à fond, avec une habileté de juriste, et extrayait des revendications populaires ce qu'elles ont de pratique, de logique. Il s'était fait une grosse situation au Palais par sa subtilité d'avocat. Ses confrères du barreau respectaient en lui l'ancien ministre, le futur président du conseil.

Houngar regarda ces deux hommes si différents, mais qui tous deux avaient besoin de ses capitaux pour agir, et dit en riant, d'un rire épais : « Ah... les deux renards! » Il était fier de participer à cet entretien, fier de tenir plusieurs ficelles de la puissante machine socialiste.

Sa présence gênait Fagnies, qui s'adressa à Salvian : « C'est ennuyeux, l'affaire Sambuc... les compagnies de chemins de fer vont reprendre, contre nous, l'offensive. » Il ne plaignait pas son collègue qui avait eu le tort de se laisser pincer. Il déplorait seulement l'effet politique.

— Bah, répliqua Salvian... ce sera vite oublié.

La discussion du privilège ne vient pas avant plusieurs semaines. D'ici là Sambuc aura le temps de redevenir un honnête homme. A propos, cher ami, vous savez que je suis un traître. Oui, depuis mon dernier discours. M. le baron Jacob Houngar me le signifiait encore tout à l'heure. »

Houngar se récriait. Fagnies haussa les épaules : « Mon cher, j'ai pris, moi, le parti de me laisser excommunier sans broncher. Il n'y a pas de bonne réunion socialiste sans qu'on ne me signifie ma mise au rancart, sans qu'on ne me bannisse de tel ou tel groupe. Je gêne les unifiés, les purs, les radicaux, tout le monde, depuis Caussade jusqu'à Albigny. Eh bien, regardez-moi. Je me porte bien. Je mange à ma faim. Je travaille quatorze heures par jour... et à toutes ces attaques je réponds par des actes ou des projets de loi. Sous les anciens régimes tout réformateur avait contre lui la cour et les privilèges. Aujourd'hui nous devons lutter contre l'imbécillité de la masse. On n'éduque pas la masse. On la conquiert.

— Bravo, dit Houngar qui admirait en Fagnies le pilleur d'épaves. N'avait-il pas édifié une fortune sur les procès en liquidation des établissements congréganistes.

— On l'éduquera, la masse, — riposta Salvian, lequel n'abandonnait point ses chimères. — Nous pénétrerons avec l'instruction jusqu'au fond du prolétariat. Nous lui ouvrirons les yeux et le cœur.

Fagnies eut un sourire de pitié : « Cher ami, la différence entre nos manières, c'est que vous vous servez du futur et que je n'emploie que le présent... Le prolétariat est une difficulté qu'il faut tourner, non une classe qu'il faut contenter.

— C'est un raisonnement de ministre à poigne, cela, d'impérialiste...

— C'est la parole de l'expérience. Entre le peuple et les solutions auxquelles il a droit il y a notre ambition à nous autres, nos maladresses, notre trop grande hâte, la malhonnêteté d'un Sambuc, l'intransigeance d'un Albigny. C'est pourquoi jamais la démocratie ne servira les loups eux-mêmes. Elle servira les meneurs de loups. Oui, un dictateur, voire un prince social, appuyé sur des foules aveugles et distinguant pour elles leur intérêt... Ah! ma situation est bizarre. Je suis pour les révolutionnaires un faux frère et pour les traditionnels un ennemi. Or la bonne politique est un équilibre entre le changement et la conservation... entre le mouvement et le repos.

— Mais nous tous, gémit Salvian, nous tous qui voulons procéder par étapes, sommes dans votre cas, ô Fagnies! Nous gaspillons en diplomatie et stratagèmes un temps précieux. Comment faire comprendre à ces têtes obtuses que les incendies, les massacres, les expropriations non juridiques ne mènent qu'à l'abîme... au néant? Les anarchistes

sèment des gendarmes. La révolution ne peut aboutir que par le code. »

Houngar, las de considérations philosophiques, avait pris un livre de comptes et l'examinait d'un œil aigu. Salvian se rapprocha de Fagniès :

« J'oubliais... J'ai dit à ma femme que je dînais ce soir chez vous. Prévenez Mme Fagnies pour qu'elle ne me démente pas si elle voit Marianne.

— Entendu. » — Fagnies soupira : « Vous n'êtes pas libre, vous non plus. Mais nos chaînes sont différentes. Votre Marianne est cléricale. Ma Gertrude est trop avancée. Elle me complique tout avec ses façons guerrières... »

Gertrude Fagnies était célèbre dans le milieu républicain par sa corpulence, son aplomb et ses propos de bateau-lavoir. C'était elle qui avait répondu sévèrement à l'ambassadeur d'Angleterre racontant qu'il couchait dans le lit de la belle Pauline Borghèse : « Comme nous ne connaissons pas cette personne, votre histoire, monsieur, manque de saveur. » Elle disait : « Le cintième... » et « tant qu'à moi ». Fagnies étant ministre de l'intérieur, elle avait reçu un souverain en robe de bal à midi pour le déjeuner. Elle lui avait demandé cérémonieusement « comment allaient ses petits... » Son sans-gêne se fortifiait de méchanceté et de prétention.

Comme les deux députés se taisaient, pesant les

ennuis de leurs ménages respectifs, on entendit la voix de Houngar :

« Trois cents francs de gaz le mois dernier ! Saperlipopette. Je suis sûr qu'on n'atteint pas ça dans les journaux réactionnaires. Savez-vous qu'il faut joliment vous éclairer, vous autres, messieurs de la sociale... »

CHAPITRE III

UNE MYSTIQUE ET DEUX AMOUREUX

A quelque temps de là, par une journée de juillet pluvieuse et chaude, dans le salon d'un modeste appartement de la rue Monge, trois personnes attendaient avec impatience le résultat d'une demande en mariage particulièrement délicate. Le capitaine Laurent Caltet, fiancé de Marie Salvian, sa sœur Émilie, principale auxiliaire de l'Œuvre Chrétienne, et Mme Haussoir savaient qu'en ce moment même la jeune fille faisait part à son père de sa très formelle intention. Mme Salvian était au courant de tout depuis trois semaines. Mais on redoutait la résistance du tribun, car le capitaine passait à bon droit pour conservateur et catholique. Il avait même, lors d'une récente fermeture de couvent, offert son bras à la

mère supérieure expulsée; ce qui lui valait, avec quinze jours d'arrêt, la certitude de stagner indéfiniment dans son grade, malgré son mérite et ses notes excellentes.

Il était plutôt petit, agile, serré dans son veston comme dans un uniforme, avec un visage imberbe, bien dessiné, volontaire, où luisaient d'admirables yeux bleus. Son âme intrépide apparaissait là. Toutes les deux minutes il se levait et allait à la fenêtre guetter la voiture.

« Pourquoi tant de housses, chez toi, petite sœur?

— Par économie, grand bêta... » Émilie Caltet adorait son frère et avait pour lui des soins maternels, bien qu'il fût son aîné d'un an. Orphelins de bonne heure, ils avaient vécu côte à côte; mais sitôt Laurent sous-lieutenant, Émilie, qui se savait laide et qui gardait une foi très vive, se consacrait aux œuvres de charité. La rencontre de Mme Haussoir l'avait affermie dans sa vocation. Elle passait la plus grande part de son existence, au faubourg Saint-Antoine et habitait rarement rue Monge où elle avait cependant conservé un pied-à-terre. Dans sa terne figure ronde la bouche seule était remarquable par son expression de bonté.

Mme Haussoir, au contraire, était belle de cette beauté sans âge que dispensent le cloître et la pureté. Ses cheveux bruns relevés sur un front droit, sans rides,

sans pensées basses, son nez fin, ses lèvres un peu charnues, la fière mélancolie de son attitude, sa corpulence d'abbesse même composaient un ensemble impressionnant. Elle dit : « La chère enfant, c'est une dure minute... » sans aucune émotion apparente, et cependant sous cette froideur couvait une flamme de prosélytisme.

Elle avait compris, la première, qu'il n'y a aucune pitié, aucun égard à attendre de la République maçonnique ; dès la dispersion des ordres elle adoptait le costume laïque noir, pareil à un sac serré à la taille, et menait sa propagande chrétienne avec une foi des premiers âges et une sagacité toute moderne. Elle recueillait, dans des maisons agencées par ses soins et à peu de frais, les petits déshérités des deux sexes, leur enseignait un métier, ne s'enquérait jamais des opinions religieuses de leurs parents, n'exigeait aucun certificat, aucun répondant. Elle attendait tout de l'exemple, de l'ambiance. Bientôt, environnés de soins, d'attentions, de prières, ces abandonnés sentaient s'éveiller en eux la notion du divin et la reconnaissance. Ils entraient dans la règle, sans s'en douter, par la porte du sensible et du traditionnel.

Ceux qui approchaient cette femme extraordinaire subissaient son charme et sa loi. Elle convainquait en peu de paroles, ses arguments étaient sans réplique. Il y avait en elle alternativement de la rigueur

sans jansénisme et de la douceur sans faiblesse. Elle ne faisait jamais par elle-même ce que pouvait exécuter autrui. Son adresse en affaires stupéfiait Nortier, sa générosité triomphait des pires obstacles et la rigueur de sa piété épouvantait l'abbé Dalcis. Elle savait éviter ainsi les pièges nombreux de la sécheresse et ceux, plus subtils, de la Grâce. Sans cesser d'être humaine, elle dominait.

Elle aimait Marie Salvian, et surtout la volonté de cette jeune fille en lutte avec un entourage d'oppresseurs. Elle l'avait accueillie avec joie ainsi qu'une âme exceptionnelle et, sans l'entraîner à la révolte, elle lui avait appris à rester elle-même, marqué la limite des concessions possibles. Elle n'avait jamais vu Salvian, qui la croyait son ennemie, mais elle se le représentait exactement avec son optimisme voulu, ses nuages de métaphysicien, sa faiblesse et son entêtement.

« La voilà ! » s'écria Laurent.

Sa sœur le retint : « Ne la confesse pas dans l'antichambre... Nous avons hâte nous aussi... »

L'entrée joyeuse de Marie Salvian prouvait la réussite de sa tentative. Elle était belle, alerte, ses yeux brillaient. Elle embrassa Mme Haussoir et sa future belle-sœur, serra la main de son fiancé avec un joli rire tendre.

« Victoire !... C'est accordé... Cher papa !... Il était en train de déclamer, comme il fait, à voix très haute

quand je me suis glissée sans bruit dans son cabinet. Il s'est interrompu, comprenant que je venais pour quelque chose de sérieux. —*Eh bien, petite, qu'avez-vous à me demander?* — *L'autorisation, père chéri, d'épouser le capitaine Laurent Caltet, frère d'une de mes amies, qui n'est pas du tout dans vos idées, mais que j'aime de tout mon cœur et qui m'aime.* — *Ta mère le sait et t'approuve?* — *Elle le sait et elle m'approuve.* — Ici il y eut un petit silence. Père me regardait et réfléchissait. Un pli se gonflait sur son front. J'avais assez peur. —*Le capitaine Caltet de l'affaire de Brest?* Vous voyez, cher, qu'on vous a noté en haut lieu. — *De l'affaire de Brest, c'est cela même, papa.* — *Ah! ah! voilà qui va encore simplifier ma situation... Il est riche, ton fiancé?* — *Il n'a que sa solde.* — *Tu sais que tu as toi-même une très petite dot, bien que mes ennemis me croient millionnaire. De quoi vivrez-vous?* — *Mon mari quittera l'armée, où ses convictions religieuses lui rendent l'avancement difficile aujourd'hui, où son mariage demain le mettrait dans une position fausse. Il entrera dans l'industrie. C'est un savant autant qu'un militaire.*

J'attendais le bon effet de cette incidente. Père aussitôt se dérida, m'ouvrit ses bras, j'y tombai, tandis que maman, arrivant à son tour, se déclarait ravie et sûre de mon bonheur :

« *Je l'espère* — conclut papa. — *Demain on me*

traitera de clérical, on dira que je donne ma fille à un ennemi de la République, mais ça m'est égal si tu es heureuse. Je n'ai aucune raison plausible, dans les conditions où la chose se présente, pour te refuser mon consentement. — Il a été convenu, monsieur le capitaine, que tout à l'heure chez grand' mère Gallargues vous trouverez mes parents et leur bénédiction toute prête. Je n'ai pas perdu ma journée. »

Laurent et sa sœur exultaient. Mme Haussoir, qui connaissait par ouï-dire la rouerie et la versatilité de Salvian, était plus réservée, inquiète d'une acceptation si prompte. Elle mit son peu de chaleur sur le compte de ses angoisses quant à l'Œuvre Chrétienne : « Les menaces se multiplient. On m'avertit qu'un certain sénateur Sambuc doit reprendre l'attaque dont vous nous aviez préservés, chère Marie.

— Une canaille, ce Sambuc... Oh! mais il est de ceux qu'on amadoue avec de l'argent... Votre ami Nortier saura lui clouer le bec. »

A ce nom, Mme Haussoir tressauta : « Au fait, le rendez-vous, Laurent, c'est bien aujourd'hui cinq heures? Soyez exact. *On* m'a promis de vous donner satisfaction séance tenante; — puis, devant l'interrogation muette de Marie, — j'ai parlé de votre fiancé à Nortier, sans le mettre au courant de vos projets, bien entendu. Le lendemain de la démission et du mariage, il faut que vous ayez de quoi vivre,

que vous soyez indépendants... Si, si, il est très important, dans votre cas, que vous ne deviez rien à personne.

— Vous pensez à tout, madame, que vous êtes bonne ! » dit Marie avec attendrissement, mais Mme Haussoir n'aimait pas les effusions. Elle y coupa court par un éloge de Camille Nortier, grand honnête homme et resté généreux malgré son immense fortune : « Je n'ai jamais recours en vain à son cœur. Sans lui, je n'aurais pu fonder l'Œuvre Chrétienne. Quels excellents conseils il m'a prodigués. Vous savez si sa vie est pleine. Eh bien, il a tenu à rester mon administrateur. C'est lui qui revoit tous mes comptes. Et enthousiaste ! Et Français ! Ah ! dans la veulerie générale, de pareils caractères font du bien.

— Si les affaires s'envenimaient, — interrompit Émilie Caltet qui ne pensait qu'aux dangers menaçant l'Œuvre, — nous aurions un appui dans Félicité Horteux, la sœur du philosophe. Elle vous aime et vous admire, mère Cécile, et elle est, par son frère, très écoutée des gens au pouvoir.

— C'est vrai... murmura Mme Haussoir dont les yeux regardaient l'avenir, aussi bien celui de ces jeunes gens qui se mariaient parmi tant d'embûches, que celui de son entreprise charitable..... Elle songeait qu'au-dessus des agitations terrestres et de l'énergie déployée il y a le consentement divin

qui brise les armes des méchants. Ses calculs généreux s'achevaient en prière.

Laurent et Marie, le cœur bondissant, avaient pris une voiture découverte pour aller de la rue Monge à la rue de Fleurus. Il pleuvait à torrents. Le cocher avait relevé la capote et les deux amoureux, libres désormais de se montrer ensemble en public, se tenaient la main sous le tablier de toile cirée. Enfin l'épreuve redoutable était franchie! Depuis quinze jours, depuis que Marie avait l'approbation de sa mère et de sa grand'mère, ils entrevoyaient cet obstacle : le refus de Salvian. Certes, le tribun n'osait guère résister à sa femme. Certes, il n'aimait pas faire de peine à sa fille. Cependant on pouvait craindre que son intérêt politique ne primât cette fois sa tendresse paternelle et sa faiblesse conjugale.

« Songez donc — disait Marie de sa plus douce voix, — mon frère Bernard, c'est encore un gros secret, va s'unir librement à Jeanne Albigny. Il est vraisemblable que malgré nos efforts la famille se séparera. Ni grand'mère, ni maman ne se plieront à ce scandale. La résistance, même transitoire, de papa quant à mon mariage eût par la suite légitimé toutes les révoltes, toutes les sévérités. Je crois d'ailleurs qu'il l'a compris.

— Ça s'équilibre — répliqua Laurent avec optimisme. — Nous scandalisons le socialisme. Votre frère scandalisera la bourgeoisie.

— Oh! ce sera grave... Marie hocha la tête... Je pressens de bien mauvaises heures. Mais nous serons l'un près de l'autre et nous aurons une force double pour prêcher l'indulgence et le pardon. »

Sa crainte était que Laurent ne fît un sacrifice trop lourd en abandonnant l'uniforme. Il la rassura :

« A l'époque où nous vivons, à Paris ou en province, le soldat est un fonctionnaire. Il doit se taire et subir les plus atroces humiliations, celle par exemple d'accompagner un commissaire qui crochète la porte d'un couvent. Pendant cette opération à Brest il faisait un temps affreux comme aujourd'hui; stationnant avec ma compagnie, sous le crachin, dégoûté de moi-même et de la France, je me jurai de quitter l'armée et de rentrer dans la vie civile. Au moins là on peut flanquer sa main sur la figure de la brute qui moleste des femmes... N'ayez donc aucun remords, ma chérie, même si je n'avais dû vous épouser, j'aurais dit adieu à mes galons. »

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi « ma chérie ». Elle lui marqua sa reconnaissance par une pression de ses jolis doigts. Puis, ramenée à l'étrangeté de leur situation par ces paroles indignées, elle ajouta : « Vous serez indulgent pour mon père. Son talent de parole l'a perdu. C'est un avocat qui a choisi la mauvaise cause par ambition, parce qu'elle était celle de la masse et la plus facile. Mais

il est bon et libéral en somme, quand son parti n'exige pas de lui des actions mauvaises et tyranniques. »

Laurent sourit. Cette excuse filiale impliquait le blâme le plus rude et le plus précis.

« N'avez-vous pas dans le Midi un parent médecin?.....

— Mon oncle Nicolas?... A Carteyrade?... Oui... nous irons le voir. C'est tout le contraire de papa. Il aime la solitude et le silence. Je crois souvent que je tiens de lui. La brutalité de la foule me fait horreur et je ne passe jamais devant la Chambre sans tristesse. Car là se transforme en ruse et en lois ce qu'il y a de pis dans la multitude : l'instinct d'avidité et l'envie.

— Que pense votre père de cette opinion?

— Que je subis l'influence maternelle... Cher Laurent, vous avez dans notre famille et ses disputes une image réduite de la France actuelle. »

Rue de Fleurus, ce fut une déception. Au dernier moment Salvian s'était ravisé et sous un prétexte quelconque se dérobait à l'entrevue. Marianne Salvian avait les yeux rouges. La grand'mère Gallargues était pâle de fureur. Marie ne pouvait croire à ce manque de parole :

« Mais il n'y a pas deux heures il me jurait...

— Deux heures! ma pauvre petite, en politique ce temps suffit à retourner une veste..... La vieille

dame ajouta en grommelant : « Ce n'est pas la première fois... » Elle et Marianne furent aussi aimables et empressées que possible pour faire oublier à Laurent l'impolitesse de son futur beau-père. Malgré tout, le capitaine restait décontenancé, cherchait des sujets de conversation qu'on abandonnait, par un accord tacite, quand on constatait qu'ils sonnaient faux. Le thé et les petits gâteaux préparés augmentaient la gêne et le malaise. A quatre heures et demie, Caltet, prétextant l'urgence de son rendez-vous avec Nortier, prit congé des trois femmes éplorées :

« Salvian vous fera ses excuses lui-même, je vous en réponds, — lui dit Marianne d'un ton gros de menaces.

— Monsieur, ma petite-fille vous aime ; vous êtes un vaillant soldat et un bon catholique. Je vous adopte », ajouta grand'mère Gallargues, avec un éclair dans le regard qui signifiait : « Enfin ! la lutte va donc recommencer. »

Marie accompagna son fiancé dans l'antichambre : « Laurent, rappelez-vous la prière que je vous ai faite dans la voiture. Mon père est à plaindre, car il n'avait que moi pour l'excuser et le défendre, et maintenant c'est à vous que va mon exclusif amour... » Sur le pas de la porte elle murmura encore en lui envoyant un baiser : « Pensez à Marie jusqu'à demain ».

Consolé par ce geste et ces mots, le jeune homme se mit en route pour aller trouver le gros personnage qui lui promettait son appui. Le temps, redevenu beau, semblait lui sourire. Il n'était pas probable que François Salvian persévérât dans son attitude, simple accès de mauvaise humeur bien excusable chez un collectiviste qui voit entrer un réactionnaire dans sa famille. N'était-il pas de notoriété courante que la volonté du tribun cédait toujours devant celle de sa femme et de sa fille.

Laurent, au rythme de la marche, évoquait sa première rencontre avec Marie, au fond d'une impasse voisine de l'église Sainte-Marguerite, là-bas, faubourg Saint-Antoine. Il y avait six mois de cela. L'animation du jour de l'an subsistait dans ce quartier pauvre. Les flammes des rôtisseries dansaient derrière des pyramides de victuailles et de bouteilles. La neige fondue assourdissait le piétinement d'une foule composée de familles joyeuses. On chantait, on riait. Des ouvriers promenaient sur leur dos des enfants emmitouflés de laine et rouges de froid. D'infimes petits commerces encombraient les trottoirs.

A l'Œuvre Chrétienne, Mme Haussoir entourée de ses auxiliaires avait organisé une fête d'un caractère sobre et touchant. Ses pupilles recevaient leurs parents, leur offraient à goûter, comme de véritables maîtres et maîtresses de maison. On avait

récité des vers, tiré une tombola, dansé des quadrilles. L'émulation de ces jeunes êtres privés de tout et qui pratiquaient l'aumône fleurie, l'offrande d'un pauvre à un plus pauvre, cette charité contagieuse faisait au-dessus des petites têtes une atmosphère de légende dorée. Dans l'humble salle aux bancs de bois, décorée de guirlandes de papier bleu, flottait un encens de douceur. La musique d'un piano bien ordinaire devait être agréable aux anges.

C'était là que Laurent Caltet, amené par sa sœur Émilie, avait aperçu une longue et souple jeune fille vêtue de noir, d'un empressement, d'une grâce exquise, qui conduisait, en se penchant, une ronde de minuscules fillettes. Sa voix harmonieuse reprenait le refrain :

« Belle pomme d'or, à la révérence.
N'y a qu'un Dieu qui nous reste en France.
Allez, mes amis,
La guerre est finie,
Belle pomme d'or, tirez-vous dehors. »

Ému, ravi, il s'était informé. Il avait appris que cette chasseresse aux bandeaux blonds, au fin sourire, que cette suivante de la Diane antique, qui faisait sauter des petits chrétiens, était la fille de François Salvian. Bientôt Émilie le renseignait plus complètement, vantait la douceur et le courage de cette amie dont elle ne parlait guère, mais qui

représentait une des plus belles victoires de l'âme sur le milieu, de la religion sur ses détracteurs. Rien n'avait pu détourner Marie Salvian de la voie traditionnelle, et elle s'était attachée à Mme Haussoir d'une affection totale, sans réserves. Son influence ranimait la foi un peu assoupie de sa mère. Elle écartait de l'Œuvre Chrétienne les foudres du tribun anticlérical.

Laurent avait dit à Émilie : « Présente-moi... »

Comme il s'inclinait devant la jeune fille, ses yeux, en se relevant, rencontraient les siens, et il avait l'idée immédiate que cette conjonction valait pour toute la vie.

Pendant le premier échange de propos sans importance, il songeait que de nombreux obstacles se dresseraient devant cette union, qu'on les surmonterait... Ce rêve lucide le faisait balbutier. Marie venait à son aide. Puis on parlait de l'armée, de la garnison de Melun, de Fontainebleau... Puis il y avait le mystère, la délicieuse brume des passions naissantes, alors que chaque son, chaque reflet concourt au vertige, que l'on se cherche à travers les mots.

Ensuite, ç'avait été l'inutile résistance qui ne fait qu'accélérer le désir, l'éloignement qui le précise, la mélancolie qui le prolonge. L'admiration et l'adoration parallèles de Marie et d'Émilie Caltet pour Mme Haussoir faisaient qu'on se retrouvait

souvent, tantôt rue Monge, tantôt faubourg Saint-Antoine. La pensée du fougueux capitaine était constamment à Paris. Les obligations de son métier lui pesaient. Dès qu'il le pouvait, il s'échappait et venait se réapprovisionner des chères images qui peuplaient ses songeries. Quand les entrevues se faisaient rares, il guettait Marie au coin de la rue du Bac, et feignait la plus vive surprise dès qu'elle lui apparaissait, déjà souriante et rose, et marchant de son pas léger.

Le jour de Pâques, en sortant de la messe sur la place Saint-Thomas-d'Aquin, il s'était fait présenter à Mme Salvian, puis comme celle-ci s'écartait un peu et tandis que les cloches sonnaient, il avait en tremblant avoué à Marie son amour. Elle baissait la tête sans répondre, pareille à l'épousée qu'encadrent le porche et les chants pieux. Mais comme il s'inquiétait déjà, s'imaginant qu'il avait erré, qu'elle ne l'aimait point, il sentit qu'une main tendre pressait la sienne et il entendit, à peine chuchotés, ces mots divins : « Je serai votre femme... »

Excité par ces beaux souvenirs, Laurent arriva devant l'hôtel Nortier. C'était, en haut du faubourg Saint-Honoré, une construction ancienne et somptueuse que l'on voyait au fond d'une cour carrée par un portail ouvert à deux battants. Le concierge sonna pour avertir. Un valet en livrée accueillit le

visiteur sur les marches basses du perron, l'introduisit dans un vestibule où se trouvait une longue table de marbre rose, puis dans un salon orné de tapisseries. Certaines représentaient des chasses, d'autres des nymphes grasses tendant des arcs derrière des jets d'eau. Le jeune homme considérait machinalement ces splendeurs. Il n'avait aucun goût artistique et toute démarche lui était pénible.

Enfin une porte s'ouvrit et Nortier en personne parut. Il mit sur sa figure sévère un demi-sourire semblable à un rictus :

« Très heureux de vous voir, mon capitaine. Mme Haussoir s'intéresse à vous et elle est assurément la personne en qui j'ai le plus de confiance... mais asseyez-vous donc... ou plutôt non. Venez dans mon bureau. Nous y serons mieux pour causer. »

Cet homme âgé, riche, robuste donnait une impression d'énergie telle que Laurent, gravissant l'escalier derrière lui, pensait suivre la réussite. Au premier palier on s'arrêta : « Voici l'appartement de ces dames. En cette saison je les expédie à la campagne, en Touraine. Mais moi je suis captif des affaires et ne vais là-bas, hélas! que tous les dimanches.

Puis montrant un tableau magnifiquement encadré :

« Un Rousseau... de derrière les taillis... Au fait, aimez-vous la peinture?

— Certes, déclara le solliciteur qui ne s'y connaissait nullement, mais ne voulait pas avoir l'air de mépriser les chefs-d'œuvre.

— En ce cas je vous montrerai un petit Romney qui n'est pas vilain. J'en ai refusé soixante-quinze mille francs. »

Il fallut encore, au deuxième étage, admirer un Troyon et un Terburg. La main nerveuse et forte du millionnaire traçait dans l'air les signes cabalistiques des connaisseurs et des marchands de tableaux. Laurent regardait surtout cette nuque large sous les cheveux blancs, ces épaules carrées, ces jambes musclées. Le conquérant du café et du caoutchouc avait des allures de vieil officier de cavalerie. On avait envie de l'appeler « mon général ».

Quand on fut dans le cabinet de travail, dont la décoration plus sobre consistait surtout en tableaux de statistique et en photographies de cimes alpestres : « Je suis un grimpeur passionné, dit Nortier. Quand j'ai huit jours, je file en Savoie. C'est mon pays. Vous ne connaissez pas la Tarentaise, Aime, Bourg-Saint-Maurice, Vulmis? Non, tant mieux, je vous montrerai ça un jour. »

Sur ces paroles engageantes, on s'assit et la conversation sérieuse commença. Laurent dut donner des détails sur sa famille, sa jeunesse, sa vocation et sa carrière militaires, ses opinions politiques et religieuses, comme s'il se fût trouvé devant un

juge ou un médecin. Le financier lui posait des questions précises, puis écoutait les réponses attentivement, son menton glabre dans ses doigts écartés que terminaient des ongles roses. De temps en temps il mâchonnait entre ses dents : « Oui, oui. Hum, hum. Très bien, très bien. »

Cet interrogatoire achevé, Nortier prit un air tout à fait aimable : « Mon capitaine, vous voulez quitter l'armée et je vous comprends, car à notre époque elle ne montre que ses servitudes et cache un peu trop ses grandeurs. Vous n'avez pas de fortune. Votre désir serait de donner votre démission et de trouver aussitôt une occupation intéressante et des appointements fixes qui remplaceraient votre solde.

— C'est cela même — déclara Laurent qui sentait sur lui les regards fixes et pénétrants d'un véritable inquisiteur.

— Or, j'ai justement besoin d'un secrétaire, d'un homme de confiance, pour transmettre mes ordres à mes chefs de fabrique. Vous serez l'employé modèle qu'il me faut. Sans doute vous ignorez tout des affaires. Mais cela me plaît. Laissez-moi dire, — Laurent ne songeait nullement à interrompre, — laissez-moi dire que stylé par moi et par les faits vous arriverez mieux et plus vite que par la filière et les théories. Parlez-vous l'anglais, l'allemand?...

— L'anglais, l'allemand, oui, monsieur.

— Vous ne détestez pas les voyages, les déplacements rapides?

— Je suis militaire.

— C'est juste. Quel est votre vice, votre défaut, votre travers dominant? Cela, Mme Haussoir ne peut l'avoir deviné. Elle ignore tout des faiblesses humaines. Aimez-vous le jeu ?

— Je n'ai jamais touché une carte de ma vie.

— Mais l'autre, le grand, la spéculation...

— Je me suis toujours contenté de ma solde et de mes très petites ressources.

— Ah! tant mieux — fit Nortier relevant la tète et élargissant d'un doigt nerveux un col qui le gênait. — Le jeu, voyez-vous, mon ami, c'est l'écueil, ou plutôt le piège des pièges. On ne se méfie pas, on se laisse envahir, on perd de vue le licite et l'illicite. Vous êtes un homme discret... eh bien, il y a à cinq cents mètres d'ici, rue Saint-Honoré, de très braves gens, les de Saintines dont vous avez sans doute entendu parler. Ils reçoivent beaucoup. La petite femme fait joujou avec le socialisme. Elle est l'Égérie de François Salvian... »

« Pourquoi me raconte-t-il cela? songeait Laurent. Serait-il au courant de mes projets? »

Mais l'impassibilité de son interlocuteur le rassura.

« Donc voilà un garçon, je parle du mari, ignorant des affaires, léger, un peu hurluberlu, qui

s'avise, il y a cinq mois, de jouer sans me consulter sur les mines d'or, ...il se laisse entraîner... En trois semaines, si je ne m'en étais mêlé, sa fortune entière y passait. J'ai pu, en me donnant bien du mal, reconstituer sa mise, le remettre à flot... Ces nobles, quels cornichons, comme ils sont mal armés pour la lutte ! Étonnez-vous après cela du peu de résistance des conservateurs. »

Là-dessus le moraliste tomba dans une rêverie et un silence que le jeune homme se garda d'interrompre. Son attitude demeurait illisible comme sa physionomie. Quand il reprit la parole, ce fut pour énoncer des chiffres :

« Vous aurez mille francs d'appointements par mois. Pas de congé en dehors du dimanche. Six heures de travail par jour. Généralement vos soirées libres. Il est rare que je me mette à la besogne après mon dîner. Je vous traiterai en ami, n'exigeant de vous qu'une exactitude silencieuse et scrupuleuse. Vous êtes actuellement célibataire, mais il est probable que vous vous marierez. Vous me promettez de ne jamais mettre Mme Caltet au courant de ce que vous apprendrez ici... Nous commencerons quand vous voudrez. Mon caissier, le lendemain de votre démission, vous versera une gratification d'un mois de traitement. »

Nortier se leva pour couper court aux remerciements de son obligé : « Du tout, du tout... Je suis

ravi de vous acquérir et de faire plaisir à notre grande amie... A propos, on prête au sénateur Sambuc l'intention d'interpeller incessamment sur l'Œuvre Chrétienne et le faux scandale de Reims... Est-ce que Mme Haussoir s'émeut de ces bruits?

— Elle m'en parlait ce matin même, avec une certaine crainte.

— Dites-lui de se rassurer. Il circule une lettre de chantage bien caractérisé dudit Sambuc. Si cette arme ne suffisait pas, nous en aurions d'autres. On m'a signalé un dossier maçonnique que l'on pourrait avoir en y mettant le prix. J'y mettrai le prix. Cette crapule de Giffare... »

A ce moment la porte s'ouvrit sous une poussée brusque et une femme assez grande, souple, brune, encore belle, entra comme dans lés tragédies. Elle était vêtue de voiles noirs et de parures de jais qui flottaient et brillaient autour d'elle. C'était la Vindiera. Elle dit à Nortier avec un fort accent italien, une mine irritée et amère :

« Pardon si je dérange. Ma... je ne puis pourtant attendre deux heures dans le vestiboule...

Puis à Laurent, dont la jeunesse lui plut, avec un gracieux sourire qu'éclairaient des dents encore blanches :

« Monsieur, il faut excuser ma barbarie montagnarde. Il n'y a pas plus de quarante ans que mes parents sont descendus des Alpes à Venise, dans une

charrette en bois de couleur avec des grelots qui tintaient... »

Le financier, soudain rouge et empressé, fit les présentations avec des gestes gauches où tremblait le désir. En voyant ce père de famille passer ainsi du sérieux au frivole, des sages conseils aux chaînes de Circé, le capitaine songeait mélancoliquement : « Mme Haussoir, en effet, ignore tout des faiblesses humaines. Sa psychologie optimiste, comme il est de règle chez les êtres d'action, ne tient pas compte des métamorphoses. »

CHAPITRE IV

DEUX AMOUREUX ET UN SECTAIRE

Marc Albigny, le pur des purs, le théoricien rigide du collectivisme, était veuf. Il habitait avec sa fille, au bout de l'avenue des Ternes, un petit appartement formant hôtel, à deux étages. Les pièces du bas servaient aux conciliabules du parti.

Chaque après-midi Bernard Salvian s'échappait vers les deux heures de son bureau de la place Beauvau, contigu à celui de Martin Matonnay, pour venir passer quelques instants auprès de Jeanne Albigny. Il la trouvait lisant ou écrivant dans sa chambre, assise à sa table, l'air sérieux. C'était une belle personne de vingt-cinq ans — elle était née en octobre, lui en septembre de la même année, — d'une santé robuste, au profil de Médée, dur et classique, sous

d'abondants cheveux noirs qu'elle relevait sans coquetterie. Une peau très blanche, des yeux candides et fiers, l'élégance naturelle du geste, une voix assurée faisaient d'elle l'ornement des réunions dogmatiques que présidait hebdomadairement son père.

Elle l'aimait, ce père, et elle l'admirait de toutes ses forces. Elle le soignait avec un dévouement parfait. Marc Albigny avait cinquante-quatre ans. Depuis vingt ans il souffrait de douleurs qualifiées par les médecins de rhumatismes. Depuis cinq ans les troubles de la marche et de la vue avaient fixé le terrible diagnostic de sclérose de la moelle. Cela faisait à l'apôtre de la révolution intégrale une humeur difficile, par moment intraitable. La santé d'autrui l'irritait. Le contraste de sa débilité progressive avec la puissance intacte de son cerveau le rendait injuste et brutal. Alors Jeanne intervenait. Patiemment elle ramenait à l'espérance et au calme cette nature faussée par le mal. Elle subissait ses coups de boutoir, puis laissait le remords agir en lui. Elle réparait les conséquences de ses cruelles algarades, elle pansait les blessures qu'il causait fréquemment, car il avait la dent féroce et la rancune tenace. Elle dissipait ses perpétuels soupçons : « Mais non, papa, il ne te hait pas... Mais non, papa, ce n'est pas un traître. » Beaucoup de jeunes batailleurs, d'insupportables néophytes flat-

taient la manie agressive du maître, accusaient un tel et un tel, rapportaient de méchantes paroles. Elle luttait contre eux, détruisait leur influence, dissipait les malentendus.

Tous les élèves et disciples de Marc Albigny avaient été plus ou moins amoureux de Jeanne. Pierre Mague, le secrétaire actuel, l'adorait et ne s'en cachait pas. Aucun ne pouvait se vanter d'avoir reçu d'elle un mot d'encouragement. Elle évitait leurs compliments et leurs avances avec une politesse glacée. Sur le terrain de la discussion politique il n'y avait pas de meilleure camarade, plus passionnée, plus enjouée. Elle méprisait les profiteurs du parlementarisme, le monde officiel, ceux qu'elle appelait les pilleurs d'épaves. Elle n'était pas charitable, parce que la charité avilit le pauvre et retarde la révolution. Elle détestait la religion sans la connaître, comme un outil d'asservissement. Les principes effrayants qu'elle tenait de famille avaient si bien bandé son orgueil qu'elle n'admettait plus qu'elle pût se tromper, car alors il lui eût semblé que la science, le progrès, la liberté humaine faisaient du même coup fausse route avec elle. Et cela est impossible à supposer.

Nourrie de tous les manuels et de tous les abrégés qui font la culture sommaire des démocraties, elle avait habitué son esprit aux formules en trois lignes, à ce codex social qui prétend remplacer les codes.

Elle se croyait émancipée des préjugés courants parce qu'elle ignorait l'envers des grands principes et leur plongée finale dans l'absurde. Le fanatisme huguenot de ses ancêtres revivait chez elle en anarchie.

Comment Bernard Salvian lui avait-il plu? Elle eût été embarrassée de le dire. Sans doute par sa faiblesse masquée de rigueur qui promettait à sa compagne une apparence de lutte avec la certitude de la victoire. Elle l'avait conquis aisément, rien que par son loyal sourire. Il y avait un an de cela. Elle lui avait demandé quelques petits services pour de pauvres diables de sa connaissance, puisqu'il était au centre des faveurs, près de Matonnay, à la présidence du conseil. D'ailleurs elle lui laissait entendre que participer au gouvernement est indigne d'un vrai socialiste. Marc Albigny avait inculqué à sa fille son dédain pour François Salvian, rival heureux mais rhéteur sans doctrine, prêt aux palinodies et aux transactions.

Quand Bernard eut avoué son amour, si profond, si violent, que la mort seul eût pu l'éteindre, la jeune fille n'exigea pas de lui qu'il reniât Salvian. Mais elle s'appliqua à lui montrer tous les trous, toutes les défaillances du tribun. Inconsciemment elle vengeait ainsi Marc Albigny des injustices de la destinée. Elle rétablissait l'équilibre. Une fois maîtresse de cette position, elle attaqua, par allusion

d'abord, puis ouvertement, le catholicisme de Marianne Salvian. N'était-il pas d'un monstrueux illogisme que la femme d'un anticlérical militant allât à la messe et fit ses pâques? Enfin elle en arriva à Marie, amie et élève de Mme Haussoir, dont la conduite frisait la trahison.

Bernard était assez intelligent pour comprendre le travail de sape de sa bien-aimée. Mais il lui était doux de souffrir par elle et de lui sacrifier les affections jusqu'alors les plus chères à son cœur. C'est ainsi qu'il entra d'abord dans ses vues quant à l'union libre, tout en pressentant les ennuis terribles qui en résulteraient pour lui. Car ni sa mère, ni sa grand'mère n'accepteraient une telle solution. Salvian prévenu fit la grimace. Certes il lui était agréable que Marc Albigny fut encloué dorénavant par des relations de famille. Par contre, il lui était pénible de subir l'assaut furieux du clan Gallargues dans la personne de sa Marianne et de la vieille harpie de la rue de Fleurus. N'était-il donc pas possible de limiter la protestation au mariage civil, sans aller jusqu'à la suppression du maire ?

« Le maire, c'est le prêtre du Code », avait répondu Bernard d'après Jeanne ; et l'on en était resté là.

Ce dernier lundi de juillet, François Salvian, convoqué chez Marc Albigny à une réunion préparatoire des prochaines Fêtes Humanitaires, comptait

faire un suprême effort en faveur de la cérémonie à la mairie. Il avait averti son fils pour que celui-ci pût le seconder. Or Bernard était timide devant Jeanne et ses regards aigus. Il perdait contenance. Elle devinait aussitôt qu'on l'avait stylé.

Il mit la conversation sur sa sœur Marie dont les fiançailles avec le capitaine Laurent Caltet étaient le secret de Polichinelle. Les nouvelles se transmettent vite à Paris :

« C'est déplorable, dit Jeanne de son ton railleur. J'aime bien Marie malgré ses opinions, mais son capitaine ne lui permettra pas de nous fréquenter.

— Elle lui désobéira... D'ailleurs, Caltet va quitter l'armée. La vie est ainsi faite que Marie vous paraît une réactionnaire et que les camarades de Laurent lui refuseront la main quand il aura épousé mademoiselle Salvian.

— ...Où mènent les doctrines ambiguës... », conclut sentencieusement la jeune fille qui ne manquait pas de pédanterie. Elle se rapprocha de son ami, lequel vit de tout près ces prunelles ardentes, ces paupières légèrement bistrées, ces narines et ces lèvres pures, ironiques, dont le souvenir le rendait fou. Elle lui caressa doucement la main :

« Quand donnerez-vous votre démission?... Quand cesserez-vous d'appartenir à la bande des dupeurs du peuple?

C'étaient là des expressions de Marc Albigny.

Bernard répliqua : « J'ai prévenu Matonnay qu'il ait à me chercher un successeur... Ça l'a un peu épaté. Ce n'est pas l'habitude qu'on renonce ainsi aux fonctions de chef de cabinet adjoint, sans raison, par intransigeance...

— Par honnêteté...

— Si vous voulez. Le vieux renard m'a fait toute sorte d'objections. Il tient au fils à cause du père. Puis, quand il a vu ma froide décision, il m'a promis de me trouver un emploi indépendant... De nouvelles usines d'électricité sont en projet dans le département de la Drôme, dans l'Isère... J'aurai le choix... D'un autre côté, Jacob Houngar s'occupe aussi de me caser. Il a le bras long...

— Et la conscience courte... C'est bien le Houngar du *Prolétaire* et des champagnes ?

— Lui-même... Ne froncez pas le sourcil, mon amazone. Il faudra manger, cependant, quand nous serons en ménage. Ah ! — reprit-il avec un soupir involontaire, — nous ne devrons point trop compter sur l'aide des miens. Ce sera la rupture, j'en ai peur. Maman est si entêtée, père si faible et grand' mère... grand'mère !... »

Il se tut, préparant sa transition ; puis, comme Jeanne déjà en garde l'épiait, il préféra brûler ses vaisseaux :

« Ma chérie, ma femme devant l'Humanité, ô vous qui m'avez choisi librement et qui êtes au-des-

sus de toutes les conventions sociales, n'attachez-vous pas une trop grande importance au fait de dire oui à monsieur le maire? Ce serait tellement plus commode. Réfléchissez. »

Elle éclata de rire : « Ouf, mon ami, vous voilà déchargé d'un gros poids. Avouez que depuis que vous êtes ici vous ne pensez qu'à cette incidente... »

Puis, s'adossant à sa petite table et jouant avec son coupe-papier comme avec une férule :

« Lorsque vous m'avez demandée en mariage, Bernard, j'ai posé mes conditions d'avance : Union libre, démission... Je n'ai pas changé d'avis, moi. Au lieu qu'on vous a influencé et que vous cherchez à revenir sur votre parole. Ne niez pas. Vous étiez enthousiaste. Je vous entends encore : *C'est à nous de donner l'exemple. Il est honteux de s'arrêter à mi-chemin dans l'application des principes*... Oh! j'ai bonne mémoire...

— Que vous êtes rigide!...

— C'est ma fierté...

Des coups secs frappés à la porte interrompirent ce gênant dialogue. Jeanne avait reconnu le visiteur et cria joyeusement : « Tu peux entrer. » Il restait de l'ironie dans sa voix claire.

— Bonjour, enfants, dit Marc Albigny. Puis s'adressant à Bernard qu'il tutoyait : « Je ne sais si ton père est déjà en bas. J'ai entendu plusieurs fois tinter la sonnette. On a ordre de faire attendre au

salon. Mais je ne me montre pas. En ces sortes de conciliabules, où l'on débat des programmes de cérémonies, je m'arrange pour arriver toujours le dernier. Comme cela les décisions sont prises et je n'ai plus qu'à approuver, qu'à contresigner. »

Le révolutionnaire s'assit brusquement. Il avait une longue figure osseuse, les mêmes yeux que sa fille, un peu divergents, un front très élevé. Sa bouche et ses cheveux plats mêlaient le blanc au noir sans grisonner. Des rides pareilles à des cicatrices tournaient sa physionomie au sarcasme. Un tic de la lèvre et du nez trahissait en lui le grand nerveux. Il était plongé dans une redingote noire trop large pour sa maigreur, comme un ouvrier endimanché.

— Quelle est l'utilité de ces Fêtes Humanitaires? demanda Jeanne qui avait les mis deux mains sur les épaules pointues de son père. Bernard était un peu jaloux de cette tendresse filiale.

Albigny ricana : « Nous éprouvons le besoin périodique de refaire l'unité de notre pauvre parti. Il en a tellement besoin. De Fagnies, impérialiste masqué, à François Salvian, opportuniste rouge, nous avons toutes les nuances, tous les contrastes. Dès qu'on cesse de manger du curé, on ne s'entend plus. Si les réactionnaires étaient malins, ils se retireraient de la lutte, nous laisseraient nous entredévorer. Mais ils préfèrent nous combattre, c'est-à-

dire nous renforcer, puisque nous sommes une troupe conquérante. »

Il parlait en articulant, séparant les membres de phrase. Son éloquence était à l'opposé de celle de Salvian, méthodique, dure, sans envolées : un couperet. Ses ennemis l'appelaient : le rogneur d'ailes. Bien que son érudition fût colossale, il avait du mal à écrire, et ses petits articles caillouteux, insérés tantôt dans les feuilles de chou de l'anarchie, tantôt dans l'*Aube socialiste*, n'avaient aucun succès. Son action exigeait la présence réelle.

Bernard essayait de sourire, bien que l'hostilité latente de son beau-père envers son père lui fût infiniment désagréable. Elle aggravait les mauvaises dispositions de Jeanne.

Albigny reprit : « Et puis ces réunions à grand tapage sont une aubaine pour notre presse. Le loyal Gageron voit monter le tirage de son papier. Houngar écoule son *Prolétaire*... je ne te chagrine pas, hein, garçon? Tu connais aussi bien que moi la boutique. »

N'ayant jamais pu réunir les capitaux nécessaires à la fondation d'un journal, ce misanthrope gardait rancune aux plus heureux que lui.

On parla de l'avenir. Marc approuvait sa fille de se passer des « simagrées ». Sans être précisément avare, il tenait à ses petites rentes, garantie de son indépendance. « Il préfère l'union libre... de

tout contrat », disait cette gale de Gageron. Le mariage de Marie et de Laurent fut de nouveau sévèrement jugé : « Ça va faire un effet déplorable. Le peuple n'y comprendra rien... »

— Ah! vous voyez, » murmura Jeanne triomphante.

Bernard écarta les bras : « Qu'y puis-je? Ils s'aiment. La liberté vaut pour tout le monde. »

Albigny protestait aigrement. En épousant un militaire fanatique, Marie passait au camp adverse. Cette union scandaleuse était l'œuvre de Mme Haussoir, une rouée qui complotait avec les pires ennemis du régime et qu'on laissait par faiblesse manœuvrer impunément :

« ... Ses fondations prétendues charitables sont tout ce qu'il y a de plus illégal. Plus courageux, plus partisan que Salvian, Sambuc l'a démontré avant-hier au Sénat. Certes ce père conscrit est une fripouille, mais pour ce discours-là je lui rends... momentanément... mon estime. Il a bravé les foudres de Nortier, le protecteur de Mme Haussoir. Je le connais, Nortier, mon frère de lait. Je sais ce dont il est capable. Et comme la hardiesse est toujours récompensée... les accusations de chantage, peut-être justifiées, que l'on portait contre Sambuc, ont passé comme une lettre à la poste... C'est le cas de le dire... »

Content de sa plaisanterie, le révolutionnaire

montra des dents abîmées dans un sourire douloureux. Ni sa fille, ni son gendre ne lui donnaient la réplique. Leurs deux pensées se rejoignaient ailleurs.

Il s'en aperçut et se leva avec peine : « On sonne, on sonne. Il faut pourtant que je descende recevoir les organisateurs de cette machine. »

Entre ses doigts nerveux il prit les mains des amoureux. Son regard fébrile s'attendrit :

« Eh bien, mes petits, quand vous *unissez-vous*?... » Il insistait sur le terme.

— Dès que Bernard aura une place... puisqu'il quitte le ministère.

— Tu as raison, dit Marc au jeune homme. Je n'aurais pas aimé avoir un fonctionnaire pour gendre... Mais hâte-toi, si tu souhaites ma bénédiction paternelle. Car, saperlipopette, ça ne va guère en ce moment. Non... Merci... je ne veux pas qu'on me donne le bras. Ça serait une mauvaise habitude à prendre. »

Il disparut, de sa démarche raide, laissant derrière lui, comme partout où il passait, une atmosphère de mélancolie et de malaise. Ses souffrances, son inutile talent, ses colères, ses espérances mortes lui faisaient un angoissant cortège. Dès qu'il apparaissait dans une réunion publique avec sa tête d'apôtre du Diable et ses arguments incisifs, les ouvriers avaient presque peur. Des gens le haïssaient sans savoir pourquoi. D'autres se seraient fait fusiller

pour lui. Il semblait composé de plusieurs personnages, les uns sympathiques, les autres antipathiques, qui exerçaient leur action séparément.

Quand il entra dans son salon, pareil à celui d'un dentiste peu fortuné, une douzaine de personnes assemblées parlaient toutes à la fois, discutaient, riaient, fumaient. A l'arrivée du chef, il se fit un silence. Chacun s'avança pour lui serrer la main. Il répétait, sans nuancer, ce seul mot « bonjour », étant peu familier et n'aimant pas le faux empressement. C'est ainsi qu'il accueillit les frères Touve, René Popiolle, le nègre Fabricius Corat et sa maîtresse Maria Poinçon, ex-beauté à tête molle et flasque, le bohème Gendrart, brandissant son éternelle pipe, l'obséquieux Martin Matonnay, Nestor Gageron, directeur de l'*Aube socialiste*, et François Salvian. Il daigna féliciter Sambuc pour son discours contre Mme Haussoir. Le sénateur devint rouge de plaisir, et son collègue et rival Giffare qui le suivait blêmit, la haine de ces deux hommes étant inexpiable. Albigny dit encore quelques mots à l'oreille de l'historien et ancien ministre Léon Caussade, lequel arrangeait la Révolution de 1793 au goût du jour et faisait d'elle le véritable point de départ de l'humanité régénérée.

Tout à coup un petit homme grisonnant, barbu, chevelu, en proie à une étrange exaltation, écarta ceux qui lui barraient le chemin et criant : « Marc,

mon vieux Marc », se jeta au cou du maître de maison. C'était Guillaume Horteux, le philosophe du matérialisme, l'auteur de l'*Univers sans miracles*, qui chérissait Albigny et le lui témoignait intempestivement. Il y eut des sourires.

« Mes chers camarades, dit Albigny, je pense que vous vous êtes mis d'accord sur le programme des Fêtes. La date demeure fixée au deuxième dimanche d'août, n'est-ce pas?

— Oui, oui, répétèrent plusieurs voix.

— Mon secrétaire va dresser la liste de vos intéressantes propositions.

Pierre Mague, plus livide et maigre que jamais, s'assit devant une petite table et s'apprêta à prendre des notes. Avec la perspicacité des jaloux il avait vu dans l'antichambre le chapeau de Bernard Salvian et il se doutait que le jeune homme était à l'étage supérieur, près de Jeanne. De sorte qu'il dirigeait sur Salvian père des regards sans aménité, lui souhaitant le déshonneur et la mort.

Léon Caussade, docte, grave, son lorgnon à la main, expliqua l'ordre et la marche. C'était un de ces ternes qui font la République grisâtre, mais qui jouent dans les loges un rôle important. Anticlérical fanatique, il n'en laissait rien voir et donnait aux conservateurs l'illusion de l'impartialité. Il semblait d'ailleurs qu'il eût un masque sur la figure et de l'étoupe dans le larynx. A la façon dont il s'arrêta

pour laisser sonner la pendule on reconnut le conférencier.

Il développa en quelques mots l'urgence de ces Fêtes Humanitaires réclamées par tous les bons esprits. « *Attendu que, sous divers noms, les participants aux bienfaits de la vie ont toujours adoré le Soleil, seul Dieu incontestable, qui propage en tous lieux la joie et la raison...* On reconnaissait à Caussade ce défaut qu'il abusait, comme tous ses pareils, des métaphores et multipliait périlleusement les incidentes. Pendant ce début Mague bâillait, les invités s'étaient assis tant bien que mal sur les chaises, fauteuils et tabourets qui ornaient l'intérieur bourgeois.

Bientôt l'orateur arriva au vif de son sujet. Les projets de divertissements, nombreux et pittoresques, comprenaient : un défilé des représentants des *Amicales* suivis d'élèves des écoles et de leurs parents, les uns et les autres chantant l'*Internationale* « *qui témoigne, mieux que la* Marseillaise, *de nos véritables aspirations.* »

— Aux voix, interrompit Albigny... A mains levées... Adopté.

Giffare demanda : « Devrons-nous, pour la circonstance, revêtir nos insignes maçonniques? »

On fut d'avis que non. Cet étalage de ferblanterie et de rubans risquerait de choquer le sentiment égalitaire de la foule. Léon Caussade laissa

échapper cet aveu : « Il est inutile de se distinguer extérieurement des autres », puis continua par les idées des frères Touve.

Louis avait composé une cantate qu'étudiaient depuis un mois cent choristes. Gaston préparait trois grands groupes de cartons représentant la fin du prêtre, la fin du juge, la fin du soldat. *Au pied de chaque groupe seront déclamés des pièces de vers et des morceaux de circonstance. La citoyenne Maria Poinçon, ici présente, s'est chargée du recrutement des artistes.*

Des applaudissements éclatèrent. La citoyenne Poinçon s'inclina, puis, d'une toute petite voix qui contrastait avec sa corpulence, déclara : « La grande tragédienne italienne Vindiera, qui ne séjourne que rarement à Paris, nous a promis son gracieux concours. Elle déclamera une ode à Galilée du maître aimé Guillaume Horteux... »

— Une ode à la paix — rectifia Horteux, qui désirait soumettre sa prose héroïque à l'appréciation immédiate des organisateurs. Déjà il sortait de sa poche un épais rouleau. On eut grand'peine à lui faire comprendre qu'on avait confiance en son génie, qu'on préférait la surprise. L'admiration pour lui n'allait pas jusqu'à écouter deux fois ses chefs-d'œuvre, qu'il essayait six ou sept jours de suite sur sa sœur Félicité, sur ses amis et tous ceux qu'il rencontrait.

Enfin il fut question d'un canon couvert de fleurs que promèneraient des enfants, d'un mystère « humain et fraternel » de René Popiolle représenté au bénéfice de la caisse de secours des loges, d'un cortège « de la Santé et de la Joie », d'un « Buffet tenu par l'*Aube socialiste* et le *Prolétaire* réunis ».

— Pas de réclame... dit nerveusement Albigny de sa place.

Mais Gageron protesta. C'était un gros garçon au visage réjoui, à la voix grasse, un débrouillard qui avait fait de la misère, aimait les bonnes choses et ne s'en cachait pas. Son journal lui rapportait cent mille francs par an, sans compter les tours de bâton. Il cria en riant : « Vous voulez nous mettre sur la paille. Chacun de nos administrateurs verse dix mille francs pour la fête, n'est-ce pas, Salvian? Il faut bien que nous nous rattrapions. »

Salvian gêné se tut. Mais la remarque parut trop juste et l'on autorisa le buffet.

Restait l'attribution des discours. On convint que Gageron, Albigny et Salvian parleraient, celui-ci en dernier comme le plus éloquent et le plus capable d'entraîner les cœurs. Il tiendrait un langage résolument pacifiste, internationaliste, antireligieux, qui effacerait la mauvaise impression de ses faiblesses récentes pour l'adversaire. Martin Matonnay, au nom de son père, se portait garant que le Gouvernement ne désavouerait aucun orateur et donnerait à la

journée, par sa participation indirecte, un caractère quasi officiel.

— C'est peut-être imprudent, — fit remarquer Salvian en appuyant sur les mots. — Il y a aujourd'hui une note de l'agence Havas d'une tournure singulière où il semble que l'Allemagne prenne encore une fois la mouche à propos des affaires de Chine. Si les choses s'aggravaient, il ne faudrait pas que le ministère fût lié à nos manifestations de parti. »

Un murmure de désapprobation accueillit ce conseil :

— Salvian, déclara Sambuc, vous manquez d'entrain depuis quelque temps. L'été ne vous va pas, quoique vous soyez du Midi. Mais ne brisez pas l'admirable élan de nos troupes. D'abord les choses ne s'aggraveront point. Tout est au calme, à la sympathie même, entre nous et nos frères allemands. Ensuite c'est au moment de l'orage qu'il est, je crois, le plus utile de dresser les paratonnerres. Le pacifisme en est un. Ne raisonnons pas en patriotards. Notre attitude forcera le public à réfléchir. Deux grands peuples, prêts au socialisme, ne doivent pas se bouder pour la possession d'un champ de riz et de quatre villages chinois. Que la France cède au besoin et donne l'exemple de la sagesse.

Albigny ricanant conclut à voix basse : « La leçon est bonne. » François Salvian entendit comme tout

le monde. Désireux de conciliation, il ne voulait pas mécontenter son hôte et n'insista point.

Quelques instants plus tard, à la faveur du brouhaha qui suivit la discussion générale, il s'approcha de Marc et lui glissa dans l'oreille :

« Nous serons alliés dans quelques semaines. Je m'en réjouis de tout mon cœur. Mais ne croyez-vous pas que ces enfants feraient mieux de se marier conformément à l'usage... je veux dire à la mairie — ajouta-t-il précipitamment. Toute leur existence peut se trouver gênée par un geste intempestif.

Il parlait debout, gras, conciliant, luisant de santé, penché sur son maigre interlocuteur qui l'écoutait assis avec un hargneux sourire et le coupa en pleine bonhomie :

« Mon cher, excusez ma franchise. Je ne suis pas un bourgeois. J'ai élevé ma fille dans mes idées. L'écharpe vaut le goupillon. Jeanne et Bernard se libèrent des préjugés même républicains. Je les approuve et trouve stupéfiant, oh! uniquement au point de vue politique, que vous ne les approuviez pas comme moi...

— C'est que, balbutia l'autre, ma pauvre femme...

— Mme Salvian se consolera avec le mariage Caltet... » riposta l'impitoyable Marc...

Il était allé un peu loin, dans le débridement de sa joie féroce. Salvian supportait mal qu'on tou-

chât à Marie. Il se redressa comme à la tribune, quand un outrage trop direct l'atteignait et riposta d'un ton sifflant : « Je ne connais pas le capitaine Caltet. Je sais seulement que si ma fille l'a choisi, c'est qu'il est digne d'elle et que, s'il tient à elle, il quittera l'armée.

— Il fera bien... Caussade, un petit renseignement... Vous prétendiez tout à l'heure... ? »

Albigny rompait l'entretien. « Goujat », grommela Salvian outré par ces manières méprisantes. Il souffrait d'être toujours dans une posture inférieure, malgré tant d'avantages, devant cet insupportable doctrinaire. Il entrevit la possibilité de secouer le joug tout de suite brutalement, d'envoyer promener le pontife, ses fêtes, sa maladie, de lui jeter au nez la vérité sur sa bile recuite et ses idées racornies. Un peu plus tôt, un peu plus tard, ne faudrait-il pas se séparer de Bernard, renier ce fils absurde, pris au piège de l'intransigeance... C'était une des forces du tribun de savoir maîtriser sa colère. Il passa son humeur sur le boîtier de sa montre qu'il cassa d'un coup sec dans sa poche, puis se mêla aux groupes où l'on discutait maintenant les détails de la cérémonie.

De loin, Pierre Mague observait cette petite scène avec une satisfaction véritable. Il était sûr, cette fois, d'être vengé.

CHAPITRE V

FÊTES HUMANITAIRES

Le matin du dimanche fixé pour la célébration des Fêtes Humanitaires, Marc Albigny encore couché reçut ce petit mot : « Mon cher ami, excusez-moi. J'ai eu trop chaud à notre dernière réunion, avant-hier. J'ai pris froid en sortant. Je suis sinon complètement aphone, du moins incapable de parler en public. Ma harangue lue par un autre ne porterait pas. La pire déconvenue sera pour moi. Exprimez à nos amis tous mes regrets et croyez-moi votre bien dévoué, François Salvian. »

— Ah ! la canaille ! Je m'en doutais. Il a peur de se compromettre en célébrant l'internationalisme quand les bruits de conflit entre la France et l'Allemagne ne sont pas encore dissipés. »

Telle fut la première impression de Marc. Elle était juste. Habile aux jongleries verbales et courageux en rêve, Salvian était faible devant les faits. Ceux-ci le surprenaient toujours en pleine utopie, le ramenaient brusquement à terre, et cette chute le rendait timide, lui enlevait tous ses moyens.

Or les notes échangées depuis une quizaine entre les cabinets de Paris et de Berlin avaient envenimé le problème chinois. La presse germanique lançait des flammes. Les journaux français ripostaient. Surpris par les événements, le cabinet Matonnay s'était hâté de clore la session parlementaire et négociait dans le plus grand mystère, comme il est d'usage en république.

Tenu au courant de tout, en sa qualité de chef du parti socialiste gouvernemental, Salvian n'ignorait pas la gravité de la situation. Il avait consulté Fagnies, très impressionné lui aussi par la tournure que prenaient les événements. Les deux compères étaient tombés d'accord sur l'inopportunité de toute manifestation maçonnique en un pareil moment. Certes il était périlleux de mécontenter Albigny, les loges et l'extrême gauche du parti. Mais il eût été fou de heurter le sentiment patriotique poussé à son paroxysme par le langage belliqueux de l'empereur allemand.

Cette inquiétude n'était pas la seule à tenailler le tribun. Il avait enfin fait la connaissance de son

futur gendre et compris en quelques mots les fermes résolutions, l'ardeur religieuse et chauvine qui se dissimulaient mal derrière les yeux bleus de Laurent Caltet. L'entrevue avait été à peine courtoise, pleine d'allusions et de sous-entendus : « Si je n'arrive pas à rompre ce mariage, s'était dit le démagogue, je perds ma fille à jamais ou je dois renoncer à la politique. Ce damné capitaine sera plus dangereux dans le civil que dans l'armée. Libre, indépendant, soufflé, encouragé par ma belle-mère, Marianne et Marie, il fera quelque affreux scandale. » L'affaire de Brest, encore récente, légitimait ces appréhensions.

Une seule espérance restait à Salvian : agir sur cette Mme Haussoir qui avait manigancé le mariage, l'effrayer, l'amener à défaire sa trame, à séparer les deux jeunes gens. Il la savait en relations avec la sœur de Guillaume Horteux, Félicité, la « sainte laïque », comme on l'appelait, et il comptait se renseigner le plus tôt possible auprès de celle-ci, l'associer à sa démarche.

Sa décision prise, il chargea ses deux secrétaires, Talcèdre et Malet, de le remplacer aux Fêtes Humanitaires, d'assurer les Amicales de sa sympathie. Le *Prolétaire* ferait un compte rendu détaillé et très chaud de la journée.

Le plus malheureux de cette abstention fut Bernard. Il avait prévu le recul de son père et tout

tenté pour le ramener à l'exécution de ses promesses, mais en vain. Sa mère et sa sœur étaient trop ravies de l'abîme que creusait, en cette circonstance, un pareil manquement à la parole donnée pour ne pas encourager et féliciter hautement « le renégat ». C'était là le terme de mépris que le fils désolé put lire sur les lèvres de sa fiancée et de Marc Albigny, quand il vint les prendre vers dix heures.

« Je croyais le connaître... Eh bien, je n'aurais jamais attendu ça de lui!... » répétait le révolutionnaire. La jeune fille murmurait : « C'est mal, c'est très mal! » Elle emportait dans une petite valise un bonnet phrygien, un châle rouge et un bouquet d'églantines rouges, fleurs symboliques. Car la Vindiera avait prévenu qu'on n'eût pas à compter sur elle. Son amant Nortier lui défendait de participer à une manifestation anticléricale. Jeanne, qui avait une jolie voix, un profil impressionnant et l'habitude des foules, lirait l'*Ode à la Paix et à la Science* de Guillaume Horteux, en remplacement de l'illustre artiste.

Elle était fière de ce privilège, moins irritée que Bernard ne l'avait craint tout d'abord, et elle entourait Albigny de gentilles prévenances au moment de monter en voiture : « Ton parapluie, ton paletot de demi-saison... Mais si, le ciel menace, et il ne faut pas que tu sois mouillé. »

De fait le temps était incertain. La chaleur matinale, les nuées errantes annonçaient l'orage. Le cocher prit l'avenue de Wagram en murmurant : « Ça rincerait sur les églantinards, que je n'en serais pas surpris. » Albigny sourit, mais son visage, creux et tourmenté sous le chapeau mou, redevint sérieux comme on approchait de l'Arc de Triomphe. Une haie de sergents de ville protégeaient l'anarchie triomphante. Le président de la République avait d'abord promis de rehausser la solennité de sa présence, puis s'était décommandé à la dernière minute pour les mêmes motifs que Salvian.

Les fêtes occupaient tout l'espace compris entre l'Étoile et le Carrousel. Déjà les Amicales évoluaient au chant de l'*Internationale*, instituteurs, enfants, parents mêlés à l'ombre de quelques drapeaux rouges. On défilait devant les trois pontifes de la Libre Pensée, Giffare, Caussade et Sambuc, assez semblables, dans leurs redingotes noires, à des organisateurs de pompes funèbres. Beaucoup de badauds du dimanche, ouvriers et petits bourgeois, sans entrer dans l'enceinte réservée, échangeaient des réflexions désobligeantes sur le manque de tact des organisateurs.

Comment avaient-ils le toupet de célébrer la fraternité des peuples, alors que l'Allemagne se hérissait de préparatifs militaires?

Albigny, sa fille et son gendre traversèrent des

groupes hostiles ou indifférents. Deux ou trois cris de « Vive la sociale ! » retentirent ici et là quand on reconnut le grand homme. Il salua gravement, heureux tout de même, car il chérissait la popularité en feignant de la mépriser.

Michel Malet, se détachant du cortège des Amicales, accourut : « Citoyen Albigny, nous descendons en corps jusqu'aux Tuileries, et là nous sommes reçus par la délégation des sénateurs et députés radicaux-socialistes. Ne voulez-vous pas vous mettre à notre tête? » Mais Pierre Magué survint, furieux de voir Jeanne et Bernard réunis, accusant l'impéritie de ses collègues, le manque d'ordre, la pusillanimité de Salvian, du président, la mollesse générale. Cette journée lui appartenait. Elle était la chose des irréguliers, non des secrétaires de journaux bourgeois. Il bousculait Malet, Bernard, tout le monde, si bien qu'à la fin son patron, énervé, le pria de le laisser tranquille.

Le propre des fêtes laborieusement improvisées, que ne soutient pas un anniversaire ou une tradition, c'est le désarroi moral. On se bat les flancs, on ne se réjouit pas. Les idées de justice, de fraternité et même de laïcité ne donnent pas une âme au corps vite fatigué et fléchissant de l'allégresse populaire. Bernard et Jeanne purent faire cette remarque en descendant, derrière Albigny, l'avenue des Champs-Élysées, que décoraient les vastes carton-

nages de Touve : la fin du juge, la fin du prêtre, la fin du soldat.

C'étaient des pièces montées par un pâtissier inexpert. Surchargées de symboles qui se contrariaient, elles provoquaient la stupeur des passants. Le juge fuyait devant l'égalité, plantant là sa toque et ses balances que flairait avec mépris le lion populaire. Le prêtre reculait devant la liberté. Une pile de livres de messe s'éboulait à côté de lui, au lieu qu'un jeune savant, une cornue à la main, considérait une série intacte de dictionnaires bien rangés à l'horizon. Le soldat, de sa propre initiative, mettait le feu à un trophée composé de fusils, de tambours et de drapeaux; la fraternité, le félicitant, lui tendait un rameau d'olivier.

Au pied de ces allégories, Maria Poinçon, grosse comme un éléphant blanc dans sa tunique droite « à l'antique », vendait des programmes explicatifs. Elle était assistée de Fabricius Corat, en complet gris clair, lequel jouissait du triomphe de sa chère maîtresse et serrait les paumes des compagnons. Très riche, exploité par tout le monde, candide et enthousiaste, attendant de bonne foi pour la semaine qui vient la réconciliation de l'humanité, le nègre Fabricius ignorait le doute, l'ironie et la médisance : « Jamais, ma chère, disait la Vindiera à son amie Poinçon, jamais tou ne retrouveras oune poire comme cet Othello. » Jaloux à contre-temps, il pas-

sait sa vie à se faire pardonner, par des cadeaux magnifiques, les écarts de son aveuglement.

Bernard souffrit quand l'énorme commère pressa sur son giron la gracieuse Jeanne. Il fallut aussi complimenter Gaston Touve qui guettait les admirateurs derrière les socles de ses œuvres. Malgré l'arrosage, une terrible poussière commençait à monter dans l'air chaud. Les humeurs se ressentaient de la lourde température. Des querelles éclataient un peu partout entre partisans de la paix universelle et, comme il n'y avait pas de sergents de ville, les commissaires de la fête avaient du mal à apaiser ces nombreux conflits. Les administrations des journaux socialistes, s'étant chargées à forfait du rafraîchissement des citoyens, versaient sur tout le parcours des « absinthes hygiéniques » à deux sous le verre et des « vermouths du prolo » à trois sous. En outre, les guinguettes foisonnaient aux alentours. Dès onze heures et demie on vit circuler des ivrognes mécontents ou sentimentaux qui harcelaient les orateurs, s'attendrissaient à tort et à travers, ou menaçaient de casser la gueule à quiconque « rigolerait de la laïque ».

Comme les Amicales arrivaient place de la Concorde, les fanfares attaquèrent *la Carmagnole*. Des sifflets répondirent de la rue Royale et des toits de l'Automobile Club. Les drapeaux noirs de l'anarchie mêlés aux drapeaux rouges du collectivisme déco-

raient les statues des villes de France. Toutefois les organisateurs n'avaient pas osé toucher à Strasbourg qui gardait les rubans tricolores et les fleurs de la *Ligue des Patriotes*. La tension des rapports franco-allemands avait rendu cette concession nécessaire.

A ce moment, Marc Albigny, épuisé de fatigue et pâle comme un cadavre, dut se séparer de ses disciples, s'asseoir un moment sur une chaise. Il faisait signe qu'on le laissât tranquille, mais une nuée de jeunes médecins et d'étudiants en train de s'organiser pour le défilé « de la santé et de la joie » l'entourèrent, lui tâtant le pouls, donnant chacun son avis. Un d'eux, plus exalté que les autres, avec une barbe rouge en pointe et des yeux à fleur de tête, disait : « Citoyen Albigny, il faut vous conserver pour le grand soir !... »

Jeanne accourut, supplia les bavards de s'éloigner; aidée de Bernard, elle trempa un linge dans l'eau, mouilla les tempes de son père, lui fit respirer un flacon de sels qu'elle emportait toujours par précaution : « Ça va, fifille... merci... c'est fini... Dieu, que c'est bête !... » répétait Marc haletant, couvert de sueur et désolé de penser que plusieurs reporters plus ou moins sympathiques avaient assisté cette petite scène. Il avait la pudeur de son mal et dissimulait héroïquement ses souffrances.

Le déjeuner de deux mille couverts — en vingt ables de cent convives — était servi sous des tentes,

dans le jardin des Tuileries. Nestor Gageron l'avait organisé sur un plan à la fois copieux et économique et stimulait le zèle des serviteurs qu'il bousculait et tutoyait. Le Montmartrois reparaissait sous le châtelain. Il avait requis pour cette besogne les garçons de bureau de son journal *l'Aube socialiste*, ceux du *Prolétaire*, les vendeurs des deux librairies annexes et ses propres domestiques. Lui-même les aidait, en bras de chemise, veillant à tout, pressant le déballage des bouteilles. Habillé de coutil blanc, clignant des yeux, Jacob Houngar le regardait faire avec admiration. Qu'on pût être à la fois si roublard et si cordial, cela émerveillait le gros juif. Il répétait : « Quel homme, quel type !... »

Tout en s'activant, Nestor Gageron débinait ferme son maître et rival Salvian qui avait flanché à la dernière minute, au risque de mettre ses camarades dans le pétrin. Il n'eût pas été fâché de dégoûter Houngar du *Prolétaire* et de détourner ses capitaux vers l'*Aube socialiste*. Le banquier voyait le jeu, mais n'en approuvait pas moins une si légitime indignation : « Oh certainly Salvian a tort. Il lui en cuira. »

L'apparition de Marc Albigny entre Bernard et sa fille jeta un froid. Ce véritable révolutionnaire détestait les profiteurs de la révolution. Il jeta un regard dédaigneux sur les préparatifs, Gageron, Houngar et leur clique, puis demanda sèchement : « Où serai-je ?... »

— Mais à la place d'honneur, mon cher maître, en face de Caussade, et vous parlerez en premier... » répondit le beau Nestor sans s'interrompre.

On entendit des rires et des éclats de voix. Martin Matonnay guidait vers les cuisines quelques jeunes personnes de sa connaissance déja fort excitées et arborant des toilettes tapageuses. Il salua de la main « les pontifes », comme il les appelait, et son copain Bernard qu'une familiarité si déplacée irrita. Albigny murmura : « Le petit mufle! »

Le banquet ne fut servi qu'à une heure, et à trois heures seulement les toasts et les discours commencèrent. Celui de Marc, bref et dur, négligeant la désertion de Salvian, mais stigmatisant « les mous et les lâches » en général, souleva des applaudissements frénétiques : « Citoyens, conclut le célèbre doctrinaire, il paraît que l'Allemagne impériale et militaire nous en veut. C'est possible. La France de la Liberté a toujours eu le privilège de mettre en rage les autocrates... et la Rome papiste souffle sur le feu... Mais les travailleurs allemands nos frères me chargent de vous dire qu'en cette circonstance ils se rangent tous à nos côtés, dussent-ils, pour nous protéger, affronter les baïonnettes des soldats... Si leur souverain sème la guerre étrangère, il récoltera en même temps la guerre civile. Tôt ou tard le droit se met en travers de la force et lui défend d'aller plus loin. »

Ces paroles, lancées d'une voix métallique, rassurèrent momentanément la portion de l'assemblée qui les entendit. Jeanne, assise à côté de Bernard, retrouva sa naïveté pour lui dire tout bas : « Comme c'est beau!... » Le jeune homme pensait : « Ce n'est pas très vraisemblable », mais se rangea aussitôt à l'avis de sa bien-aimée. Les méchants propos qui couraient sur son père et sur le prochain mariage de sa sœur le rendaient morose. Il sentait s'accentuer la scission entre les purs et les gouvernementaux du style de Salvian. Ne serait-il pas, à brève échéance, la première victime de cette rupture? Son vis-à-vis, correspondant à tête de porc d'un journal viennois manifestement hostile à la France, l'agaçait encore par des bravos sans pudeur.

Un toast de Sambuc : « A l'extinction de tous les dogmes », se perdit dans la rumeur générale. Alors le sénateur Giffare, se penchant vers Martin Matonnay, murmura confidentiellement : « L'occasion serait superbe, pour vous autres au ministère, d'emprunter à Sambuc ses dossiers pro-allemands — sous prétexte de mettre en mouvement les loges de là-bas, — de les faire photographier et ensuite de fermer le bec à la maçonnerie quand elle essaiera de vous débarquer... ce qui ne tardera guère. »

Martin Matonnay, maçon lui-même, avait l'habitude des chantages politiques et des pires transactions. Il ne fut pas trop étonné qu'un frère trois points

lui donnât un semblable conseil. Il répondit sur le même ton : « C'est une idée, j'y réfléchirai... » et parut ne pas entendre le « On vous offrirait gros de ces pièces-là » que mâchonna le tentateur.

Maintenant c'était le tour de Gageron de parler au nom de la presse. Son éloquence familière faisait rire. Il commença par nier les colères allemandes, puis traita de « petits nenfants trop impressionnables » ceux qui donnaient encore dans ce godant. Nouvelle pierre dans le jardin de Salvian. Il jura que dix ans plus tard « l'Europe serait organisée en république sociale, sous la surveillance paternelle d'admirables émancipateurs tels que notre vénéré maître Marc Albigny. »

La grimace sardonique de celui-ci montra qu'il se fût bien passé d'une aussi compromettante vénération. Il n'aimait guère qu'on le reléguât parmi les momies, les pièces de musée. Les initiés songèrent : « Quelle rosse, ce Gageron ! »

Il y eut un grand silence quand Jeanne Albigny, coiffée du bonnet phrygien, un châle rouge jeté sur les épaules, se leva pour réciter l'*Ode à la Paix* de Guillaume Horteux.

Ce penseur de la primaire se vantait de s'être fait lui-même. Employé dans une ferblanterie, il avait appris le latin tout seul à douze ans et plus tard le grec de la même manière. Il s'était élevé ainsi, d'étage en étage, par la protection des contre-

maîtres de la démocratie, de Caussade notamment, jusqu'à une chaire de sociologie au Collège de France. Sa rapide ascension lui avait légèrement tourné la tête. Il répétait volontiers : « Je suis la conscience du régime. »

Pour l'instant, placé à droite de son interprète, il écoutait de trois quarts, avec un ravissement non dissimulé, les strophes en prose qu'il limait et polissait depuis deux mois. Dans tout ce qu'il écrivait, il y avait des idées assez originales, un certain souffle; mais une forme pénible, rebutante, sans nuances gâtait les meilleures intentions. Comme la plupart de ses pareils, Horteux ignorait la brièveté, la concision et cet art de lâcher à temps les métaphores qui distingue les poètes de race. Il craignait de n'être pas compris, revenait sur les définitions et les comparaisons. Il n'échappait pas à cette vanité du style qui consiste à mettre en italiques les passages les plus insignifiants. Il supposait son lecteur ou son auditeur capable de le suivre dans tous ses méandres, infatigable et privé d'ironie.

Le noble visage de Jeanne Albigny, tel que d'une sibylle populaire, son organe héroïque, son geste sous le châle rouge, sa prestance exhaussèrent un texte médiocre, pastiché du Zarathoustra de Nietzsche, et soulevèrent l'émotion de l'assemblée. Comme elle énumérait les demi-dieux de l'Olympe scientifique « qui font reculer les dragons du mal et de la dou-

leur jusqu'au fond de l'antre où les héberge la superstition catholique », un roulement de tonnerre et la lueur d'un éclair soulignèrent ce défi à la Providence. Jeanne, sans se troubler, montra le poing au ciel et chacun déclara l'inspiration magnifique. Bernard, plus fin que son entourage, estima qu'elle allait un peu loin. Que penseraient sa grand'mère et sa mère quand ils le sauraient uni librement à cette virago de l'athéisme? Mais relevant les yeux il la vit droite et fière, petite tache écarlate sur le fond sombre des nuées; les battements de son cœur firent taire sa raison. Il s'estima trop heureux de sacrifier les plus chères affections à la conquête d'une si belle proie.

L'ode achevée au milieu d'une tempête d'acclamations, Horteux embrassa la Muse toute tremblante. Alors une étrange vieille personne, aux longues boucles grises, se précipita vers Jeanne Albigny et la serra convulsivement dans ses bras maigres. C'était la bonne Félicité, sœur du philosophe, connue dans tous les milieux anarchistes pour sa charité évangélique. Du matin au soir elle arpentait la ville, secourant les détresses qu'on lui signalait, tirant des riches à force d'objurgations les sommes nécessaires au soulagement immédiat des pauvres, soignant ceux-ci gratuitement, vêtue elle-même comme une mendiante et respectée par les plus rudes. Les divergences d'opinion lui

importaient peu. Elle sollicitait l'aumône de Nortier et celle de Houngar, la générosité de Mme Haussoir comme celle du ministre Matonnay. Inlassable, jamais rebutée par un refus ou une démarche, elle brûlait d'amour pour son prochain, à condition qu'il fût sans ressources. Avec les autres, ceux qui ont de quoi se vêtir et manger, elle était sèche et même désagréable. Entre temps elle écrivait des petits vers insignifiants, des fables de morale civique que l'on répandait dans les écoles. Chez elle comme chez son frère l'expression écrite bégayait.

De larges gouttes de pluie commençaient à tomber quand les deux mille convives se dirigèrent sans ordre vers la Comédie-Française où devait être représenté le *Mystère laïque* de René Popiolle. Quelques loges et avant-scènes étaient déjà occupées. Le « juge humain » Pasme et les Saintines avaient retenu leurs places longtemps d'avance. Aussi bien il s'agissait d'une bonne œuvre : les pupilles de la franc-maçonnerie. Sollicitée par son prudent mari de rester à la maison, Gertrude Fagnies avait aussitôt résolu d'enfreindre la consigne et elle paradait au balcon, dans une toilette rose extraordinaire qui comprimait sa poitrine imposante et son cou de taureau. Du paradis on l'entendait rire et se moucher. « Quand Gertrude assiste à une séance de la Chambre, disait Fagnies, je la devine à son reniflement. »

Le scénario de Popiolle, assez simplet malgré ses prétentions au sacrilège, comportait un crucifiement de la Vie (avec un grand V) que torturaient et bafouaient les prêtres, que libéraient les savants. Un programme détaillé expliquait ce symbolisme sans fraîcheur aux parlementaires congestionnés par les charcuteries du déjeuner, enclins à l'incompréhension et au sommeil. En dépit d'une claque bien stylée et d'une interprétation suffisante, l'ennui l'emporta sur l'esprit sectaire. Dès le début de la seconde partie du *Mystère*, la salle se vida à moitié. Pasme et les Saintines, Martin Matonnay et ses joyeuses compagnes, Gertrude Fagnies, Giffare et sa femme, Caussade et sa nièce avaient tenu bon. Mais les autres spectateurs notoires préféraient s'en aller « à l'anglaise » ; et dans les coulisses l'auteur, averti de cet exode par ses comédiens mécontents, prenait une figure farouche, voyait là un tour des jésuites.

La journée s'acheva dans un déluge et dans la boue. Les derniers manifestants poursuivaient sous l'averse les voitures des autorités, chantaient des refrains obscènes et révolutionnaires. On ne savait s'ils acclamaient ou s'ils conspuaient les organisateurs de la fête.

Albigny fatigué et dégoûté était parti en voiture avant la fin avec Guillaume et Félicité Horteux, laissant à Bernard, qu'il traitait déjà comme son

gendre, le soin de raccompagner Jeanne. En arrivant rue Mariotte où habitaient ses amis, il eut la fâcheuse inspiration de descendre et d'entrer chez eux pour prendre une tasse de thé.

Dans la bibliothèque du philosophe, qui jouait en même temps le rôle de salon, François Salvian attendait depuis une heure le retour de Félicité pour la conduire chez Mme Haussoir. L'énervement de cette ultime démarche ne lui avait pas permis de supposer la rencontre avec Albigny, après le billet du matin. Il eut un mouvement de surprise en apercevant le père de Jeanne. Celui-ci le rassura ironiquement.

« Oui, c'est moi… ce n'est que moi, mon cher député. Je vois avec plaisir que votre mal de gorge ne vous empêche pas de circuler… »

Félicité gênée disparut sous prétexte de chercher les tasses. Guillaume Horteux, éternellement préoccupé de lui-même, ne remarquait rien. Aucun des deux adversaires ne voulait céder la place, de sorte qu'il se fit un grand silence pendant lequel on entendait la pluie qui battait les vitres.

— Ces fêtes étaient belles, réussies ?… demanda Salvian sans s'adresser à l'un plus qu'à l'autre. Horteux, qui dépouillait son courrier, marmotta quelque chose d'indistinct. Alors Marc Albigny, outré d'un tel cynisme, répondit en séparant les syllabes, afin de rendre l'affront plus sensible :

— Belles… sans doute, puisqu'il n'y avait là que

des hommes sincères, réunis sans arrière-pensée, sans aucun intérêt électoral. »

Cette fois l'allusion tombait mal. Salvian était tenaillé par trop de tracas familiaux et politiques pour supporter en plus des avanies gratuites. Il riposta :

« — Les hommes sans arrière-pensée, mon cher ami, sont infiniment rares dans tous les partis. Vous ne comptez point parmi eux, car en ce moment vous cherchez à m'outrager. Laissez-moi donc être franc à mon tour : ces fêtes étaient intempestives. Leur caractère auguste et sacré, puisqu'elles avaient lieu sous votre égide, augmentait leur caractère odieux. J'ai employé, pour me dégager, une formule polie. C'est votre faute si, pour me défendre, j'en suis réduit maintenant à la brutalité. »

Horteux qui écoutait avec surprise, la bouche ouverte, cet échange d'aménités, crut que la terre allait se fendre, le plafond tomber. Mais Albigny, encore calme, tendit en avant ses mains nerveuses :

« Pardon, Salvian, pardon, vous déraillez. Le brutal, c'est moi. Vos diverses variations, bien connues, ne vous laissent que la faculté de l'incohérence... »

Puis changeant de ton : « Oui, je vous reproche votre hypocrisie, vos faux-fuyants. Pourquoi n'aviez-vous pas, dès le début, refusé de parler? Si l'attitude de l'Allemagne et l'excitation des patriotes

vous faisaient *peur* — il insista sur le mot injurieux, — vous deviez l'avouer et vous retirer. Mais vous avez préféré l'acceptation immédiate, quitte à nous laisser ensuite aller tout seuls à la bataille...

— O la bataille... sans morts ni blessés...

— Croyez-vous? — L'accent d'Albigny se faisait à mesure plus vibrant et plus incisif. Il s'était même dressé chancelant sur ses jambes, et appuyé au dossier de sa chaise, désignait du doigt son interlocuteur comme s'il le marquait en public. — Quelqu'un aujourd'hui a été blessé, grièvement, vous Salvian, qui manquiez à un engagement d'honneur, qui reculiez devant le devoir. Laissez, Horteux, je sais ce que je fais et ce que je dis... Salvian, vous devez tout au prolétariat. C'est lui qui vous a tiré de la platitude, du poncif oratoire, du centre gauche, qui vous a donné des forces et des ailes. Mais vous n'avez pas compris que ces présents des pauvres vous liaient, qu'ils vous créaient l'obligation stricte de mener avec nous la vraie guerre... eh oui, la guerre civile, la seule sainte, la seule nécessaire. Votre âme de bourgeois et d'opportuniste est incapable d'action... Elle n'a jamais fait, elle ne fera jamais éclater ses cadres étroits. Vous êtes un prisonnier, malheureux... de votre éducation, de vos préjugés, de votre belle-mère, de votre femme, de votre fille... Comment réformerait-il la société, celui qui ne sait pas dompter sa famille, qui tremble

devant une union libre, devant les larmes, devant les scènes... devant toute responsabilité ! »

Le cruel Marc était allé jusqu'au bout de son souffle, cependant que Horteux essayait en vain de l'interrompre. Salvian recevait cette douche assis, fermant les yeux et haussant les épaules, avec un faux dédain que démentait le tressaillement de ses larges joues. Il sentait son insulteur enchanté de rompre avec lui sur une question accessoire. Il connaissait trop la tactique pour admettre, chez Albigny, une vraie colère. Seulement le mauvais drôle allait le séparer de Bernard et rendre tout rapprochement ultérieur impossible. Ces pensées se succédaient dans son esprit avec une rapidité merveilleuse tandis qu'il cherchait une parade et hésitait entre un éclat ou un éclat de rire.

La première solution, qui vidait la querelle, lui parut pour l'instant préférable. Il se leva donc à son tour et dit très posément à Guillaume Horteux :

« Excusez-moi. Ce pauvre Albigny m'a l'air un peu souffrant, un peu énervé par sa journée de plein air. Je ne saurais le suivre sur son terrain et transformer votre bibliothèque en arène athlétique. »

Pour sortir après cette déclaration, il devait passer devant son adversaire, lequel, soulagé, ricanait, méditait un dernier outrage. Au même moment la porte s'ouvrit et Félicité parut toute pâle entre ses

boucles grises, avec le plateau et les tasses. Elle avait entendu et ses doigts tremblaient :

« Marc, Salvian, je vous en supplie, pour vos enfants, réconciliez-vous...

— Jamais — cria Albigny ; — cette explication sera la bonne. Bernard choisira entre *lui* et moi. Je combattrai désormais à visage découvert cet homme néfaste, entré dans notre parti par surprise et pour l'avilir. Je le restitue au clan Gallargues. »

L'interpellé était déjà dehors. Il se retourna, tenant le bouton de la porte, et mugit dans un sanglot :

« Adieu donc, orgueilleux. Puissiez-vous ne pas perdre une cause que vous servez par l'envie et la haine... Albigny, j'ai pitié de votre état. Nous nous retrouverons devant le peuple. »

Car, même en sa fureur, il restait classique et en référait au suffrage universel. L'habitude des réunions publiques le rendait faible dans les drames clos.

« Devant le peuple », répéta-t-il une fois dans la rue, brandissant son parapluie encore trempé d'eau. Le ciel s'était dégagé. Une lumière pâle éclairait Paris. Afin de changer le cours de ses idées, Salvian suivit à grands pas le boulevard des Batignolles, le boulevard de Courcelles et descendit le faubourg Saint-Honoré. Il croyait marcher au hasard et ruminer des projets de vengeance. En

réalité il cherchait un dédommagement et la compagnie de Claire de Saintines. Mais cette pensée était si bien cachée au fond de son orgueil blessé qu'il fut surpris de se trouver devant la maison.

« Madame est rentrée. Monsieur vient de sortir... » Le hasard servait le visiteur. On l'introduisit dans le salon. Il trouva là un programme des Fêtes Humanitaires qui acheva de l'exaspérer et une petite paire de gants blancs qui le calma. Il n'eût pas été juste de faire à son innocente amie la scène qu'il n'avait pu porter chez Mme Haussoir. Et tout à coup la bizarrerie de ses rapports intellectuels et sentimentaux avec cette jolie perruche du monde lui apparut. Que cherchait-il? Que lui voulait-elle? S'aimaient-ils? Ce flirt valait-il la peine de quelque sottise? Le tribun n'en savait plus rien.

Claire l'interrompit dans ces réflexions. Après la pièce de Popiolle, qui l'avait assommée sans qu'elle osât l'avouer, elle était revenue directement chez elle et elle avait passé à tout hasard, son deuil étant fini, une très gracieuse robe de chambre rose, couverte de dentelles. Elle joua l'étonnement :

« Vous ici, aujourd'hui... On déserte son poste, ami?

— Je ne déserte rien du tout. J'ai passé l'âge de ces puérilités, et les mystères modernes ne me tentent pas. Me croyez-vous aux ordres de Marc Albigny? »

Elle se mit à rire avec gentillesse : « Quelle humeur ! Mon lion a faim, sans doute. Lui offrirai-je quelques biscuits ? »

Elle allait sonner. Salvian la retint par son poignet fin et le contact de cette jolie main lui fit plaisir :

« Restez là que je vous voie seule une minute. Cela ne m'arrive plus jamais. Ignorez-vous que vous êtes, dans ma rude existence, le petit coin de repos tendre et confiant ? »

Déjà effarouchée, contente tout de même, elle levait vers lui des yeux de gazelle qui demande qu'on précise et craint qu'on n'aille trop loin. Il était sur le point de vaincre la timidité que dissimulait sa véhémence, de prononcer des paroles irrémédiables, quand un coup de sonnette et des pas rapides le maintinrent dans son rôle de soupirant muet.

C'était le long et mince Daniel de Saintines qui avait oublié quelque chose et en profitait pour saluer le maître, entamer une discussion sociologique à propos des fêtes de la journée. Tombait-il bien, tombait-il mal, c'est ce que les deux partenaires de cette comédie de l'amourette ne purent jamais déterminer. Mais cette arrivée intempestive les mit également de mauvaise humeur.

CHAPITRE VI

DÉCHIREMENTS

Marie Salvian pleurait dans les bras de Mme Haussoir. Un jour gris et argent, celui du lent crépuscule des faubourgs d'automne, tombait des hautes fenêtres. Le parloir de l'Œuvre Chrétienne était désert et vaste. C'était là que les fiancés, quelques mois auparavant, avaient fait connaissance. C'était là qu'ils allaient se séparer tout à l'heure, pour un temps indéterminé.

Telle était la conséquence familiale de la dernière incartade de François Salvian. Redoutant les suites politiques de sa brouille avec Albigny à propos des Fêtes Humanitaires et le mariage religieux de sa fille avec un officier catholique, le tribun avait imaginé d'accepter une vieille invitation des socia-

listes berlinois. Il était parti sans prévenir personne et avait prononcé en allemand l'avant-veille, dans la capitale de l'Empire, un grand discours dont le retentissement, vu les circonstances, était énorme. Il y constatait avec joie la toute récente amélioration — plus fictive encore que réelle — des rapports entre les deux nations voisines. Il voyait dans l'aimable autorisation de la chancellerie une preuve manifeste de cette détente. Les mauvais nuages étant dissipés, il exprimait l'espoir que le prolétariat français et le prolétariat germanique, désormais indissolublement unis, sauraient déjouer les projets criminels de la grande industrie.

Il allait plus loin. Il reconnaissait les torts de la France, trop irritable et avide de colonies, qui ne ménageait pas les justes susceptibilités de sa rivale et ancienne ennemie. Il incriminait la caste aristocratique, catholique et militaire, responsable, selon lui, de cette attitude. Il dénonçait la propagande chauvine, cléricale, anti-révolutionnaire, laquelle s'exerçait, malgré les lois, dans des couvents mal désaffectés et corrompait la jeunesse ouvrière. Une attaque directe et intempestive contre l'Œuvre de Mme Haussoir, expressément nommée, se trouvait ainsi plaquée dans la péroraison de cette harangue sacrilège, comme un défi ou une vengeance :

« Votre père a tenu parole, — murmurait mélancoliquement Mme Haussoir en caressant les

cheveux blonds de la jeune fille appuyée contre elle. — Quand il vint, voici déjà cinq semaines, accompagné de Félicité Horteux, pour exiger de moi la rupture de vos fiançailles...

— Il a fait cela... il a osé !... »

Marie ignorait cette démarche. L'idée que ce père qu'elle aimait persécutait ainsi son bonheur, cette certitude affreuse la bouleversait. Elle sécha ses larmes, leva vers mère Cécile — comme l'appelaient ses résidentes dans l'intimité — des yeux pleins de douleur et de résolution.

— Racontez-moi tout, madame, j'ai le droit de savoir.

— Eh bien, cela se passait quelques jours après les fameuses fêtes. Félicité Horteux m'avait demandé un rendez-vous pour un de ses amis qui désirait m'entretenir d'une affaire grave. Elle m'amena un monsieur qu'à ses traits, à sa démarche, à ses premières paroles je reconnus aussitôt et qui, doucereux d'abord, jeta ensuite brutalement le masque, m'ordonna de vous séparer de Laurent. Il me dit textuellement ceci, que je n'oublierai pas : « *Je vous ai ménagée jusqu'à présent, à cause de ma fille, mais prenez garde. Les assauts de Sambuc sont inoffensifs. Sambuc est taré et le Sénat est débonnaire. Un mot de moi, un seul, à la Chambre ou ailleurs, amènerait la fermeture immédiate de vos locaux, la dispersion de vos pupilles. Ce mot, je le prononcerai*

impitoyablement, si vous ne détruisez pas de vos mains cette alliance, fruit de vos efforts, qui me désespère et ruine mon crédit politique... »

— Quelle infamie !... murmura Marie le rouge au front.

— J'ai répondu, continua Mme Haussoir, sur le ton froid et méprisant qui convenait : je ne m'occupe pas de politique, mais seulement d'œuvres sociales. Je ne crains personne. Les périls accéléreront ma propagande. Quant au mariage du capitaine Caltet avec ma meilleure auxiliaire — oui, chère enfant, la meilleure, — je ne l'ai ni voulu, ni combiné. Mais il me comble de joie, il donne les plus grandes espérances de perfection chrétienne, et je ferai tout pour qu'en dépit des obstacles il s'accomplisse.

— Merci, merci, madame... » La souffrance mêlée à la gratitude ennoblissait la physionomie de la jeune fille. Mère Cécile sentait la chaleur de sa joue, son frémissement, mais elle jugeait la dure vérité nécessaire à la trempe de cette âme d'élite. Puis la faiblesse de Salvian lui était apparue sous l'audace. L'indignation de sa fille et de sa femme aurait raison de ce malotru mieux que la douceur et les prières :

« Malgré les efforts de Félicité qui essayait de le calmer, votre père est parti furieux, jurant qu'il trouverait le moyen de faire plier mon fanatisme. A-t-il réussi ? Jugez-en. Sur les conseils de Nortier,

admirable en cette circonstance comme toujours, je vais profiter de la réclame faite par le député Salvian à notre Œuvre pour fonder cette maison de Lyon dont je vous ai déjà parlé.

— Ainsi jadis les persécutions stimulaient le zèle des apôtres.

Mme Haussoir sourit tristement : « La persécution... limitée. Je sais que, tout en me dénonçant de l'autre côté de la frontière, votre père priait en sous main son ami le ministre Matonnay, lequel n'a rien à lui refuser, de me laisser bien tranquille. C'est encore Nortier qui m'a appris cela. Cette façon hypocrite de procéder m'indigne plus que tout le reste. On nous accuse, on nous accable en public et solennellement, mais en secret on nous ménage afin de ne pas s'aliéner des capitalistes puissants et capables de commanditer un journal. Eh oui. Jacob Houngar branle au manche. Le *Prolétaire* ne vit pas de l'air du temps et Camille Nortier a la réputation d'attacher ses adversaires avec des chaînes d'or... Ma mignonne, c'est dur ce que je vous dis là, mais il vous faut connaître la vie comme elle est. »

Marie se leva, calme et décidée : « Aujourd'hui même je quitterai la maison de mon père, j'irai habiter près de ma grand'mère.

— Et votre maman ?...

— Elle fera comme moi, j'en suis sûre. Depuis trop longtemps nous tolérons qu'on opprime, à côté

de nous, nos croyances les plus chères. Notre soumission devient de la complicité. J'excusais avec peine l'union libre de Bernard et de Jeanne Albigny... cette erreur de leur double orgueil...

— Les pauvres gens — interrompit Mme Haussoir.

— ...Ces derniers événements passent la mesure et prouvent qu'il est temps de réagir. Mon père, mon frère ont besoin d'une leçon. Ils comptent trop sur notre tendresse. Ils ne savent pas qu'une heure sonne où la conscience révoltée prime tout. »

Elle s'exprimait avec une netteté remarquable qui la montrait prête aux plus durs sacrifices. A ce moment la porte s'ouvrit et Laurent entra, bouleversé, un journal à la main.

« Asseyez-vous », lui dit Mme Haussoir. Elle se plaça entre lui et Marie pour faire obstacle à ces reproches injustes que la douleur traîne avec soi et qui amènent de l'irréparable. La précaution était superflue. Les traits creusés du capitaine, sa pâleur témoignaient d'une blessure profonde; pourtant ses premières paroles furent d'apitoiement et d'espérance...

« Douce, innocente Marie, cette épreuve-là me ferait vous aimer davantage, si c'était possible. Mon destin est étroitement lié au vôtre et rien ne nous séparera... Est-ce vrai?...

— Rien, Laurent... jamais... Je serai votre femme...

— Devant mère Cécile, solennellement, je vous renouvelle ma foi... Mais reconnaissez qu'il m'est interdit aujourd'hui, après l'acte... insensé de votre père, de donner ma démission. Déjà mes camarades me suspectent, me tiennent à l'écart. Ils ne savent point, ô ma fiancée, combien vous êtes loin de ces affreuses doctrines. Si je quittais l'armée au moment même où François Salvian sacrifie son pays à l'Allemagne, et pour entrer dans sa famille, j'aurais l'air de m'associer à son apostasie, je me déshonorerais... »

Il allait ajouter « à ses côtés », mais se retint et, déployant le journal, monta ce gros titre en manchette :

LE DISCOURS D'UN TRAITRE

Marie, la main devant ses yeux, répliqua d'une voix sourde : « Vous avez raison. Je ne puis vous en vouloir... » Puis s'adressant à Mme Haussoir : « Dites-lui, mère Cécile, ce que j'ai décidé... »

— Marie va quitter la maison paternelle, se retirer chez sa grand'mère. Elle tient à désavouer publiquement un acte qui révolte sa conscience. Vous n'irez point la voir, capitaine, et elle ne vous écrira pas. Ainsi vous mettrez votre amour à la pire épreuve, celle de l'absence et du silence. Du temps passera. Les choses s'atténueront. Si son père ne

veut pas la perdre, il trouvera le moyen de réparer lui-même le dommage causé, de rendre votre démission et votre union possibles. Sinon, comptez sur moi pour aplanir des difficultés qui ne sont insurmontables qu'en une heure de crise. Lorsque deux cœurs comme les vôtres ont fait un pacte, mes enfants, rien ne saurait prévaloir contre eux. Dès maintenant, et quoi qu'il advienne, la bénédiction de mère Cécile est sur vous. »

Cette femme sévère et habile rapprochait en parlant les deux fiancés, de sorte qu'ils se trouvèrent face à face, aussi émus l'un que l'autre et frissonnant. Laurent sur la tempe embrassa Marie qui jeta un léger cri, se sauva vers le fond du parloir, ouvrit une porte et disparut :

« Vous la retrouverez... », dit Mme Haussoir.

Mais Laurent se désespérait, se reprochait d'avoir effrayé François Salvian au cours de leur unique entrevue et déterminé sa nouvelle attitude :

« C'est un politique. Ses actes ont un but. Je lui ai paru dangereux. Il a voulu à tout prix me détacher de sa fille.

— Sans doute, néanmoins il n'a pas prévu la profondeur de vos sentiments. Sa punition sera terrible. Allons, du courage, capitaine ; croyez-vous que je laisserais s'accomplir devant moi cette séparation si je la jugeais définitive. Ce soir même j'écrirai à Nortier, afin qu'il attende patiem-

ment l'entrée en fonction de son nouveau secrétaire. Je vous tiendrai au courant par votre sœur Émilie des événements qui ne peuvent manquer de se produire... et surtout ne gênez pas la manœuvre par une démarche intempestive, quelque folie d'amoureux.

— O madame! J'ai en vous, comme tous ceux qui vous approchent, une confiance aveugle. »

Mère Cécile n'aimait pas qu'on parlât d'elle. Gentiment, affectueusement, elle tendit au jeune homme une main fine que terminaient des doigts volontaires.

Du faubourg Saint-Antoine à la rue de Fleurus, Marie comprima ses larmes et son chagrin. Elle se contraignit à marcher, suivant des voies larges, peuplées, bruyantes d'où ne venait à elle qu'un murmure confus comme celui de la mer. Les grandes inquiétudes nous arrachent à la participation, font une fourmilière de l'humanité qui nous environne.

Jusqu'alors, comme il arrive aux êtres jeunes, elle n'avait pas regardé en face l'étrangeté de sa situation. Fille d'un père changeant et divers que les hasards de la politique inclinaient à l'anticléricalisme, elle avait choisi comme directrice de conscience Mme Haussoir, la catholique moderne, qui se mêlait au peuple et, par l'apostolat direct, arrachait son masque au collectivisme. Il était fatal que, dans ce milieu ardent de l'Œuvre Chrétienne, elle rencontrât et aimât le pire ennemi

des doctrines de Salvian. C'est toujours au conflit sentimental qu'aboutissent les situations fausses dans les familles sans cohésion.

Elle savait maintenant ce qui, en Laurent Caltet, l'avait conquise : la loyauté énergique. Elle commençait à trop souffrir de l'habileté du tribun pour ne pas apprécier le manque complet de cette qualité parlementaire. Laurent, dans ses affections et ses haines, ne tenait compte ni du succès ni de l'insuccès. La tension des rapports franco-allemands inclinait Salvian au patriotisme, l'empêchait de se rendre aux Fêtes Humanitaires. La détente de ces mêmes rapports le rejetait à l'internationalisme. Était-il donc une girouette ?

Il lui fut désagréable de s'avouer qu'Albigny avait une fixité plus grande. C'était un fou stable dans sa folie, mais par là même dépourvu de bassesse. Sa fille Jeanne, héritière des bons principes, ferait du faible Bernard ce qu'elle voudrait et le détacherait de tous les siens. Il appartenait au dernier interlocuteur, comme son père à la circonstance.

« Ce sont les mous qui causent les catastrophes... » Marie prononçait cette phrase presque à haute voix, quand elle aperçut le Luxembourg. La nuit venait sur les ailes d'un vent froid qui éparpillait les feuilles déjà jaunes. La jeune fille réfléchit que cette année-là les circonstances politiques, ses fiançailles et celles de son frère, avaient supprimé la

villégiature habituelle dans le Midi. On s'était contenté de courts déplacements aux environs de Paris. Sa mère l'avait emmenée à Fontainebleau. Toutes deux passaient là une semaine délicieuse et sans préoccupations en compagnie du capitaine Caltet qui venait les voir de Melun. Usant de divers prétextes, Salvian était resté à Paris. Que fallait-il penser aussi de cette Mme de Saintines, belle et jeune, qui jouait, disait-on, un rôle dans sa vie? Aurait-elle, le cas échéant, assez d'influence pour envenimer une brouille passagère, la changer en rupture définitive?

Car Marie n'admettait pas un instant l'hypothèse que Salvian, déjà séparé de son fils, supporterait plus de quinze jours l'absence de sa femme et de sa fille. Puis elle eut une bouffée de colère en songeant à la scène qu'il avait faite à Mme Haussoir. Il s'agissait d'avoir du courage et de lui marquer la limite de son autorité paternelle.

Quand elle arriva rue de Fleurus, sa mère et sa grand'mère causaient à voix basse dans la demi-obscurité du salon. Elles affectionnaient l'entre chien et loup pour leurs confidences.

« Ah! que je suis malheureuse! » s'écria la jeune fille, et elle passait des bras de l'une à l'autre sans s'expliquer, comme si un deuil mystérieux s'ajoutait aux ténèbres. Puis elle s'assit entre les deux femmes et raconta tout, les paroles de Laurent, sa résolu-

tion, les conseils de Mme Haussoir. Ce récit augmenta encore la colère de Mme Gallargues qu'avaient déjà exaspérée le discours de Berlin, et auparavant l'union de Bernard et de Jeanne Albigny. Son Bernard, son préféré, parti sans la prévenir, sans l'embrasser, avec cette fille de damnation, après une parodie sacrilège où Marc Albigny jouait à la fois le rôle du prêtre et celui du maire!

« Et maintenant voilà ton mariage à toi ajourné, sinon rompu, par la faute de ton père... Il l'a fait exprès... Je suis certaine que tout cela est combiné... Il ne sera content que quand il aura déshonoré sa fille après son fils... Ah! si mon cher homme était encore là!... »

Dans les circonstances graves elle évoquait ainsi son défunt mari, personnage effacé et timide qu'elle mettait jadis en avant à l'occasion de toutes les querelles. Elle aimait la bataille. C'était son affaire. Ses gestes, sa menaçante mimique dans le bas crépuscule lui donnaient l'air d'une devineresse et, non contente des malheurs réalisés, elle prédisait des fléaux sans nombre :

« Qui n'hésiterait à t'épouser aujourd'hui, ma pauvre enfant, après le scandale de ton frère... et les criminelles paroles de l'*autre*. — L'autre, c'était son gendre. — Le jour de la déclaration de guerre, toutes les canailles se prévaudront de l'attitude de Salvian pour refuser le service militaire et déserter

en masse. On se fusillera dans les rues. Qui m'aurait dit qu'en donnant ma fille à ce faux modéré alors si patriote, si raisonnable, je préparais de mes mains ces catastrophes. Car il n'est pas douteux que ta dot ait servi...

— Allons, maman, c'est du passé cela (fit Marianne avec impatience). Le présent, et il suffit à nous désoler, c'est la folie de Bernard, le coup de tête de son père et le désespoir de celle-ci, qui est l'innocente victime de tant d'erreurs et que je plains par-dessus tout.

— Tu ne veux pas la lampe?... » demanda la vieille dame. Elle avait l'art des interruptions.

— Non, merci, tout à l'heure. Je croyais que Bernard hésiterait à quitter sa situation auprès de Matonnay... douze mille francs, logé, chauffé, toutes les espérances d'un grand avenir politique. — La pratique ménagère se montait en énumérant tant d'avantages perdus. — Il faut que cette Jeanne Albigny lui ait tourné la tête. Ah! elle montre le poing au bon Dieu dans les Fêtes Humanitaires. C'est un métier cela. Et aujourd'hui mon pauvre garçon et cette demoiselle instruite courent les routes à la recherche d'un morceau de pain. On m'a dit qu'il sollicitait une petite place dans une fabrique d'électricité à Romans ou à Valence, lui qui pouvait devenir conseiller d'État... Quelle pitié!

— Cela le regarde... tu ne les aideras pas, j'espère. »

La dureté de la vieille bourgeoise révolta Marie qui murmura doucement : « Oh! grand'mère!... » Elle n'aimait pas que les ressentiments servissent de prétexte à l'économie.

Marianne continuait :

« François, lui, a eu la nature faussée par les mauvaises influences, les belles dames. On prétend que je suis jalouse. Je suis simplement prévoyante. Cette maison de la rue Saint-Honoré où on l'encensait, où on le dorlotait lui a été néfaste... Sais-tu, chérie, le télégramme qu'il m'a envoyé de Dijon, car il revient par étapes et fait ce soir une nouvelle conférence : « *J'ai cru devoir cette réparation à mes principes et à mon parti. M'expliquerai au retour... tendresses...* »

— C'est ignoble — déclara Mme Gallargues. Craignant d'avoir été trop indulgente, elle ajouta : « Et impardonnable... », puis un « hum » de la gorge qui signifiait chez elle le comble de l'indignation.

— Au retour il trouvera sur son bureau une lettre très courte, mais qui l'impressionnera, conçue à peu près ainsi : « *Moi aussi, ta fille aussi, agissons selon notre conscience. Nous allons vivre près de ma mère, rue de Fleurus... Nous y resterons jusqu'à ce que tu te sois résigné à respecter nos amitiés, nos volontés et nos croyances.* »

— C'est trop doux. Il ne comprendra pas et ne cédera pas. Il viendra vous chercher, vous enjôlera et recommencera huit jours après. »

Marianne secoua la tête : « Tu te trompes, maman. François n'a pas de caractère, je puis bien l'avouer devant sa fille. Mais son intelligence est supérieure. Il se rendra compte que c'est sérieux et, comme il est adroit et fin, il laissera passer l'orage... »

Puis, après un silence, et par un effet de cette contradiction que provoquent les rancunes exagérées et les espérances inavouables entre personnes du même avis :

« ...Tu ne t'imagines pas cependant que je vais quitter mon mari pour toujours, que cette enfant ne verra plus jamais son père... C'est une épreuve passagère à laquelle nous le soumettons... »

La terrible vieille dame avait espéré mieux. Sans répondre elle se leva, sortit en bougonnant : « la lampe, la lampe. »

Marie, demeurée seule avec sa mère, dont elle ne distinguait plus le visage, mais dont elle aimait le cœur et la voix, alla s'agenouiller près d'elle, lui embrassa les mains lentement. Ses lèvres rencontraient l'anneau d'or donné à sa fiancée par François Salvian et qu'elle n'avait jamais quitté.

Quand la grand'mère revint avec la lumière, elle comprit qu'il fallait se contenter de cette brouille

imparfaite et, dissimulant sa déception, s'occupa des détails ménagers :

« Puisqu'il ne s'agit que d'une villégiature, — Marianne et Marie ne purent s'empêcher de sourire, — je vous ferai mettre le grand lit dans cette pièce. Avez-vous le linge qu'il vous faut ?

— Monique est avertie. Elle nous apportera tout ce soir, après dîner.

— Quand rentre-t-*il ?*

— Je l'ignore. Il ne le dit pas dans sa dépêche. Bientôt j'imagine, à cause de son journal.

— Ah ! ce *Prolétaire !* Je ne le lis pas, moi, mais ma concierge m'en parle de temps en temps. Il paraît que c'est plein d'horreurs et l'on y a raconté tout au long la burlesque cérémonie qui nous enlève notre Bernard.

— Oui, conclut mélancoliquement Marianne, Salvian a pensé que cette concession le réconcilierait avec Albigny. Mais l'envie de ce méchant homme ne désarmera pas pour si peu. C'est vrai que la situation de mon pauvre mari n'est pas commode. Nous le quittons parce qu'il est trop révolutionnaire et les autres se séparent de lui parce qu'ils le trouvent trop bourgeois... Vilaine chose que la politique !

— Pas quand on la fait franchement, patriotiquement,... comme Gambetta... »

A ce moment un coup de sonnette fit tressaillir les trois femmes. Marianne dit à voix basse « c'est

lui ! » Déjà elle redoutait une scène, des cris, une réconciliation trop rapide et par conséquent stérile.

La bonne vint annoncer : « Monsieur le curé, qui n'a qu'un mot à dire à madame. »

C'était l'abbé Dalcis. Salvian, qui pensait à tout, lui avait envoyé de Berlin une lettre pour le prier d'user de son influence auprès de sa belle-mère et d'apaiser une irritation facile à prévoir. Il se rappelait la malléabilité, les manières polies du conciliant ecclésiastique. Il faisait appel à sa charité chrétienne.

Le prêtre comprit en entrant que la querelle était allumée et qu'il arrivait un peu tard. Pourtant, après les compliments d'usage, il aborda l'objet de sa visite :

« Ce discours de Berlin, prématuré et fâcheux à certains égards, a le mérite de calmer les esprits et...

— J'ai le regret, monsieur le curé, de n'être pas de votre avis, interrompit sèchement Marianne. Bien que prononcé par mon mari, ce discours est une lourde maladresse. »

Mme Gallargues poussa son « Hum ! » guerrier. Marie prit une livraison et se mit à la feuilleter ostensiblement sous la lampe.

— Notre Seigneur, madame, ne nous a-t-il pas enseigné et même ordonné l'indulgence ?

— Cela n'implique pas que nous devions lui sacrifier d'autres vertus. Et puis, tenez, monsieur le curé, il vaut mieux l'avouer, vous tombez mal. Nous

nous installons ici, ce soir même, ma fille et moi, afin de laisser tout entière à M. Salvian la responsabilité de son attitude...

— Et ce n'est pas fini... » ajouta Mme Gallargues que sa sympathie pour son ex-confesseur de Géménos venait de quitter brusquement.

L'abbé Dalcis, interloqué de cet accueil, n'insista pas. Il était de ceux qui ne s'entêtent point aux batailles perdues. Après quelques propos vagues, quelques phrases banales sur les difficultés de la vie publique, il tira sa montre, poussa un léger cri de surprise et s'esquiva, froidement salué.

Le dîner fut triste. Marie pensait à Laurent, aux combats de sa tendresse et de son patriotisme. N'était-elle pas maintenant pour lui la fille d'un demi-traître, d'un homme sans foi? Marianne pensait à Salvian qu'elle aimait et qui allait souffrir. La grand'mère cherchait les moyens de prolonger cette cruelle situation et de la rendre insoluble. La perversité de certains vieillards est sans fond. On entendait, dans la pièce à côté, le déménagement du mobilier, les souffles rudes de la concierge et de son ivrogne de mari, lecteur assidu du *Prolétaire*.

CHAPITRE VII

LE FIEF SALVIAN

Un de ces magnifiques soleils de fin d'automne, comme il n'en brille que pour le Midi, éclairait ce matin-là les environs de Carteyrade (Hérault) et la petite gare blanche posée dans la campagne d'or ainsi qu'une grosse pierre meulière.

Devant le café des républicains, tenu par Malafosse, cousin de l'instituteur, l'orphéon se tenait rangé. Sa bannière rouge, en signe de loyalisme, portait cette inscription : « Vive la sociale ! » Elle était confiée à la garde d'un petit bourgeois ventru et rageur, à profil de Romain, connu pour ses propriétés et son avarice. D'imposants personnages radicaux, le maire, les deux pharmaciens, lesquels se haïssaient, mais rivalisaient d'anticléricalisme, les adjoints, l'épicier

et l'entrepreneur de maçonnerie étaient mêlés à quelques ouvriers et à une quarantaine de viticulteurs qui se connaissaient, s'appelaient, s'interpellaient. Des fenêtres ouvertes et des boutiques venaient d'autres cris, d'autres plaisanteries. Sur le seuil de l'auberge « Au Bon repas », dont le propriétaire était suspect de modérantisme, une belle fille brune haussait les épaules et riait, montrant ses dents gâtées.

Tout le monde attendait impatiemment l'arrivée du train de Paris, qui devait ramener François Salvian dans son fief. La bonne nouvelle avait été répandue la veille par le frère même du député, le docteur Nicolas Salvian, et l'on préparait là, entre voisins et partisans, une petite ovation de famille. Certes le tribun était aussi admiré et aimé qu'exécré dans ce pays qui l'avait vu naître et qui se reconnaissait en lui. On lisait, on commentait avidement ses articles et ses discours. Sa fidèle majorité le blâmait de s'être abstenu au moment des Fêtes Humanitaires et le louait d'avoir pris la parole à Berlin. La nouvelle de l'union libre de Bernard avec Jeanne Albigny avait enchanté les purs, que désolait déjà l'annonce des fiançailles de Marie avec un officier réactionnaire. Car les électeurs de Carteyrade, sauf la minorité inerte et résignée du clan Gallargues, étaient naturellement pour les mesures extrêmes et les manifestations violentes. Si les

blancs souhaitaient une contre-révolution et le rétablissement des tribunaux militaires, les rouges appelaient de tous leurs vœux la guillotine et un comité de salut public. Les idées humanitaires et antipatriotiques avaient champignonné là plus qu'ailleurs, le département n'étant pas sur la route des invasions allemandes, et le sentiment national s'était affaibli, énervé dans une paix trop longue.

Les habitants de cette heureuse contrée agissaient donc surtout par contradiction ou haine politique. Leurs achats, leurs visites, leurs échanges, leurs sympathies, leurs alliances, leurs rivalités se déterminaient d'après la question religieuse. Entre gens de croyance opposée, il n'y avait ni trêve ni contrat possible. Quiconque était vu dans une boutique, ou une demeure, ou un café du clan adverse, était aussitôt considéré comme un traître et honni. On n'admettait pas l'indifférence. Les nouveaux venus étaient priés de choisir ostensiblement et de se tenir à leur choix.

Pour le moment, les gros bonnets entouraient Nicolas Salvian descendu de son antique guimbarde et lui posaient tous à la fois d'indiscrètes questions, auxquelles il répondait de la manière la plus évasive. C'était un vieillard déjà. Agé de soixante-cinq ans, né dix-sept ans avant son frère, il ne lui ressemblait que par l'éclat du regard. Aussi réservé que François paraissait impétueux,

il était de petite taille, maigre et alerte, rasé de frais, tout blanc, et portait à la boutonnière d'une redingote noire de forme antique la rosette de la Légion d'honneur. Il avait l'habitude, quand il faisait beau, de garder à la main son chapeau mou, et répétait volontiers : « Le meilleur remède, c'est le soleil ». Sa physionomie, fine et mobile, se plissait de mille petites rides pour la raillerie et se déplissait au repos, laissant voir alors une très grande bonté.

Philanthrope et sceptique véritable, dépourvu, depuis quelques années surtout, de préférence politique, il donnait ses soins à l'arrondissement pour des prix dérisoires, gratuitement aux plus pauvres. On venait même le consulter des régions environnantes, car il avait étudié, un des premiers, les maladies du système nerveux et contribué au succès des eaux de Terrenoire. Les républicains lui pardonnaient, en raison de sa parenté, d'être l'ami du curé et de plusieurs propriétaires royalistes. Les malveillants prétendaient que la peur de l'enfer lui était venue avec la soixantaine et qu'il communiait en secret. Il se trouvait être ainsi le seul citoyen indépendant de Carteyrade et l'arbitre naturel des mille et un conflits qui divisaient la localité. Par une exception singulière, sa neutralité était admise Les réactionnaires disaient de lui : « C'est un brave homme, il vient à nous. » Les radicaux-socialistes

bougonnaient : « Vu les services rendus, il faut bien lui pardonner quelques faiblesses. »

Délivré des importuns, il se rapprocha de la voiture. Une chétive jeune fille aux yeux profonds, trop grands dans une figure étroite et pâle, attendait appuyée aux coussins. Nicolas dit : « Petite Rose, le chemin de fer a du retard. Ne nous impatientons pas. » Elle répliqua : « Je n'y songe guère, parrain », d'une voix douce, voilée, où la tendresse se teintait d'ironie.

Un signal annonça le train. Le chef de musique assembla son monde. Il s'agissait de ne pas rater l'attaque de l'*Internationale*, accompagnement obligé de toute manifestation politique. Les électeurs formèrent la haie avec une remarquable discipline, laissant le maire, ses adjoints et quelques autres notables libres de leurs mouvements. A cet instant, un gaillard trapu, coiffé d'un haut de forme, habillé d'un complet gris à carreaux, tenant sous le bras une serviette gonflée et à la main un parapluie de coton, bouscula ceux du dernier rang en gémissant : « Nom d'une bombe, j'arrive juste! »

C'était l'instituteur Oscar Malafosse, arrière petit-fils de protestants, huguenot lui-même, qui vengeait sur ses contemporains les persécutions subies par ses aïeux. Il se disait à la fois anarchiste, socialiste et pacifiste, vantait l'excellence de la guerre civile, maudissait la guerre étrangère et tenait dans la ter-

reur et l'admiration la jeune génération de Carteyrade. Également odieux au clan Gallargues et aux blancs qu'il déclarait « bons pour la lanterne », il avait été jusqu'à ces derniers mois le meilleur agent électoral de François Salvian ; mais il commençait à se détacher depuis qu'il entrevoyait pour lui-même la possibilité de la députation.

Sa figure toujours suante, ses grosses lèvres, sa moustache drue, son odeur, sa brutalité déplaisaient à Nicolas Salvian, que Malafosse traitait de « chiffe » dans l'intimité. Pourtant ils se faisaient bon visage, se fréquentaient par la force de l'habitude. Leurs discussions étaient célèbres. Ouvriers et vignerons s'écartèrent avec respect devant le citoyen instituteur, qui tenait les clés de la science et fermait si bien le bec aux réactionnaires.

Un long sifflement retentit, aussitôt suivi d'acclamations et du vacarme de la fanfare. Peu après, parmi l'agitation des casquettes, les accolades, les poignées de main, apparut la robuste silhouette de François Salvian, lequel, déchargé de sa valise, remerciait, saluait, étreignait avec cette cordialité brusque et ces mots vibrants qui avaient tant contribué à sa fortune. Il tanguait et roulait au milieu de ses partisans comme un vaisseau sur la mer houleuse. Il jouait le contentement, mais Nicolas fut frappé de sa pâleur et de ses traits tirés. Deux plis soucieux, partant des paupières, rejoignaient la

barbe en creusant les larges joues. L'amertume de la bouche était accentuée. La façon dont il embrassa impétueusement son frère révélait un trouble contenu.

Dès qu'on fut en voiture l'émotion déborda. Une bouffée de larmes empourpra le visage du tribun. Il passa la main sur son front : « Ah! je n'en puis plus, j'étouffe. » Puis Rose Naffé, assise en face, le vit avec stupeur qui sanglotait, lui le farouche agitateur, le maître de la tribune française.

« Mais, juste ciel, qu'est-ce qui t'arrive? » s'écria Nicolas Salvian, bouleversé lui-même par ce désespoir insolite. Il connaissait la nature flottante, hésitante, malléable du « cadet », ses changements d'orientation, son optimisme à métamorphoses, et il ne pouvait comprendre quelle grave conjoncture l'abattait ainsi. Il ajouta : « Tu peux parler. Cette petite est comme mon enfant... »

« Je sais », répondit François, saisissant les doigts minces de Rose Naffé avec une tendresse spontanée qui mit une délicieuse compassion dans les regards humides de la jeune fille.

Puis revenant à lui, d'une voix âpre : « Bernard, mon Bernard, s'imaginant, bien à tort certes, que je lui ferais quelque dur reproche, est parti, sans un mot d'adieu, pour s'unir librement avec Jeanne Albigny, fille de mon ennemi mortel... En revenant de Berlin, j'ai trouvé sur ma table un billet

laconique de Marianne, m'annonçant que la divergence de nos idées religieuses les forçait, elle et Marie, à me quitter. Ma femme et ma fille sont allées s'installer chez la vieille qui me hait. Je n'ai plus de foyer et je n'ai plus d'enfants...

— Oh ! fit Nicolas choqué par cette conclusion mélodramatique : Il me semble que tu t'exagères la portée et la durée de ces deux manifestations. Voyons, comment et quand as-tu appris la foucade de Bernard?

— Il y a trois semaines, officieusement par mes secrétaires, officiellement par une note laconique rédigée chez Albigny et que mon journal a d'ailleurs insérée aussitôt.

— Tu étais bien au courant des projets du garçon?

— Sans doute... mais nous sommes... nous étions assez amis pour qu'il m'avertît lui-même de leur réalisation.

— C'est donc le procédé seul qui t'indigne?

— Eh oui... vu les circonstances. Depuis les Fêtes Humanitaires, Albigny, ce pion, a rompu avec moi pour me punir de m'être abstenu. Il m'est pénible que Bernard adopte contre son père les sottes rancunes de son beau-père.

— Il ne les adoptera pas toujours, je t'en réponds. Laisse passer la lune de miel... Arrive au second point. Que te reprochent Marianne et Marie? »

Salvian ne put s'empêcher de sourire et répliqua en séparant les syllabes :

« Mon an-ti-clé-ri-ca-lis-me ».

— Et quoi encore? Ce n'est pas chose nouvelle cependant que tu es un mangeur de prêtres.

Salvian reprit sur le même ton :

« Mon prétendu an-ti-pa-trio-tisme. Je suis allé parler à Berlin pour la paix, et Marie est folle d'un officier de sacristie auquel mon geste a, paraît-il, déplu...

— C'était raide, en effet, ce discours de Berlin, — murmura le sage médecin, — et je ne sais trop jusqu'à quel point ce n'était pas intempestif. Mais tout cela ne m'explique pas...

François Salvian haussa les épaules : « J'ai mis en cause là-bas une certaine Mme Haussoir, de l'Œuvre Chrétienne, qui a embobeliné Marie et manigancé ce mariage...

— Ah diable ! encore une histoire d'amour, en somme, mêlée aux querelles politiques. Éros chez les Euménides... Je ne vois rien là-dedans d'irréparable. »

Nicolas, esprit classique, affectionnait la mythologie, ce qui ne l'empêchait pas de panser les plaies morales comme les autres. Sa confiance dans le temps était extrême. Puis, connaissant les personnes en cause et la force du sentiment familial chez sa belle-sœur et sa nièce, même chez l'influen-

çable Bernard, il estimait que les choses s'arrangeraient.

— Frérot, tu es en dépression... » Ainsi conclut l'excellent homme avec une pesée affectueuse sur l'épaule de son cadet. Il ajouta : « Tu es en dépression parce que ton activité politique a été contrariée ces temps-ci par les événements extérieurs. J'aime mieux te l'avouer ; nous étions au courant de tout, des fiançailles de Marie avec le capitaine Caltet... de l'union Bernard-Albigny.

— Allons donc, mais comment?...

— Crois-tu que les Méridionaux débarquent de Pontoise, ainsi que les paysans d'opéra-comique, avec des oies dans leurs paniers ? Nous lisons le *Prolétaire*, l'*Aube socialiste*, et puis on nous raconte les potins. Celui-là arrive de Paris. A cet autre on a dit telle chose au café du chef-lieu, chez machin... N'est-ce pas, petite, que nous nous apprêtions déjà à partir pour la noce?... car j'aurais été témoin, je suppose.

— Flambée la noce, riposta le député... j'ai piétiné les combinaisons de ces dames... Tu n'auras pas besoin de te déranger cette fois. »

Son accent triomphait. Nicolas comprit que le discours de Berlin avait un double but familial et politique. Comme il aimait sa nièce, il se promit de ramener François à des sentiments plus conciliants. Mais il fallait procéder par étapes et ne rien hasarder.

Le vieux praticien avait sa prudente méthode qu'il appliquait à tous les maux.

Le mas de Garrigoul, propriété de Nicolas Salvian, à l'extrémité du village, était une vieille et vaste maison, moitié ferme, moitié château, meublée de bric et de broc avec de délicieuses tables et chaises du dix-huitième siècle, d'affreux bahuts et fauteuils modernes achetés à Montpellier. Le maître du logis et la petite Naffé habitaient deux pièces contiguës de « l'aile des maîtres », laissant le reste aux serviteurs, au vent et au délabrement. Un appartement complet de quatre chambres était réservé pour l'époque des vacances à François Salvian et sa famille. Inutilisé cette année-là et soigneusement fermé à clé, il exhalait, quand on l'ouvrit, un fort parfum de vieille boiserie et de poussière, que le tribun trouva délicieux. Il lui avait paru nécessaire, après tant d'angoisses et de douloureuses surprises, de se retremper un peu au pays natal. Ce démagogue, ce démolisseur de l'idée de patrie était le plus attaché des hommes à son coin de terre, à ses habitudes, aux aspects et horizons de son enfance. Souvent au beau milieu d'un discours il revoyait la placette de Carteyrade, les grands pins du mas de Garrigoul, et c'était là qu'il localisait inconsciemment le futur paradis social, l'Éden collectiviste promis aux hommes dépouillés des faiblesses humaines.

Nicolas vint le surprendre tandis qu'il faisait ses ablutions bruyamment, la tête plongée dans sa cuvette, avec des brrrou... de lion heureux :

« Comment, tu n'as que cette petite valise!... Comptes-tu donc repartir demain? Les Chambres rentrent seulement le quinze novembre.

— Non pas demain, l'aîné, mais dans trois jours. Je suis attendu à Lyon pour une grande réunion samedi, et puis les journaux sont comme les enfants. On ne doit pas les laisser à eux-mêmes. En m'embarquant pour Berlin j'ai confié le *Prolétaire* à Constant Fagnies, à cette bonne pièce de Constant Fagnies qui ne demanderait qu'à me jouer un tour si mon absence se prolongeait.

— Il n'est donc pas ton ami? »

François, en gilet de flanelle, s'essuyant le cou et les cheveux avec sa serviette, robuste et rendu à la sérénité par l'eau froide, se mit à rire largement.

— Certes oui, mon ami, à la mode parlementaire. Nous suivons le même chemin et il serait ravi de me voir tomber dans le trou. »

Après cette remarque humoristique, et comme il se rhabillait avec des gestes gauches mais rapides, il expliqua d'une façon plus détaillée les événements des dernières semaines. Il lui avait paru indispensable de frapper un grand coup, d'enlever à ses ennemis leur principal argument : « Salvian joue double jeu. C'est un patriote et un ami sournois des

cléricaux. » D'où ce discours hardiment pacifiste dans la capitale de la Prusse, alors qu'on sortait à peine d'une alarme militaire et d'une crainte de guerre. Il avait risqué, avec l'aide du socialisme allemand, une partie magnifique dont les heureuses conséquences seraient incalculables. Par réciprocité les camarades de Berlin s'engageaient à rassurer publiquement la France sur leurs projets en cas de mobilisation. « Ils ne marcheraient pas et feraient tout pour paralyser l'élan des armées impériales... »

Ramené à ses habitudes oratoires par le désir de persuader un frère qu'il savait patriote et qu'il sentait rétif, François se laissait aller à son mirage ordinaire et prenait ses espérances pour des faits. Nicolas d'un mot l'arrêta :

« C'est drôle... Il y a ce matin dans *la Dépêche* des télégrammes qui ne disent pas ça... Tiens, regarde, le journal vient d'arriver... Déclaration de Rumpel. »

Le bavard prit la feuille et pâlit. Rumpel, le leader du socialisme allemand, expliquait que l'attitude, d'ailleurs infiniment louable, de Salvian et des collectivistes français n'engageait nullement le parti ouvrier germanique, contraint à plus de prudence par une opinion publique plus pointilleuse et plus sévère. Certes le prolétariat à Berlin comme à Paris souhaitait la paix. Mais il ne lui sacrifierait ni la dignité ni l'indépendance nationale et, dans l'hypo-

thèse d'une agression étrangère, il ferait son devoir sans rechigner.

— Oh ! c'est trop fort, quelle indigne hypocrisie ! — rugit François hors de lui-même, — c'est tout le contraire de ce que m'avait promis ce tartuffe de Rumpel avant mon discours. Mais je vais lui répondre du tac au tac et le ramener à ses engagements. »

Rajustant ses bretelles qui glissaient, il se précipita vers un guéridon, trempa sa plume dans l'encrier et commença une foudroyante riposte. Nicolas s'était assis tranquillement, regardait son frère écrire, raturer, déchirer deux ou trois brouillons. La colère débordante du député s'apaisait à mesure et ses vociférations revenaient peu à peu au ton de la réfutation. Il tendait le bras, menaçait un adversaire invisible, l'adjurait, puis se grattait la tête et, par une mimique conciliante, exprimait son désir de s'entendre, de tomber d'accord. Toute sa nature, mêlée d'élan et de recul, était là. Il s'embarquait pour l'île escarpée de la Révolution et abordait à un rivage diplomatique. Une intime faiblesse dissolvait bientôt son impétuosité de prime saut. Il était de ces audacieux qui ont besoin d'un congrès tous les mois pour refaire l'unité du parti et qui dupent leurs troupes avec des palabres afin de ne pas en venir aux actes, aux réformes vraiment dangereuses et décisives.

En fin de compte il lut une note de dix lignes qui ménageait Rumpel, les socialistes berlinois, les antimilitaristes français et ne signifiait rien ; puis, satisfait, il déclara : « Portons ça nous-mêmes au télégraphe. J'ai besoin de me dégourdir. »

Après le déjeuner, assez silencieux et mélancolique, car François Salvian pensait à sa femme et à sa fille, les deux frères allèrent s'installer sur un banc à l'extrémité du bois de pins qui fermait la propriété. Le vent chantait dans les grands arbres droits. La campagne baignée de lumière était partagée par les noirs cyprès en carrés de tailles différentes. On entendait les coups de feu des chasseurs, un chant lointain et monotone.

Devant cet adorable paysage le député ouvrit son cœur. Entraîné à gauche par les victoires de son parti et de la démagogie triomphante beaucoup plus qu'il ne l'aurait souhaité, il ne savait comment mettre un frein à tous ces appétits qui le poussaient. Ceux qui voyaient les choses à distance ne pouvaient comprendre la ruée formidable du prolétariat à l'assaut de la vieille société. L'absence d'autorité centrale rendait le progrès trop rapide et livrait le gouvernement à des forces à moitié aveugles, incapables de l'exercer. D'où une série de heurts, de chocs et de déraillements qui risquaient à chaque fois de broyer les chefs et de déchaîner un cataclysme :

« Si je n'avais fait ce discours à Berlin, j'aurais

été culbuté par Albigny, j'aurais perdu le peu de prestige qui me reste. Un forcené quelconque eût pris ma place et fait des sottises que j'éviterai. Voilà ce que ne comprennent ni Marianne, ni Marie, ni Bernard, elles par fureur conservatrice, lui par frénésie anarchiste. Te rends-tu compte de ma situation? — il prenait les mains de Nicolas, ému et troublé par tant de franchise. — Afin d'avoir un journal à moi, de n'être pas dans les pattes de Gageron, je suis dépendant d'un Houngar qui me traiterait de haut et me couperait les vivres du jour où il ne craindrait plus mon influence. Je règne sur les parlementaires, mais je suis l'esclave des syndicats, où grouillent une multitude d'ambitieux non satisfaits. Les éléments disparates de ma puissance, les francs-maçons, les huguenots, les israélites, sont agglomérés encore par la haine de leurs communs adversaires les catholiques, mais lutteraient entre eux au lendemain d'une victoire trop complète. Je dois veiller à la bonne entente, replâtrer les lézardes, réconcilier chaque matin des gens qui se brouillent chaque soir... Si j'avais la paix à mon foyer, cela ne serait rien... Je les adore, entends-tu, je les adore ces trois êtres qui se séparent de moi, qui ne veulent plus me connaître, qui m'abandonnent. »

Sa douleur était sincère. Nicolas, pour l'apaiser, lui avoua alors qu'il avait eu la visite de Jeanne et de Bernard quelques jours auparavant. L'affaire de Romans

n'avait pas marché, et le jeune homme assez désemparé venait demander à son oncle une recommandation pour le directeur d'une fabrique d'électricité de Lyon : « Autant qu'il m'a semblé, ton garçon souffre d'être brouillé avec toi. Sa petite Albigny le domine et il n'ose paraître devant elle en fils affectueux et soumis ; mais comme nous étions restés seuls un instant, il m'a interrogé sur tes sentiments à son égard avec une inquiétude réelle. Je lui ai répondu, ce qui était vrai, que tu ne m'avais tenu au courant de rien et je me suis porté garant de ta miséricorde... Il est parti rassuré, avec sa dame brune, comme un élève qui suit son maître... Elle le mènera à la férule s'il n'a pas le courage de se révolter... »

Pendant ce récit, François étonné et ravi murmurait : « Est-ce possible !... le cher petit... ah ! cette Jeanne !... parbleu, si je lui pardonne !... » puis quand le docteur eut achevé :

« Pourquoi, espèce d'animal, m'as-tu fait attendre jusqu'à présent pour m'annoncer ces bonnes nouvelles ?...

— Parce que je voulais te laisser d'abord exposer tes griefs. Tu ne m'aurais pas écouté aussi bien... »

La nuit, rapide et fraîche, surprit les deux frères causant encore devant l'horizon assombri. Salvian, délivré d'un gros poids, racontait maintenant son voyage à Berlin, la réception des social-démocrates,

le discours : « J'avais traduit mon français en allemand et appris par cœur, de sorte qu'à chaque instant j'avais peur que ma mémoire ne me jouât un tour. J'essayais de me monter la tête; au fond, je n'étais pas très fier. Ces Prussiens m'applaudissaient trop. Eh bien, te le dirai-je, le pire écœurement a été dans l'Yonne, au retour, quand j'ai compris que ces auditoires de paysans et d'ouvriers m'acclamaient par terreur de la guerre... Cette complicité sournoise m'a dégoûté... Ah! il y a des heures où tout n'est pas rose dans nos mandats de pacifistes. Dans le train, après Dijon, je me demandais : quel accueil me réservent-*elles* à Paris? Quand Monique m'a remis ce billet de ma femme, je savais ce qu'il y avait dedans, et... c'est stupide... je n'osais pas l'ouvrir... Et puis j'ai eu un accès de rage et je me suis juré de ne pas faire un pas dans la direction de ces méchantes. »

Le soir même Nicolas Salvian écrivit à Marie, à Marianne et, pour plus de sûreté, à la grand'mère Gallargues qui lui témoignait de l'amitié. Sur un même ton chaleureux, avec des arguments divers, il plaidait la cause de son frère et au nom même du christianisme outragé demandait qu'on pardonnât au pécheur. Il montrait à Marianne les affreux remords qu'entraînerait pour elle la destruction volontaire du foyer et les déplorables conséquences quant au mariage éventuel de Marie. Il faisait appel

à sa piété, à son amour, à son bon sens, à son expérience de la vie. Il se gardait de raconter les tortures et les aveux de François, car il n'ignorait pas que les femmes mesurent leurs exigences aux regrets qu'elles inspirent.

Le lendemain matin le tribun encore couché reçut, avec le numéro de la veille du *Prolétaire*, deux lettres de ses secrétaires et une de Claire de Saintines. Ce lui fut une déception. Il attendait quelque chose de Marie.

Talcèdre et Malet lui dépeignaient le fâcheux effet produit par la déclaration de Rumpel. Ils n'avaient pas encore le télégramme vengeur du patron, mais ils l'attendaient et souhaitaient qu'il fût conçu en termes nets, qu'il coupât court aux railleries des réactionnaires. C'était aussi l'avis de Fagnies, directeur intérimaire, lequel garderait une attitude expectante, afin de ne pas compromettre le journal en l'absence de son ami. Le bruit courait qu'Albigny traitait de nouvelle frime et de manigance le discours de Berlin et ne perdait aucune occasion de calomnier son nouvel allié. Quant à Mague, depuis le départ de Jeanne et de Bernard, il promenait une hypocondrie telle que l'on craignait pour sa raison...

Zut, zut et zut...! maugréa François Salvian en froissant le chiffon de papier. Il fut sur le point de déchirer, sans le parcourir, le billet parfumé de

Claire de Saintines. Au milieu de tous ces événements elle lui était devenue presque indifférente. Mais il se ravisa et lut les premières lignes, puis au milieu, puis la fin : « ...Très cher, je vous accompagne en pensée à travers vos pérégrinations et suis, ai-je besoin de l'ajouter, de cœur avec vous, avec nos frères de la révolution, dans cette lutte à outrance. Que cela devait être beau là-bas, votre éloquence, cette langue allemande sonore et philosophique maniée par vous, et l'enthousiasme des auditeurs! J'aime Rumpel à travers Salvian. Nous disions hier encore, avec Daniel et la Vindiera, que l'heure allait peut-être bientôt sonner, grâce à vous et à vos amis, de la fraternité européenne............ ...Nortier réserve son avis. Je pense qu'il désapprouve vos doctrines, mais il admire votre tactique et votre ténacité... Ce que la fureur des gens m'amuse!... On raconte que votre famille vous a quitté, que tout le monde vous abandonne, que mon lion est seul contre tous. Bravo, lion, bien rugi! Venez me conter cela le plus tôt possible. Je suis avide de détails... Nous allons ce soir au bal. J'aurai la robe blanche, les fleurs que vous aimez au corsage et un ruban rouge comme notre drapeau dans les cheveux. Je ferai de la propagande, moi aussi, près de mes danseurs... Votre amie tendre et admiratrice passionnée... Claire de S... »

Salvian songea à la joie que lui eussent causée ces

lignes enfantines quelques mois auparavant. Comme les cruelles alertes nous ramènent au sérieux de l'existence et mettent le jouet à sa vraie place! Cette petite femme, si jolie, si légère, dévorée de snobisme! Elle s'imaginait que rien n'était important en dehors d'elle. Sa robe l'intéressait plus que le malheur de son ami. Elle était de celles qui vont au théâtre le soir de la mort de leur amant, *parce qu'il ne faut pas avoir l'air.*

Cet après-midi-là le docteur dut, comme il disait, « travailler de son métier » et donner ses soins aux malades des environs. François demeura seul au logis en compagnie de Rose Naffé. On l'appelait ainsi parce qu'elle avait été rencontrée sur la route, six ans auparavant, par Nicolas Salvian; elle traînait un paquet plus gros qu'elle. Interrogée sur le contenu de cette besace : « Ce sont, répondait-elle d'une toute petite voix, des naffaires pour mes petits frères... » Elle prononçait *naffé* et *flé*. Touché par sa pauvre mine et sa taille exiguë, le médecin apprenait qu'elle était l'aînée d'une famille de cinq enfants, que ses parents, venus de Touraine à Carteyrade à la suite de nombreux déboires, exerçaient un vague commerce d'épicerie et de mercerie ambulantes. Il allait les trouver, s'entendait avec eux, et, moyennant le versement d'une certaine somme, adoptait leur fille comme « petite aide ».

Cet euphémisme permit au vieux savant d'élever

Rose, de lui apprendre la lecture, l'écriture, des rudiments de calcul et de géographie et de soigner une tuberculose et une coxalgie commençantes que la misère et les durs travaux eussent aggravées. Son ami le curé enseigna à l'enfant l'histoire sainte. Ses progrès religieux furent si rapides qu'elle put faire sa première communion l'année suivante. Ignorante jusque-là comme une petite sauvage, elle émerveillait ses deux maîtres par les lueurs étranges et mystiques qui commencèrent soudain à l'illuminer. Ils assistèrent à cet étonnant spectacle : la formation spontanée d'une âme. Rose avait le sens naturel du divin, elle épelait l'univers comme le livre sacré et trouvait dans les fleurs, dans les nuages, dans le coucher du soleil des motifs à prières et à méditation. Sa croix, son chapelet, ses images pieuses l'embrasaient de ferveur. Elle écrivait à la Sainte Vierge des lettres sans orthographe, mais d'une simple et pénétrante poésie, qui commençaient souvent ainsi : « Mère bienheureuse des enfants sur les routes... » Afin de transmettre le bienfait qu'elle avait reçu, elle lisait patiemment le catéchisme aux petits pauvres du village : « Quand votre cœur se gonflera, c'est que le bon Dieu est près de vous... Le Saint-Esprit est un oiseau. Il ne faut pas l'effaroucher. » Le soir elle priait au pied de son lit pendant des heures, en proie à une véritable extase, jusqu'à ce que son parrain, frappant à la porte, eût exigé d'elle qu'elle se couchât.

François Salvian était au courant de ces particularités par les récits de sa femme et de sa fille. Ce lui était une consolation de parler d'elles deux avec Rose Naffé qui l'écoutait étendue sur une chaise longue, au soleil devant la ferme, avec une couverture sur les genoux et une douillette de soie bleue autour des épaules. Nicolas exigeait qu'elle passât ainsi chaque jour trois heures immobile en plein air quand il ne pleuvait pas :

« Alors vous l'aimez bien, ma grande Marie ?

— Oh oui, monsieur... Elle est si belle. Elle a les mains si douces. C'est elle qui m'a donné mon paroissien neuf. Je pense à votre famille chaque fois que je m'en sers. Pourquoi n'est-elle pas venue cette année?... »

Le tribun ne répondit pas. Il regardait ces larges yeux bleus, limpides comme l'eau qui reflète le ciel, ces traits trop délicats, ces lèvres pâles et minces. Il admirait que ce fragile bibelot humain eût franchi dix-sept années sans se briser :

« Mademoiselle Marie, — continua Rose, — a le même nom que la Sainte Vierge. Aussi elle comprend encore mieux que moi...

— Que comprend-elle mieux que vous, petite Naffé?

— Mais le langage de la Bonne Mère. A cette heure-ci on ne l'entend pas parce que tout est trop clair, trop brillant. C'est au moment où le soir

tombe qu'il flotte autour du mas une musique. Ce ne sont pas les Anges. C'est Elle. Il n'y a qu'Elle pour ces mélodies-là. Quand Mlle Marie est ici, nous nous mettons à ma fenêtre toutes les deux et nous écoutons ses conseils.

« Pauvre petite hallucinée, songeait François. L'éducation de mon frère et des curés l'a soustraite à la vie réelle. C'est ce qu'*ils* appellent : former les cœurs. »

L'enfant reprit : « Elle nous ordonne de tout supporter, sauf le blasphème... de ne nous dérober qu'à l'esprit du mal... d'intercéder pour les pécheurs... Sa robe est couleur de la lune. Elle a un diadème fait de quatre étoiles. Son sourire délie la douleur. »

Ces paroles mystiques avaient pour Salvian un timbre amer et doux. Un vieux fonds de poésie traditionnelle et d'éducation catholique frémissait derrière son orgueil et ses connaissances positives. Pourtant il voulut réagir, et montrant la cour de la ferme, les poules qui se poursuivaient, le chien dans sa niche, le soleil étincelant : « Le jour aussi a bien sa valeur. Il appartient au travail et à l'effort. Il ne connaît pas les songeries, et c'est lui seul qui rend la santé. »

Rose dirigea vers cet aveugle si sûr de lui des regards étonnés et apitoyés, puis avec une tranquille audace : « Seriez-vous comme notre pauvre

instituteur, qui croit fous ceux qui prient le Bon Dieu?.. Mais non... ce n'est pas possible... Mlle Marie, qui est si fervente et qui vous aime tant, ne vous abandonnerait pas ainsi. »

Elle étendait vers la lumière, pour se protéger le visage, des doigts minces et transparents. Elle semblait écarter l'astre auquel en réfèrent naïvement les incrédules, comme si son ardeur remplaçait la foi, et sa brutale clarté l'évidence. Salvian, que le mot d'abandon avait jeté dans une sorte de stupeur, se taisait. Il examinait ses torts, ceux de sa femme, ceux de sa fille et les pesait dans cette balance qui lui servait à retrouver son équilibre.

Une grosse voix méridionale rompit le charme. C'était l'instituteur Oscar Malafosse qui venait faire visite à son cher député. Satisfait de son complet gris, de sa situation sociale, de ses pieds énormes, il riait à l'avance en brandissant son parapluie : « Je vous dérange... si, si... je vous dérange, mais ça m'est égal. Le salut de la République avant tout. Vous nous fuyez, mademoiselle. Suis-je donc un ogre, un épouvantail ?

— Excusez-moi, monsieur Malafosse, parrain m'a chargée d'une commission.

— Il n'est pas là, le docteur? — reprit le bel Oscar avec un accent monstrueux. — Je vois ce que c'est... quelque malade dans le voisinage... Il n'en manque pas en cette saison qui empoignent des

rhumes et des bronchites... Aussi je mets le cache-nez le soir. »

Étant naturellement sans gêne, il s'assit à califourchon sur la chaise longue que venait de quitter la jeune fille et, déjà confidentiel, se pencha vers Salvian attentif : « A vous parler franchement, votre discours de Berlin aurait produit meilleur effet si l'Allemagne avait mis les pouces. Mais ce n'est pas le cas... Vous avez lu les déclarations de Rumpel, je suppose... Hé hé, ces gens-là se méfient. Ils sont très forts décidément.

— Que pense-t-on ici, dans le pays ? demanda le tribun que le pessimisme de Malafosse horripilait et qui faisait des efforts considérables pour surmonter sa mauvaise humeur.

— Ce qu'on pense... de vous, ou de la guerre ?

— De moi, parbleu.

— Que vous êtes un brave homme, mais, permettez-moi de vous le dire, un peu bizarre. Donner votre fille à un clérical, à un traîneur de sabre... Vous taire aux Fêtes Humanitaires... Ce ne sont pas là des attitudes très civiques, avouez-le, allons. »

Malafosse renforça ses arguments d'une tape sur l'épaule de son interlocuteur. Pour lui démocratie et familiarité étaient synonymes.

« Ma fille n'épousera pas le capitaine Caltet... J'ai suffisamment prouvé, en allant parler à Berlin, que je ne redoutais pas les manifestations ultra-pacifiques.

— Sans doute, hé oui, évidemment... Mais ce sacré Rumpel... »

Salvian furieux se leva : « Ah çà, comment faut-il faire pour vous contenter, vous autres ? Je risque ma situation parlementaire et politique, — vous ne savez pas combien l'on est patriotard actuellement à Paris, même dans les faubourgs, — je joue mon élection à la vice-présidence de la Chambre afin d'aplanir les difficultés pendantes entre nous et notre voisine de l'Est... je passe l'éponge sur la guerre de 1870 et l'Alsace-Lorraine...

— Peuh, fit Malafosse avec dédain, l'Alsace-Lorraine...

— Vous êtes un intellectuel, vous, mon cher ami, mais tout le monde ne vous ressemble pas, malheureusement. Bref, je piétine des préjugés dans le moment le plus défavorable, alors que ces sacrées affaires de Chine et l'intransigeance de l'Empereur ont réveillé le chauvinisme latent de mes compatriotes... et le socialisme unifié me remercie avec des blâmes publics ou tacites, et Albigny, beau-père de mon fils...

— Un rude gars, cet Albigny...

— Oui, sans doute... il est commode d'être un rude gars quand on vit dans une tour d'ivoire d'où l'on maudit et bénit les passants... et Albigny me traite de faux frère, de lavette et blague mon lyrisme. Un peu plus on m'accuserait de trahison.

Je ne puis pourtant pas, pour vous plaire, me faire naturaliser Prussien !... »

Parlant avec véhémence, il marchait de long en large, les mains dans ses poches, comme dans les couloirs du Palais-Bourbon un jour de crise. Malafosse continuait à l'exciter, avec une admiration envieuse, notant les gestes et les allures de ce lion du collectivisme pour les copier quand il lui aurait, le plus tôt possible, chipé son mandat.

Pendant les quarante-huit heures qui suivirent, les deux frères, profitant de leur tête-à-tête, eurent de longs et affectueux entretiens sur tous les sujets qui les préoccupaient et les divisaient. Nicolas connaissait les chemins du cœur de François, tortueux certes et de plus en plus obstrués par les ronces de la politique, cependant encore praticables. A chaque visite nouvelle du cadet, il constatait les progrès effrayants de cette maladie qu'on pourrait appeler la « démagogite » et qui livre les meneurs du peuple à tous les aléas de la surenchère. Il le voyait rongé de crainte à la pensée de perdre ses partisans, oubliant sa culture de normalien et ses humanités pour revenir à cette conception primaire des choses et des gens qui constitue le dogme puéril des ouvriers émancipés, des ratés de la science et des ambitieux de bas étage. Ce vivant, ce fougueux lutteur, d'une activité prodigieuse, doué comme aucun, qui malgré quarante-huit ans et quelques poils gris ne vieillis-

sait pas, cet orateur infatigable se rapetissait et se déformait pour passer sous la toise de son parti, pour complaire aux bandagistes bourgeois de la révolution lente. Forcé de mentir à sa nature et de se renier sans cesse, rejeté de sophisme en métaphore par les exigences de ses auditoires, il était absolument désorienté et il implorait une direction comme le voyageur perdu une boussole.

Nicolas lui conseilla fortement de revenir au patriotisme et de s'y tenir. Il eut recours aux arguments les plus susceptibles de toucher cette conscience bourrelée : « Regarde un peu quelle serait ta responsabilité si la guerre éclatait demain. Or rien ne te permet d'affirmer qu'il n'en sera pas ainsi. La prudence de Rumpel, ce malin singe, est une indication. A ton journal même on n'est pas tranquille. Tu m'as avoué que les lettres d'injures trouvées dans ton courrier lors de ton passage à Paris t'avaient été fort désagréables, alors qu'en temps ordinaire tu n'y aurais pas fait attention. A peine lui as-tu donné l'accolade, que le socialisme allemand te tourne le dos.

— Tout cela est exact, — murmurait le tribun, — mais comment faire? Je suis engagé.

— Engagé, vis-à-vis de qui? Tu as une occasion superbe de prouver ta bonne foi et le double jeu des social-démocrates : cette réunion de Lyon demain soir. Explique carrément que tu t'es trompé, qu'on

t'a trompé, que la révolution française a tout à perdre en désarmant, quand la révolution germanique s'avoue militariste et s'incline devant un despote armé jusqu'aux dents... Tu es capable, avec ton talent, de bouleverser ton public et de ramener la grande opinion, laquelle finit bien tôt ou tard par agir même sur vos syndicats...

— Oh! nos syndicats sont inébranlables... Il y a là des têtes de granit...

— Tu exagères. Il y a là ceux qui guettent vos sièges à vous autres les parlementaires et qui, une fois casés, mettront aussi de l'eau dans leur vin rouge, je t'en réponds... »

François Salvian ébranlé réfléchissait ou croyait réfléchir. Dans le fait il composait déjà son discours. Les exhortations de son aîné coïncidaient avec une lettre de Camille Nortier reçue quelques heures auparavant.

Le financier s'autorisait d'une admiration et d'une sympathie réelles pour blâmer l'entêtement d'un adversaire dont il avait rêvé de faire un ami. Il lui criait casse-cou et l'avertissait, en termes clairs, que le projet d'un journal en commun deviendrait irréalisable si le directeur du *Prolétaire* ne trouvait pas à bref délai le moyen de rattraper la gaffe de Berlin. Il ajoutait en post-scriptum : « Je suis sûr, connaissant la race, que nos juifs eux-mêmes vous désapprouvent et que Jacob Houngar est gêné. »

— A ta place, — continuait Nicolas, — je prendrais l'offensive contre Rumpel, contre les doubles visages de l'internationalisme... et, de retour à Paris, j'en profiterais pour consentir au mariage de ma fille avec un officier de l'armée française....

— Eh là, eh là, pas si vite.

— Le plus vite possible au contraire. J'ouvrirais mes bras tous grands au capitaine réactionnaire. Je préluderais à la réconciliation nationale, qui sera demain nécessaire, par une réconciliation de famille. Albigny rugirait peut-être, mais tous les braves gens applaudiraient. Hein, qu'est-ce que tu penses de mon programme?

— Il est ingénieux, répondit Salvian tenté par l'idée de retrouver sa fille et sa femme à la faveur d'un geste magnanime... et peut-être adroit. Il ajouta avec un sourire malicieux qui allait bien à sa large face débonnaire : « Mais c'est pour le coup qu'ici même, dans mon fief, on me traitera d'opportuniste. Si tu avais entendu Malafosse.

— Laisse-les dire, va. Ce crétin d'Oscar n'y connaît rien. Je réponds de la fidélité de tes électeurs. Ils te suivront dans tes variations, étant impressionnables comme toi et admirateurs des courbes élégantes. Tu serviras mieux ton parti avec l'étiquette de collectiviste-opportuniste qu'en méritant le surnom de Prussien. Au fond tu aimes ton pays. Je devine admirablement les sentiments divers qui t'agitent

depuis trois jours... Nous sommes du même avis. Embrasse-moi. »

Quand François Salvian fut monté en voiture avec sa valise, Nicolas, se penchant à l'oreille de Rose, lui dit joyeusement : « Avant trois mois, petite, nous irons à Paris pour un mariage... Chut... Celui-là qui part ne s'en doute pas encore. Mais moi à cette heure j'en réponds. »

CHAPITRE VIII

UN DISCOURS-PROGRAMME

« Donc, citoyens,— continua François Salvian qui connaissait la légèreté de ses auditeurs et résumait toujours son argumentation, — donc, citoyens, j'ai préconisé le rapprochement avec l'Allemagne, même au prix de grands sacrifices, tant que j'ai cru ce rapprochement possible... et je le crois encore possible si nous procédons par étapes, sans rien brusquer... »

Tout en parlant, un bras appuyé à la table, l'autre précisant son intention par des gestes fins, l'orateur perçait de son regard le fond de cette salle Bellin, plus longue que large, située en haut de la Croix-Rousse et assez mal éclairée. Depuis trois quarts d'heure environ qu'il déblayait le terrain à l'aide des lieux communs ordinaires, il avait

reconnu un certain nombre de figures parmi les deux mille visages d'ouvriers, de canuts et de petits patrons attentifs qui buvaient sa parole magique. Le directeur de l'*Aube Socialiste*, Gageron, était là ainsi que Pierre Mague et Giffare. Le premier jovial comme d'habitude, le second morne, le troisième distrait. Un peu plus loin se tenait Jean Pasme, le Bon Juge, envoyé sans doute par Claire de Saintines. Celle-ci, malgré son enthousiasme, n'avait pas fait le voyage. L'ovale noir de Fabricius Corat très exalté était proche de la boule graisseuse et blanche de Maria Poinçon, de la face tragique de la Vindiera. Beaucoup de députés et sénateurs régionaux et de reporters parisiens corsaient le public habituel de ces réunions provinciales. Il n'y avait pas à s'y tromper : c'était une séance importante; et les événements extérieurs donnaient aux paroles que le tribun prononçait la valeur d'un discours-programme.

« J'étais encouragé dans mon attitude par celle des social-démocrates qui tous alors, sans exception, sans aucune espèce d'exception, se disaient hostiles à la politique agressive de la chancellerie. Voici une lettre qui en fait foi. »

Talcèdre, assis sur l'estrade derrière le patron, lui passa le document demandé. Salvian mit son lorgnon, glissa une main rapide dans ses cheveux blonds ébouriffés, et d'une voix bien timbrée, incisive, qui lui retroussait l'angle des lèvres, lut lente-

ment avec des pauses calculées une première déclaration de Rumpel. L'Allemand protestait de ses sentiments internationalistes et pacifistes et de ceux de ses collègues au Reichstag. Il priait son camarade français de ne point tenir compte des mauvais propos et de venir par lui-même à Berlin s'assurer de l'état des esprits.

« Et c'est moi qui change, citoyens, — conclut le leader socialiste auquel revenait l'accent du Midi avec la belle humeur de l'auditoire,— et c'est moi qui suis la girouette dont se moquent agréablement ces immuables et sages doctrinaires du centre gauche... ou du centre droit... Je les confonds comme ils se confondent. »

Les rires apaisés, il poursuivit rejetant son binocle dans la poche de côté de sa redingote : « A ce moment se place ma grande trahison des Fêtes Humanitaires. Ne protestez pas, citoyens. J'ai trahi mon parti et mes amis, paraît-il, en m'abstenant de parler au dessert de ces mémorables agapes. Qu'aurais-je pu dire de plus et de mieux en effet que le sévère, que le sage Marc Albigny, grand théoricien que je salue au passage, mais auquel son haut et volontaire isolement a créé une situation privilégiée, spéciale, d'apôtre infaillible et de juge. Je n'aurais rien ajouté à ses magnifiques formules; et l'état de tension indéniable qui régnait de nouveau entre les deux gouvernements français et alle-

mand me conseillait, nous conseillait à tous la prudence... Eh! oui, la prudence. A qui donc cette vertu éminente est-elle plus indispensable qu'à nous autres révolutionnaires sur lesquels on rejetterait bien vite, en cas de désordre, tout le poids des fautes et des crimes. »

Ici un arrêt, une gorgée d'eau fraîche, un éclair de réflexion, puis avec force :

« Dès que l'horizon s'est dégagé des nuées sombres qui l'obscurcissaient, dès que j'ai entrevu la possibilité d'intervenir sans envenimer... je suis intervenu, citoyens, j'ai pris le train pour Berlin et, négligeant les vaines clameurs des professionnels du patriotisme, j'ai confessé hautement notre foi... Ce Salvian, quel fantoche, le mot a été dit et par un des nôtres... Quel fantoche! il profite de l'instant où Croquemitaine se tait et s'apaise pour regagner les suffrages perdus. En vérité, je plains les malheureux qui ne voient dans les difficiles négociations du prolétariat, de l'action prolétarienne encore bégayante, que je ne sais quels bas calculs électoraux et démagogiques. Notre tâche est lourde à nous autres qui luttons contre toutes les haines religieuses déchaînées, tous les appétits d'une bourgeoisie en fureur et d'une aristocratie mal domptée. Si nos troupes nous tirent dans le dos tandis que nous essayons de les mener péniblement à la victoire, celle-ci deviendra impossible. »

Il était visible que peu à peu l'assemblée, prise à la chaude éloquence et à la dialectique rusée du député de Carteyrade, entrait dans son avis, dans ses calculs et s'abandonnait à son autorité. Rien n'encourageait plus Salvian que cette pénétration progressive de ses partisans par son verbe. Alors il se sentait dominateur. Alors une multitude d'images hardies et brillantes accouraient à l'appel de ses paroles et venaient se ranger dans l'ordre qu'il souhaitait. Il se livrait au démon intérieur, habile à enfler de poésie une proposition paradoxale, à présenter le douteux comme certain, l'irréalisable comme imminent. Sa colère, son ironie, son audace devançaient la colère, l'ironie et l'audace de la foule maniée par lui, puis subissaient toutes les inclinaisons et métamorphoses d'un sentiment vague lancé sur des mots. Par une série de tâtonnements rapides, d'affirmations et de réticences, il arrivait à cette communion complète où le rhéteur et ceux qui l'écoutent galopent d'un même cœur vers l'illusion, vers la griserie et le mensonge. Or sa finesse suivait si bien les progrès de sa véhémence que jamais il n'était plus maître de lui qu'au sommet d'une période ardue. Pareil à l'aigle qui fond pour lier sa proie, il se laissait glisser enfin ivre d'espace vers l'objet de sa démonstration et ne le quittait que déchiqueté, réduit à une bouillie de sophismes :

« Or quel fut à Berlin le plus hardi introducteur

de nos doctrines humanitaires? Rumpel lui-même, toujours Rumpel. Aurais-je aussi nettement blâmé l'imbécile chauvinisme français, l'idée de revanche et ses dérivées de misère et de sang, si j'avais prévu que Rumpel tirerait de mon effort fraternel une conclusion égoïste, personnelle, et apaiserait le centre allemand par un désaveu qui équivaut à un parjure?... Eh non, mille fois non, car nous ne tenons pas à être dupes, nous autres représentants de la sainte, de la vénérable Révolution française... et si l'on repousse notre accolade, si l'on répond à nos avances par des injures ou le mépris ou par une de ces railleries fausses qui nous remercient hypocritement pour nous donner figures de traîtres, si l'on fait cela, je le dis bien haut, nous entrerons en défiance; et nous garderons, nous aussi, notre poudre sèche, nos mains dans nos poches et l'air glacial. »

Une voix du crû, où la gouaillerie se faisait traînante, s'éleva tout à coup : « Citoyen Salvian, vous redevenez patriotard. Vous subissez l'influence de Fagnies. »

Car Constant Fagnies, suspect aux syndicats à cause de son indépendance et de sa modération relative, était particulièrement impopulaire à Lyon, où toutes les opinions sont extrêmes et mystiques.

Le tribun saisit cette interruption avec joie : « L'activité de Constant Fagnies est bonne. Elle est profitable à tout le parti, à la classe entière des

travailleurs, étant de celles qui s'appliquent inlassablement à la confection des lois ouvrières, à l'amélioration du sort des déshérités. Je ne suis pas, je ne serai jamais de ceux qui excommunient et qui calomnient les meilleurs combattants au service d'une cause, parce qu'ils entendent la tactique d'une manière différente, parce qu'ils ont une conception personnelle de la lutte. Constant Fagnies, mon ami, que j'admire et que je continuerai à admirer, ne vous en déplaise, Constant Fagnies est un juriste. Il aborde les questions pratiquement, par le code. La brèche qu'il a ouverte dans cette citadelle bourgeoise est considérable. C'est par elle que passeront plus tard, avec des clameurs de victoire, les outranciers et les irréductibles qui le vilipendent — non — qui le méconnaissent aujourd'hui. »

— « Vive Albigny ! » cria un autre.

— « Parbleu, — reprit Salvian sans souffler, — Marc Albigny est notre conscience. Il est la plus haute fleur au sommet de la houlette de fer que brandit ce pasteur de peuples, le socialisme. Une fleur de métal, splendide et dure. Mais nôtre force, citoyens, et le gage de notre prochain triomphe, c'est que nous avons dans notre sein, c'est que nous vénérons également les théoriciens des cimes comme le grand Marc et les réalisateurs comme Fagnies. Nous avons des héros pour toutes les heures. Elles peuvent toutes sonner pour nous. »

Comme il projetait cette dernière phrase, après tant d'images hardies, vers l'extrémité de la salle, d'un geste large et prophétique, il crut apercevoir Bernard qui applaudissait derrière un groupe. L'idée que son fils, venu pour l'entendre, était témoin de sa générosité, la surprise de cette chère présence lui donna des forces nouvelles. Il prit un grand temps, comme au théâtre l'acteur sûr de son rôle et de son effet, but une gorgée de rhum et d'eau, puis avec une ironique douceur, progressivement nuancée de menace : « Je ne rends pas tous nos frères allemands responsables de la félonie, ce mot n'est pas trop fort, de Rumpel. Mais que Rumpel ait pu parler comme il l'a fait et jouer son hôte trop confiant, sans être aussitôt démenti par ses collègues du Reichstag, voilà qui est déjà une mauvaise note et qui doit nous mettre sur nos gardes. Nous avons un dépôt précieux que nous ne pouvons hasarder : ces droits de l'homme et du citoyen, première affirmation de la conscience universelle, qui demeurent au fronton de la démocratie ainsi que ces rampes lumineuses visibles de partout dans la nuit. Le caporalisme prussien, s'il s'implantait jamais chez nous à la faveur d'une guerre malheureuse, éteindrait cette lueur indispensable. Pareils à la vestale antique, nous ne permettrions pas le sacrilège. Et puisque une fraction du socialisme allemand nous fait savoir, par la bouche d'un de ses champions les plus auto-

risés, qu'elle combattrait derrière son empereur, nous lui déclarons, nous, qu'il lui faudrait fouler aux pieds, avec notre charte civique, un million de poitrines prolétariennes. »

Le cap difficile était franchi. L'orateur tenait son public, mais pour une minute seulement, et il fallait en profiter, car la sympathie populaire est fragile. Aussi l'internationaliste repentant eut-il recours à la vanité provinciale et locale :

« Ce n'est pas ici, à Lyon, que j'aurai besoin de beaucoup d'efforts pour relever ce zèle révolutionnaire, qui défend, non la patrie elle-même, mais les conquêtes morales des aïeux et le droit à la liberté. Vous avez toujours été, vous, prolétaires de Lyon et du Rhône, les remparts de cette liberté. Toujours on vous a vus à l'avant-garde des idées nouvelles, prêts à verser votre sang pour les propager. Je le reconnais, l'heure est trouble et les réalisations pacifiques, que nous espérions immédiates, se trouvent reportées à demain par ceux mêmes qui, détenant la force brutale, auraient le plus de mérite à renoncer à elle... Prolétaires de Lyon et du Rhône, vous avez la garde du drapeau rouge en ce point stratégique spécial, en cette Mulatière qui unit le Nord au Midi, les ardeurs du soleil à la lente concentration des brumes. Groupez-vous autour de votre drapeau de classe et si, pour le malheur de tous, l'Allemagne militariste, mal contenue hélas! par

l'Allemagne collectiviste, tend à vous l'enlever, résistez de toute votre vaillance, mêlez pour un instant le chant de l'antique *Marseillaise* à celui de la jeune *Internationale,* acceptez même la suprématie momentanée, oh! toute momentanée, de l'étendard tricolore, afin que les semences de beauté et d'égalité ne soient pas détruites. Reculez de quelques années en arrière plutôt que de faire reculer le monde de cent cinquante ans. »

Le tribun trempé de sueur s'assit au fracas des applaudissements. Son audace paraissait grande de modifier ainsi ses batteries quelques jours avant la rentrée des Chambres et de reconnaître inutiles ses récentes avances à l'Allemagne. On écouta à peine les deux ou trois députés et sénateurs qui prirent la parole après lui sur des questions de propagande. Les esprits étaient surexcités, encore pleins de l'argumentation de Salvian, les oreilles gardaient son accent. Beaucoup songeaient : « Il faut que la guerre soit menaçante pour qu'il fasse ainsi machine arrière, lui qui est bien renseigné. » Les plus farouches partisans de la paix à tout prix accomplissaient leur examen de conscience et s'étonnaient de sentir leurs théories, qu'ils croyaient si fermes, vacillantes au contact des faits.

L'ordre du jour suivant fut voté par acclamations : « Les citoyens membres du socialisme unifié et mandataires du parti, réunis au nombre de deux mille

cinq cents à la salle Bellin, après avoir entendu les loyales explications du camarade François Salvian, déclarent s'associer à son étonnement quant à la conduite de Rumpel et des représentants de la social-démocratie au Reichstag, — acceptent, vu les circonstances, une modification de la tactique parlementaire dans la nouvelle session des Chambres qui va s'ouvrir, — admettent que la parfaite abnégation du collectivisme de langue française et sa tenue ultra-conciliante seraient une duperie si les groupes de langue germanique ne lui témoignaient pas les mêmes sentiments exprimés en termes identiques, — décrètent la nomination d'une commission de six membres qui, s'abouchant avec six membres de la social-démocratie, avisera à dissiper les malentendus et à peser, de tout son poids, sur les décisions pacifiques des deux gouvernements respectifs, — émettent le vœu qu'à l'avenir ces flottements de doctrine ne se produisent plus. »

Comme disait Fagnies : « Le prolétariat a un goût désordonné pour les incidentes. »

C'était pour Salvian la victoire, l'éponge passée sur ses variations. Il triomphait modestement. A la petite porte de sortie réservée aux membres du bureau se pressaient quelques zélés des comités lyonnais et les amis venus de Paris. Gageron, riant dans sa barbe, lui dit : « Bravo, vieux, tu leur-z-en bouches un coin aux têtes de boche. » Car Nestor

avait conservé le cœur, les préjugés et le langage d'un communard de la vieille espèce, quoiqu'il vantât dans l'*Aube socialiste* le système froid et rationnel de Karl Marx. Au fond il aimait bien cet éloquent normalien qui lui avait appris à écrire, dont le journal ne prospérait guère, alors que l'*Aube socialiste*, plus amusante et mieux fournie, comblant ses lecteurs de concours et de surprises, arrivait par étapes aux gros tirages :

« Pourquoi diable t'es-tu dérangé? lui demanda François avec surprise. Tu ne supposais pas que j'allais vous apprendre du nouveau.

— Je voulais voir comment tu nous en tirerais. C'était délicat après la balade à Berlin. Nous voilà plus à l'aise.

— Magnifique, mon cher, étonnant! Notre amie m'a chargé de mille choses... Elle sera joliment contente, quand je lui raconterai le gros succès. Ah! vous avez eu là de ces formules!... »

C'était le bon juge Jean Pasme qui manifestait son admiration, en sautant sur ses petites jambes ainsi qu'une poupée à ressort. Il tenait à bout de bras, au-dessus de sa tête chauve, son chapeau cabossé par la bousculade. A son grand chagrin, en dépit d'une réclame colossale, il n'était jamais ni reconnu, ni salué par les ouvriers. Cela tenait à ce que son visage n'avait rien qui attirât l'attention. Quoique reproduit chaque semaine par un grand

nombre de journaux illustrés, il ne se différenciait pas assez des innombrables physionomies de la magistrature, toutes taillées sur le même patron.

Au contraire, Fabricius Corat, en proie au plus violent enthousiasme, enchantait les sérieux canuts qui évacuaient la salle en silence : « Un nègre!... le nègre!... tiens, le voilà!... » On n'entendait que ces mots chuchotés avec sympathie. Pour le peuple, le noir est toujours un esclave à émanciper, un frère inférieur qu'on aime à combler de témoignages égalitaires, un objet de jardin d'acclimatation hissé à la dignité humaine. On considérait ses lèvres rouges, ses dents magnifiques, son exubérance.

Tout fier de sa popularité, il essayait de garder le bras énorme de Maria Poinçon. Mais la foule le séparait d'elle. Un remous le porta juste en face de Salvian qu'il embrassa. Il lui glissa même dans l'oreille, au milieu d'un flux de paroles, quelque chose comme une promesse. Colossalement riche et généreux, il aspirait à jouer un rôle important. Celui de bailleur de fonds paraissait pour lui tout indiqué. Paraphrasant les blagues de la Vindiera, Maria Poinçon déclarait dans l'intimité : « C'est exceptionnel, une poire noire. » Son rêve d'ailleurs eût été d'inspirer la direction d'un grand journal et elle avait à placer un roman d'aventures et de confidences que se rejetaient successivement le *Prolétaire* et l'*Aube socialiste*.

Tandis que cette brutale personne lui serrait les doigts à les lui briser, Salvian recevait les confidences de Giffare : « C'est la guerre à la maçonnerie que vous venez d'engager ce soir. Mais nous avons des armes et je vous aiderai. » Si habitué qu'il fût aux vagues affirmations des hurluberlus qui envahissent la cuisine politique, le ton et la justesse du propos le frappèrent. Giffare, raté des loges comme de tout le reste, n'avait pas eu parmi ses frères .·. l'avancement qu'il espérait. Il rendait Sambuc responsable de ses déboires et, si l'acacia désapprouvait la nouvelle attitude vis-à-vis de l'Allemagne, nul doute qu'on n'eût en ce mécontent un précieux auxiliaire : « Je vous rappellerai cette offre... » murmura Salvian.

Il guettait son fils et se faisait une joie de le serrer contre son cœur. Mais Bernard ne voulait pas revoir son père au milieu de cette masse d'indifférents. Il attendait au dehors, dans la nuit froide, que les partisans eussent fini de défiler. Les remerciements et les éclats de voix du tribun lui réchauffaient l'âme. Depuis plusieurs semaines il était sevré de cette parole ardente et de cette tendresse qu'il n'aurait pas cru si indispensables à sa vie.

Enfin, Talcèdre ayant reçu les dernières instructions du patron, Bernard vit une large silhouette qui franchissait le seuil éclairé. Il s'élança : « Bon-

soir, papa ! » et tomba dans des bras grands ouverts qui se refermèrent sur lui violemment :

« Alors tu me connais encore? Tu n'as plus peur de moi ?

— Et toi, tu ne m'en veux plus?...

— Ah ! cher garçon... »

Ils tournaient des rues au hasard, des rues vastes et désertes sous les étoiles, pour échapper aux dernières ovations.

« On gèle dans cette sacrée ville, grommela Salvian qui avait relevé le col de son paletot. Entrons prendre quelque chose là; nous causerons mieux, une fois à l'abri... »

C'était un simple cabaret où ne restaient plus que trois ou quatre vieux consommateurs, attentifs à leur partie de dominos. Le père et le fils s'assirent dans un coin et demandèrent des grogs bien chauds. Le tribun remarqua aussitôt l'air mélancolique de son Bernard. Il avait maigri, ses traits étaient tirés et son vêtement, bien léger pour la saison, n'annonçait pas l'opulence.

« Ainsi donc, animal, au lieu de me prévenir, de me dire *ça y est*, et de m'amener ma bru, que j'aurais embrassée avec plaisir, tu te sauves comme un voleur, sans un mot d'adieu. Je croyais que nous étions amis, je t'appelais frérot, comme m'appelle Nicolas. Sais-tu que tu m'as fait un vrai chagrin. »

Ils parlaient bas, à cause des joueurs qui

annonçaient leurs points. Bernard regarda son verre, hésita, puis reconquis par la cordialité et la bienveillance paternelles : « Je craignais de déplaire à Jeanne.

— A Jeanne?... Elle me déteste donc. Pourtant. nous n'avons eu que de bons rapports... et elle est assez intelligente, assez fine pour ne pas accepter sans contrôle ce qu'elle entend débiter sur mon compte.

— Elle a le fétichisme de son père... et Marc Albigny te hait... Si je ne t'avais pas lâché, à propos des Fêtes Humanitaires, si je n'avais pas quitté le ministère, ma famille et Paris, Jeanne m'aurait planté là et je me serais tué... »

Jusque-là Salvian avait toujours considéré son fils comme un brave homme, très instruit, un peu faible de caractère, qui se donnait des airs profonds. Le passionné lui apparut. Bernard, jouant avec sa cuiller, tremblait. Ce n'était pas seulement de froid ; ses yeux avouaient quelque chose que sa bouche n'avait pas encore proféré. Son père lui saisit la main :

« Tu es malheureux. Allons, conte-moi tout. Je t'aime tant, mon pauvre petit. »

Mais le jeune homme avait honte de s'expliquer. Les mots ne sortaient pas de ses lèvres serrées. Il eut un geste navré : « C'est la guigne, la déveine noire. Nos minces ressources sont épuisées par tous

ces déplacements. Marc Albigny est un avare. Il n'a pas donné un sou à sa fille. A Romans ça n'a pas marché. Mon directeur paraissait content de moi, mais le sous-directeur est un réactionnaire, à qui mon nom, mes opinions et mon mariage déplaisaient. Au bout d'une semaine, on m'a presque mis à la porte. J'ai été trouver l'oncle à Carteyrade... Il te l'a raconté, ou écrit?

— J'en arrive, de Carteyrade. Continue.

— Tu étais là avec maman et Marie. Elles vont bien? Grand'mère va bien? Marie épouse toujours son capitaine? »

Ces questions venaient tard. Salvian sourit, mais jugea inutile d'assombrir, avec de mauvaises nouvelles et des histoires fâcheuses en train de s'arranger, ce jeune mari déjà désillusionné. Mieux valait le laisser dans son égoïste ignorance.

Il répondit évasivement : « Elles allaient à merveille quand je les ai quittées. Pour ce qui est des projets de Marie, on me fait des mystères aussi de ce côté-là. C'est l'habitude de la famille. »

Bernard voulut sourire à son tour, mais n'aboutit qu'à une grimace douloureuse. Son père reprit : « Et alors... en quittant Carteyrade...

— Je suis venu ici avec une recommandation de l'oncle pour l'usine électrique des frères Wurtz. Ils m'ont casé, tout juste, avec promesse d'avancement.

— Tu touches?

— Deux cents francs par mois. Ce n'est pas énorme. Heureusement que Jeanne a des goûts simples. »

Salvian songeait : « Quelles bêtises ne fait pas commettre l'amour? Celui-ci gagnait mille francs par mois au cabinet de Matonnay, avec promesse d'une belle place à la chute du ministère... Et il a renoncé à tout pour le caprice d'une jolie fille qui obéit elle-même à un bizarre. » Il tira de sa poche son portefeuille, y prit deux billets de mille francs et les glissa de force dans la poche de son fils, qui protestait :

« Mais, papa... c'est beaucoup trop!... Je n'en ai pas besoin. » Sa figure reconnaissante démentait ces paroles :

— Fiche-moi la paix, — dit le tribun, — je ne veux pas que tu manges de la vache enragée pour les beaux yeux de ton stupide beau-père. Car, si je ne l'ai pas avoué aux Lyonnais de peur de te faire des ennuis, je puis bien te le déclarer : Marc Albigny est un pur crétin. Il n'est pas permis à son âge de vivre en dehors de ce qu'il appelle dédaigneusement les contingences, de mépriser le simple bon sens. Il a dû élever sa fille dans les principes les plus extravagants. J'espère que tu vas mettre ordre à ça... »

Les derniers consommateurs étaient partis. Il n'y avait plus dans le cabaret qu'un garçon qui rangeait

les verres en bâillant. Bernard leva un bras avec désespoir :

« Ordre à ça!... Tu ne connais pas Jeanne. C'est un homme pour la volonté et l'instruction, un enfant dans la conduite de son ménage. Elle ne sait ni faire la cuisine, ni balayer, ni coudre. Elle n'aime que la lecture et la politique. Elle a toujours vécu comme une petite princesse du collectivisme, et crac, brusquement, elle épouse un garçon sans fortune... C'est à cela que j'attribue ses humeurs noires.

— Ah ! elle a des humeurs... »

L'infortuné s'était trop avancé pour reculer. Il soupira : « Depuis que nous sommes ici, elle reste couchée... Je ne sais comment la distraire, étant forcé moi-même d'aller à l'usine du matin au soir... Le médecin n'y comprend rien. Il marmotte *fille de nerveux*... Mais ça n'est pas une solution.

— En effet... opina Salvian qui commençait à se rendre compte... Alors elle est seule toute la journée?

— Elle a une amie qui vient la voir, une dame vague qui s'occupe des innombrables universités populaires de Lyon... et puis la femme de ménage qu'elle convertit à nos idées...

— A ses idées...

— Mais je pense comme elle. »

A cette réponse le père reconnut que son enfant n'avait pas arraché le bandeau qui fait trébucher

dans tous les pièges. Il eut pitié de lui et n'insista pas. Mais, prompt aux solutions pratiques : « J'ai une place pour toi de chroniqueur scientifique au *Prolétaire*. Jusqu'à présent je ne t'en avais pas parlé à cause de ta situation officielle : quatre articles, cinq cents francs par mois. C'est entendu, mon cher collaborateur ?

— Que tu es bon...

— Meilleur que ne le croit Albigny... Mais au fait, ta femme te permettra-t-elle d'écrire dans cet organe de toutes les compromissions ? Peut-être préfère-t-elle que vous mouriez de faim. »

Bernard ne répondit pas, mais après un silence comme s'il pensait tout haut : « Mon beau-père ne fera pas de vieux os. Son secrétaire nous a écrit qu'il venait d'avoir une crise affreuse. Jeanne pleurait parce que nous n'avions pas de quoi aller à Paris.

— Alors maintenant que tu as quelques sous, tu vas lui offrir le voyage... et elle te reviendra plus maussade, avec de nouvelles instructions... Laisse donc ce pion à ses douleurs. Il nous enterrera tous, hélas ! Sois le maître chez toi, sapristi. Je connais ces fâcheuses ingérences des parents dans les jeunes ménages. Ta grand'mère m'a rendu la vie impossible autrefois. Je l'ai matée comme un vieux cheval. »

Ce n'était pas exact. Même dans les questions privées, Salvian voyait son désir et non les faits.

La nuit avançait. L'orateur n'avait pas changé de linge et commençait à tousser. Bernard regardait sa montre :

« Tu as peur d'être grondé, hein? Allons, nous nous sommes retrouvés. Ça m'a fait du bien. Va *la* rejoindre et écris-nous de temps en temps. »

Le jeune homme avait les yeux d'un naufragé qui voit s'éloigner le bateau secourable et qui n'ose crier, par respect humain. Son père lui dit dans une dernière étreinte : « Rappelle-toi que je suis toujours ton grand frère... et que j'ai le bras long. »

Comme Salvian rentrait à son hôtel, le portier lui remit la carte de Camille Nortier :

« Ce monsieur est encore là?

— Oui, il attend dans le fumoir. »

Le roi du caoutchouc lisait un journal d'un air rogue. Le pas du tribun lui fit lever la tête et il prit aussitôt une physionomie très aimable :

« Je pensais bien que vous ne tarderiez pas... Je viens de la salle Bellin... Remarquable discours, cher monsieur, et qui rend notre entente facile, car c'est pour cela que je suis à Lyon. »

Aussitôt, sans vain préambule, l'industriel développa son plan au socialiste : « Je vous avais déjà tâté il y a quelques mois chez les Saintines, vous rappelez-vous? Puis je vous ai écrit il y a cinq jours pour vous mettre en garde contre l'antipatriotisme.

Mais je n'espérais pas que nous pourrions aboutir aussi tôt. Vos nouvelles tendances, telles que vous les indiquiez ce soir avec une courageuse netteté, conviennent tout à fait à mes projets... »

Il expliqua ceux-ci. Le *Prolétaire* transformé, grâce à l'apport d'un capital considérable, avec six pages, un service d'informations et des correspondants à l'étranger, inclinerait progressivement à un socialisme national dans le genre de celui de Rumpel. Le nom de Nortier ne serait pas prononcé. Fabricius Corat servirait d'intermédiaire et d'homme de paille. La nouvelle commandite se réservait seulement les affaires financières et deux ou trois campagnes déterminées dont il serait question plus tard... »

A ce moment de la conversation, Salvian, assis en face de son interlocuteur, eut un geste de surprise. L'autre lui mit la main sur l'épaule : « Ne vous effrayez pas, Giffare lui-même est dans mes plans. Il s'agit de couler Sambuc qui trahit la France et son parti. Nous avons un dossier contre lui. Le ministère Matonnay ne demandera pas mieux que d'être débarrassé de cette basse fripouillerie maçonnique. Sachez que les coquins du style de Sambuc sont vos ennemis et les nôtres. Si vous ne les tuez, ils vous tueront comme ils ont fait pour Gambetta, pour Ferry et toute personnalité prédominante. Acceptez donc mon alliance. Elle vous donne

une force réelle. Restant occulte, elle ne vous compromet pas. Corat, quoique nègre, sera discret, et vous serez pour le reste le maître absolu de votre direction politique. Voyons, cela ne vous tente pas d'échapper aux griffes de Houngar? »

Cela tentait Salvian en effet. Il pesait les avantages et les risques. Nortier n'était pas le premier qui contractait une assurance contre le socialisme. Beaucoup de financiers très modernes n'hésitaient pas à subventionner une forme de révolution qui déplaçait les capitaux sans anéantir le capital. Ils ne s'apercevaient pas qu'en agissant ainsi ils hâtaient un bouleversement certain, et tuaient d'une nouvelle façon la poule aux œufs d'or. C'était leur affaire. Les meneurs du peuple et les millionnaires qui les appuyaient jouaient au plus malin, sans qu'on pût prévoir de quel côté basculerait la vieille société, emportant les derniers privilèges. Mais il n'y avait là ni trahison, ni déshonneur : une partie serrée, voilà tout.

Le démagogue songeait : « Il se fourre dedans en croyant me conquérir. Il me fournit des armes. » L'homme d'argent se disait de son côté : « Il faudra toujours qu'il y ait des révolutionnaires. J'aime autant prendre un pied chez eux. »

Chacun des deux devinait le calcul de l'autre et comptait sur sa propre maîtrise pour le déjouer.

Sous la lumière crue des lampes électriques, dé-

battant un contrat qui devait forcément faire une dupe, Nortier et Salvian symbolisaient les deux puissances de ce temps : l'or et la parole. Le premier, grand, hautain, avec sa voix brève, son cou veineux, son masque impassible sous ses cheveux blancs, ses yeux qui suivaient l'idée du partenaire ; le second, trapu, gros, débonnaire mais embusqué derrière une expérience égale à celle de son futur bailleur de fonds.

Après quelques détours, ils tombèrent d'accord sur les points essentiels: le chiffre de quatre cent mille francs, comme première mise, le lancement immédiat, l'adjonction de Constant Fagnies. Au sujet de ce dernier Nortier déclara : « J'ai déjà travaillé avec lui. C'est un mauvais cœur, mais une tête solide et, si nous l'écartions, il nous ferait la guerre. Pourquoi combattre ce qu'on peut gagner? »

Cette tactique était celle de Salvian. Séparés en apparence par des abîmes, le manieur de foules et le manieur de chèques étaient de cette même doctrine de l'habileté à outrance qui finit par ronger le caractère et même les scrupules. Le contact de trop d'intérêts et de convoitises avait émoussé en eux cette susceptibilité morale qui fait qu'on ne pactise pas secrètement avec un adversaire politique.

Quand tout fut conclu au bout d'une heure, ils éprouvaient une sympathie réciproque. Nortier en

profita pour glisser à Salvian un éloge bien senti de Laurent Caltet, son futur secrétaire, « une nature d'élite », et, sans insister davantage, lui laissa entendre qu'il était au courant de ses difficultés familiales.

Comme on se séparait, Salvian, enchanté au fond de la transaction, chercha quelque chose de très aimable : « Vous ne prenez pas une chambre à côté de moi? Nous pourrions bavarder encore un peu en nous déshabillant. »

Mais le grand beau vieillard avec un étonnant sourire de fatuité et de cynisme : « Non merci, je suis attendu... » Alors François se rappela qu'il avait aperçu la Vindiera dans les profondeurs de la salle.

CHAPITRE IX

RÉCONCILIATION

« Ne vous agitez pas, ma mignonne, vous allez vous donner la fièvre. »

Ainsi parlait Mme Haussoir, assise auprès du lit de Marie qui venait, pendant vingt-quatre heures, d'inquiéter considérablement sa mère et sa grand' mère avec une toux soudaine et un point de côté. Le médecin affirmait que cette indisposition, due surtout à un mauvais état moral, n'aurait pas de suites. Cependant la jeune fille avait maigri et ses yeux paraissaient plus grands, plus profonds. Elle continuait par coquetterie à faire ses bandeaux. Elle prit entre ses doigts délicats la main volontaire de sa protectrice :

« Je suis si malheureuse, mère Cécile, je me tour-

mente tant. Songez qu'il y a trois semaines que papa est revenu de Carteyrade et il n'a pas fait un pas vers nous. Nous voici à la fin de novembre. L'oncle Nicolas a écrit à maman, à grand'mère, à moi. Lui, pas un mot. C'est long maintenant... j'ai peur.

— Peur de quoi, petite folle?

— Que nous ne le revoyions jamais... Sait-on ce que peut inventer cette méchante femme, cette Mme de Saintines qui rôde, paraît-il, autour de lui?... Je m'ennuie maintenant chez grand'mère. Elle est trop contente de ce qui arrive. Je voudrais bien m'en aller... Et puis regardez comme tout est triste... »

Elle montrait le jour bas et jaune, la fenêtre éclaboussée de neige. Par un ciel semblable, quelques mois auparavant, en plein hiver, elle avait fait la connaissance de Laurent, et ce souvenir, dont elle ne parlait pas, lui rendait la séparation plus amère.

Mme Haussoir connaissait, par Nortier lui-même, l'entente conclue au sujet du *Prolétaire* et le revirement patriotique du tribun. Elle n'avait donc aucune inquiétude quant à l'issue de ce conflit familial. Tout se passait selon ses prévisions : Émilie Caltet la tenait au courant de l'incurable mélancolie de son frère. Pour que les fiancés fussent rejoints, pour que le foyer fût rallumé, il ne manquait plus qu'une étincelle. Mère Cécile avait, la veille, obtenu de la fière Marianne qu'elle fît le premier pas, sous forme d'une lettre à Salvian le prévenant que Marie était

malade. Etant donnée la tendresse de celui-ci pour sa fille, la solution ne pouvait tarder.

« Madame, je n'ai confiance qu'en vous. Croyez-vous que ces dures épreuves finiront?

— J'en suis sûre. Avant peu vous aurez revu non seulement votre père qui vous aime et n'a pas cessé de vous aimer, mais encore quelqu'un dont le nom est dans votre pensée, s'il n'est sur vos lèvres. La crise politique est franchie. L'orateur de Lyon a réparé largement la faute du démagogue de Berlin. Il n'y a plus d'empêchement moral entre vous... (Ici Mme Haussoir rapprocha son visage de celui de la malade qu'éclairait un sourire extasié), entre vous et ce quelqu'un-là. Il n'attend qu'un signe pour accourir. »

Tout l'amour de Marie éclata dans l'accent passionné avec lequel elle remercia le Ciel, joignant les mains, pure et ardente : « C'est le miracle, mère Cécile, le miracle imploré par moi.

— Non, mon enfant, c'est la récompense de votre effort et de vos vertus. Les petits êtres que vous m'aidez à sauver ont intercédé pour la bonne demoiselle... Mais soyez calme et acceptez la joie, comme la douleur, d'une façon sereine. C'est le privilège des croyantes de ne jamais céder à leurs nerfs. »

Cette femme subtile connaissait les paroles qui apaisent. Elle lisait dans les regards de la jeune

fille une intense curiosité, le désir d'être renseignée sur les circonstances qui autorisaient tant d'espoir. Elle ne faiblit pas, voulant laisser aux événements leur suite harmonieuse, leur mystère. Pour changer le tour de la causerie, elle se mit à parler de l'Œuvre Chrétienne et de cette maison de Lyon qu'elle commençait déjà à organiser sur le plan de celle du faubourg Saint-Antoine :

« L'abbé Dalcis a bien tort de gâter avec des habiletés terrestres les voies aériennes de la Providence... Vous en êtes témoin... Je laisse faire les ennemis de la religion. S'ils roulent un obstacle devant ma porte, je construis une autre porte sur cet obstacle, de sorte qu'au lieu de me nuire, ils me consolident. Les anticléricaux font des lois destinées à extirper la foi. Elles serviront à l'enraciner. Il y a un optimisme allègre qui utilise jusqu'à la méchanceté d'autrui. Quels sont, parmi les petits faubouriens que nous recueillons, les plus actifs, les plus entreprenants, ceux qui nous donnent le plus de satisfaction ?... Vous le voyez chaque jour : ce sont les plus rétifs au début, les plus difficiles, ceux dont on nous affirmait que l'on ne pouvait rien tirer... Le bien doit s'obtenir avec de la fatigue, de la peine, de la persévérance. Le sacrifice de Notre Seigneur est perpétuellement représenté ici-bas par la somme des âmes qu'on pourrait racheter et qu'on ne rachète pas, des souffrances qu'on pour-

rait soulager et qu'on ne soulage pas. Le drame de la Passion est permanent. Il est le seul moyen de lire l'Univers... »

Marie, appuyée sur son oreiller blanc, attentive, se sentait transportée par ces remarques au delà de sa fièvre et de son angoisse. Une langueur qu'elle connaissait bien s'emparait d'elle. L'atmosphère mystique de mère Cécile s'imposait aux plus rudes. Combien d'ouvriers venus, l'injure aux lèvres, pour ressaisir leur femme ou leurs enfants occupés à l'Œuvre, cédaient, balbutiants et surpris, à l'influence de Mme la directrice. Elle entrait en lutte, non avec eux et leurs mauvais arguments, mais avec l'esprit de haine qui les animait. Grâce à une infinie douceur, à une patience héroïque, elle se faisait entendre de leur rébellion. La plupart s'en allaient comme frappés de stupeur, bougonnant mais domptés, et revenaient le lendemain avec des yeux de convertis. Ce jour-là ils trouvaient Madame sévère, impitoyable à leurs vices, à leur paresse, à leur ivrognerie et soulignant, en traits de feu, toute l'ignominie de leur conduite. Ils partaient frémissants de sentiments divers qui s'apaisaient en remords et en bons propos.

Le crépuscule était venu, pâli par la chute de la neige qui répandait partout le silence. Tout à coup la sonnette retentit, comme tirée par une main impatiente, vigoureuse, et aussitôt Marie se dressa, le cœur battant. On entendit un tumulte de voix

émues dont l'une rassurait l'autre, des pas précipités... la porte s'ouvrit. François Salvian courut jusqu'au lit de sa fille, s'arrêta, et tendrement, discrètement, rejetant ses mains derrière son dos comme s'il avait peur de la toucher, déposa sur son front un baiser.

A côté de lui apparut Marianne, avec un empressement joyeux qu'elle essayait vainement de maîtriser. Quelques semaines d'absence et de silence avaient montré à cette épouse offensée la profondeur de son attachement conjugal. Il était clair qu'à cette minute elle eût suivi son François jusqu'aux enfers. Le député cédait à temps pour la leçon qu'on prétendait lui infliger. Douze heures de plus, et sa femme, à bout de forces, fût venue implorer son pardon.

Avant même d'avoir ouvert la bouche, Salvian avait reconnu Mme Haussoir. Il aimait les réconciliations complètes. Il s'inclina et murmura : « Madame, je m'excuse envers vous de tout mon cœur. Au nom de mon enfant, de *notre* enfant, veuillez oublier ma folie de l'autre jour.

— Monsieur, répondit Mme Haussoir, la chrétienne que je suis ne se souvient de rien. »

Marie agrippait son père par sa manche d'un geste tendre et véhément : « C'est bien toi. Regarde-moi. Je ne peux pas me figurer que c'est fini, que nous te retrouvons, que... Ah ! tiens, laisse-moi pleurer un peu, ça me fera du bien. »

Elle fit comme elle disait, trempant de larmes un rire exalté que Salvian et Marianne, serrés l'un contre l'autre, eurent quelque mal à apaiser. Mère Cécile allait sortir discrètement. Mais le député la retint, la supplia de rester dîner : « J'ai des choses importantes, politiques à vous communiquer. Vous ne pouvez me refuser cela aujourd'hui. » Ses regards insistaient plus encore que sa parole. Il fallut céder :

« Maintenant, petite, et vous, mesdames, écoutez-moi. — François se rappelant qu'il était auprès d'une malade, baissait sa voix comme une lampe, tâchait de la régler au point juste entre la bienveillance et l'impassibilité. — Je n'ai pas perdu le temps de pénible épreuve pendant lequel nous avons été séparés. J'ai réfléchi beaucoup, entendu bien des conseils sages, reçu quelques rudes avertissements... L'Allemagne a jeté de l'eau froide sur mes illusions... Bref, sans rien renier de mon passé et de mes idées fondamentales, je reconnais qu'il serait prématuré de déposer les armes... et je... t'invite, ma chérie, à épouser le capitaine Caltet. Les journaux ont déjà dû le fixer sur cette transformation de son beau-père. Qu'il ne craigne rien. La voie où je m'engage est la bonne. Je ne reviendrai point sur mes pas.

— Oh ! papa, c'est trop de bonheur... Madame, vous aviez deviné... Ah ! je voudrais me lever, aller *le* chercher moi-même.

— Ne fais pas ça... tu prendrais froid. Mme Haussoir s'en chargera. Allons, quitte cet air extatique. Autrement je serai jaloux. »

Il excellait à tempérer par de la gaîté les déclarations trop sérieuses. Ce rôle de Providence en chambre lui plaisait. Il ne lui serait point venu à l'idée qu'une autre que lui avait organisé de loin ce scénario et se félicitait de le voir se dérouler conformément aux caractères en présence. Le démagogue avait l'habitude de s'attribuer les succès du groupe.

Pour changer le cours des émotions, il raconta le séjour à Carteyrade et les propos de la petite Naffé, puis son entrevue avec Bernard; l'état de misère et de dépression où il l'avait trouvé, le projet de collaboration au journal : « A propos, c'est fait, j'ai les capitaux et nous nous mettons à six pages. Inutile d'ajouter que j'élimine Houngar et que je donne au *Prolétaire* l'orientation socialiste française et indifférente en matière de religion qui sera la mienne désormais. Tous nos amis nous suivront, j'en suis sûr. »

Il louchait vers Mme Haussoir qui ne broncha pas. Marie, se rappelant la conversation sur Nortier, comprit; mais sa joie était trop vive pour subir la moindre altération. Elle ne faisait plus que compter les heures qui la séparaient de Laurent. Tout se pressait pour elle comme dans un rêve.

Salvian, regardant la pendule, déclara : « Mes enfants, ce qui va être drôle, c'est la rentrée de la grand'mère. Elle ne s'attend guère à me voir ici. » Et les trois femmes éclatèrent de rire, tant la réflexion était juste.

Mme Gallargues ne se hâtait pas. Elle avait passé l'après-midi chez une vieille amie à déplorer le malheur des temps, l'inconduite des hommes et la folie du socialisme. Elle tirait de son drame de famille tous les effets de confidence, de compassion, d'indignation qu'il pouvait fournir. Quand elle avait fait le tour des voisines, elle descendait aux domestiques. Sa concierge n'était pas épargnée et, femme d'un révolutionnaire elle-même, lui donnait la réplique par politesse. La légère maladie de Marie permettait d'ajouter des couleurs noires à un tableau déjà effrayant : ce père dénaturé laissait mourir son enfant de douleur, sans la moindre visite, sans un mot.

Elle tournait le coin de la rue de Fleurus comme sept heures sonnaient. A ce moment elle aperçut sa petite bonne : « Où allez-vous, ma fille, à cette heure-ci ? » — « Acheter un gâteau, qu'on m'a dit comme ça, pour monsieur qui dîne à la maison. » La vieille dame eut un éblouissement. Toutes ses espérances s'écroulaient. Il ne lui restait plus que deux minutes pour se composer un visage, et celui-ci, quand elle rentra, était singulièrement

disparate ; car une très légère couche de satisfaction hypocrite y contrariait une rage frémissante.

Le repas fut gai néanmoins, grâce à Salvian qui employait toute son habileté à gagner Mme Haussoir. Marie était restée couchée et chacun, à tour de rôle, allait la servir, lui verser à boire. On put ainsi parler librement. Il fut convenu que Laurent et sa sœur Émilie viendraient le plus tôt possible rue du Bac, s'entendre avec les parents de la fiancée pour la date et la célébration du mariage : « Pauvre capitaine, il était dit qu'il ne resterait pas dans l'armée.

— Ne le plaignons pas, ajouta mère Cécile. Elle montrait une bonne grâce enjouée, mais les amabilités et les concessions du socialiste ne faisaient nullement sa conquête. Elle voyait derrière lui, derrière son attitude, et ce qu'il appelait sa conversion, un nouveau calcul politique et les billets de banque de Nortier. Rien n'était plus loin de son estime que ce gros homme faible et fluctuant; comme il faisait mauvais emploi du plus grand don qui soit : le verbe ! Fallait-il donc que la démocratie gaspillât ainsi des forces vives et avilît tout autour d'elle.

Le mot de la fin fut fourni par grand'mère Gallargues qui s'écria avec un soupir : « Vous allez me quitter alors ?

— Et sans douleur, maman, répliqua Marianne avec cruauté, — moi dès ce soir. Marie sitôt guérie. »

Le tribun et sa femme revinrent à pied en se donnant le bras. Ils goûtaient un renouveau d'affection et la froide soirée leur paraissait douce. Ils parlaient de leurs enfants, de l'avenir, des compromis nécessaires entre la politique et la famille. Ils faisaient des projets de conciliation. La France ne serait pas toujours déchirée. Elle retrouverait son unité. Il fallait hâter cette heure si désirable, installer d'abord au foyer la paix qu'on souhaitait pour la patrie. Jamais cette croyante et cet impie ne s'étaient sentis si près l'un de l'autre.

A un moment, Salvian risqua enfin la question qui le tourmentait : « Comment as-tu pu, toi ma jalouse, me planter là aussi délibérément ? Si quelque chose avait compté pour moi plus que vous deux, tu me rendais donc la liberté ? »

Marianne sous la clarté lunaire reprit une figure de jeunesse et d'abandon candide pour répondre : « Je savais ce que je faisais. Je n'ai jamais cru à l'importance de tes flirts... Sans cela... »

Le frisson qui la parcourut démontrait sa sincérité. Mais Salvian, un peu vexé d'une aussi magnifique confiance, vit tout à coup voltiger entre eux deux la silhouette charmante de Claire de Saintines.

Le lendemain soir, qui était un dimanche, et par un humide brouillard, François Salvian avait donné rendez-vous, dans les bureaux déserts du journal,

à son administrateur, à Constant Fagnies et à Fabricius Corat, accompagnés d'un premier clerc représentant Nortier bailleur de fonds. Il s'agissait de déterminer la ligne de conduite du journal transformé. La somme de quatre cent mille francs (trois cent mille francs pour les machines et la publicité, cent mille de réserve) avait été déposée le matin même chez un notaire. Les actes étaient prêts pour la signature,

Le tribun accueillit ses collaborateurs avec une certaine solennité. Fagnies toussait et se plaignait du froid. Il avait ouvert sa large pelisse et s'était approché du feu. Le nègre, souriant, fier de son rôle, avait déposé sa grosse serviette sur une chaise.

— J'ai pensé que nous serions tout à fait tranquilles ici aujourd'hui, dit Salvian. Mon secrétaire de rédaction prépare le numéro de demain. Personne ne nous dérangera.

— Donc, interrompit Fagnies qui n'aimait guère les hors-d'œuvre, c'est une affaire bien entendue. Jacob Houngar ne peut plus nous nuire.

— Il n'est plus le maître, déclara l'administrateur. Nous avons racheté en sous-main beaucoup d'actions. Le capital étant augmenté, ce qui lui reste ne lui donnera pas voix prépondérante au chapitre. Voici d'ailleurs, monsieur, l'état de nos opérations à ce jour. »

Fagnies parcourut les devis de son œil exercé. Sa grosse tête carrée, ses épais sourcils, son lorgnon solide, inspiraient confiance. Pendant cet examen les autres s'entretenaient à voix basse. Les fortes sommes inspirent du respect. Le premier clerc, enchanté de participer à une réunion historique, fournissait des explications à l'administrateur.

« Tout est en règle », conclut l'arbitre, remettant la feuille sur le bureau. Il jouait d'ailleurs un rôle important dans la combinaison nouvelle. Sa science juridique, son expérience des budgets faisaient de lui un précieux conseiller. On redoutait sa fourberie, mais on n'en avait pas moins recours à sa compétence. Le portefeuille des finances lui reviendrait un jour ou l'autre et un organe socialiste gouvernemental ne pouvait se passer d'un tel appui.

Heureux d'avoir réglé ces questions financières, Salvian en vint au côté métier. Il n'ignorait pas que l'argent est le grand levier des sociétés prétendues démocratiques; et, tout en ayant l'air de le combattre, il le respectait et le souhaitait comme un signe de puissance. Il fermait les yeux sur les origines impures ou scandaleuses des capitaux qui s'offraient à son parti. Néanmoins il avait jusque-là gardé les mains propres et il méprisait le double jeu de Fagnies dépouillant ses adversaires à l'aide de lois, mais se réservant sa part du butin.

Il exposa succinctement son plan de réforme : Une grande place à l'information, aux faits-divers, théâtres, interviews, etc. Chaque matin un leader politique très court, trente lignes au plus. — « Je me resteindrai », ajouta-t-il, voyant la moue ironique de son associé. — Des contes, de bons romans populaires, littéraires même et capables d'instruire en amusant. Des causeries scientifiques et sociales. Une revue philosophique de la semaine par Guillaume Horteux.

— Aïe, fit Constant Fagnies. Je vous préviens qu'Horteux est sur la route du gâtisme. Il a déjà interrompu deux fois son cours au Collège de France sous prétexte de grandes migraines. »

L'administrateur et le premier clerc sourirent finement. Leur rôle était terminé, mais ils restaient par curiosité. François Salvian haussa les épaules :

« Horteux a du génie. Il a droit à son araignée. Nous ne possédons pas tant de grands hommes dans le parti. Il faut mettre en valeur celui-là. J'irai plus loin, j'insérerai de temps en temps des fables de sa sœur Félicité.

— Vous n'oubliez pas *l'Envoûteuse* », dit Corat. C'était le roman de Maria Poinçon. Le nègre croyait à l'avenir littéraire de celle-ci. Afin de se concilier les bonnes grâces de Camille Nortier, dont il devenait l'homme de paille, il avait mis récemment des

sommes considérables dans les entreprises du roi du caoutchouc. Or il n'exigeait en retour que des égards pour sa grosse amazone et l'insertion d'un roman annuel payé au prix fort : vingt sous la ligne... comme Mme Sand.

« Je n'oublie pas *l'Envoûteuse* », répéta Salvian un peu narquois. Il annonça encore la collaboration de son fils Bernard, des articles d'un gentilhomme socialiste, le citoyen Daniel de Saintines, appelés à un grand retentissement, et les mémoires de la célèbre actice italienne Vindiera.

« Qui est-ce qui les traduira en français ?

— Mon secrétaire adjoint de la rédaction, Abraham Gendrart, un vrai lettré. »

A ce moment l'administrateur et le clerc se décidèrent à prendre congé. A peine avaient-ils fermé la porte que Salvian mit sur le tapis la publication des papiers Sambuc. Martin Matonnay et Mague avaient su soutirer ce dossier de trahison au stupide sénateur et le transmettre à Giffare. Celui-ci le livrait à Nortier qui le gardait dans son coffre fort. Plusieurs autographes de francs-maçons allemands et italiens restant à vérifier, la bombe n'éclaterait qu'en mars, au moment du renouvellement partiel du Sénat. C'était non seulement le lancement assuré pour le *Prolétaire* à six pages, mais une manœuvre politique qui débarrasserait le parti de la tutelle ignominieuse des loges et permettrait, par un reten-

tissant désaveu, l'orientation vers un patriotisme mitigé...

— Défensif... opina Fagnies. Il n'aimait ni ne détestait Sambuc, mais il désirait qu'on déblayât le terrain. Ainsi que tous les premiers rôles, il avait eu à se plaindre de la maçonnerie, bien qu'elle l'eût jadis admis hargneusement dans ses grades inférieurs. Ce joug ridicule lui pesait. C'était aussi le cas de Salvian, frère.·. intermittent, déshabitué de sa loge, « en sommeil » depuis plusieurs années.

Fabricius Corat, membre de *La Parfaite Amitié*, comprenait mal ces projets fratricides, mais il s'inclinait devant la supériorité de ses deux complices. Il était blasé sur les manigances et ne faisait jamais d'objections. Pour la forme, on lui fit jurer le secret. Il étendit sa main bronzée hors d'une éblouissante manchette.

Ces diverses questions une fois réglées, les trois copains se séparèrent. Sur le pas de la porte Salvian dit à Fagnies : « Qu'est-ce que Nortier va bien nous demander en échange de sa royale contribution ? »

L'autre eut un sourire indéfinissable et répliqua ces deux seuls mots : « Notre silence ».

Puis, attendu qu'il se faisait tard et qu'il craignait les reproches de sa Gertrude, il partit à grandes enjambées, relevant le col de son paletot. Fabricius Corat alla contempler dans la glace d'un grand restaurant l'homme de couleur que les blancs

admettent à leurs sublimes complots. Le citoyen directeur descendit à l'imprimerie examiner ses nouvelles machines.

Peu de jours après ce pacte sournois, Salvian se hâtait d'aller dîner chez les Saintines. Il était en retard. La Chambre venait de finir sur un ordre du jour de demi-confiance qui annonçait la chute prochaine du ministère Matonnay. Déjà l'on prononçait le nom de Caussade. Celui-ci, averti des bruits fâcheux qui couraient sur Sambuc, avait promis d'en débarrasser sa combinaison. Car les relations avec l'Allemagne demeuraient ambiguës, sinon menaçantes, et le patriotisme défensif de Fagnies continuait à prévaloir au Parlement.

Le tribun était heureux. Tout, depuis son retour, s'arrangeait au mieux de ses intérêts familiaux et de sa situation politique. L'entrevue, très cordiale cette fois, que sa femme et lui avaient eue avec Laurent et Émilie Caltet s'était terminée d'une façon émouvante et simple. Le capitaine renouvelant sa demande, Salvian l'avait attiré à lui et embrassé paternellement. Émilie tombait dans les bras de Marianne. On fixait aussitôt la date du mariage aux premiers jours de février, afin que le fiancé eût le temps de régulariser sa situation militaire et de se mettre au courant de ses nouvelles fonctions auprès de Nortier. Il était agréable au directeur du *Prolétaire* que son gendre devînt le secrétaire de son

bailleur de fonds. C'était une sécurité de plus. Marianne enfin lui témoignait une tendresse entière et une confiance renouvelée. Sa jalousie même s'atténuait au point qu'elle avait admis la reprise des relations avec la rue Saint-Honoré. C'était en effet chez les Saintines que Salvian pouvait rencontrer son commanditaire Camille Nortier avec le moins d'inconvénients. La maîtresse de maison n'était-elle pas socialiste.

Socialiste ! Il en riait encore en enlevant son manteau dans l'antichambre, car il n'avait plus d'illusions sur la capacité intellectuelle de cet oiseau de paradis laïque. Mais elle n'en conservait pas moins pour lui un parfum de fruit défendu qui lui chatouillait l'imagination.

La tête légère de Claire de Saintines avait admis la réconciliation de « son lion » et de la famille du lion aussi aisément que leur rupture. Les bonheurs ou les malheurs d'autrui ne l'impressionnaient qu'au point de vue descriptif et verbal, comme des prétextes d'agitation. Aller prendre des nouvelles, s'inscrire sur un registre, c'était pour elle le signe de la maladie et de la mort. Elle s'exprimait ainsi sur ces passions muettes qui traversent les convenances sociales à la façon des éclairs d'orage : « Ils sont en grand flirt ». Elle plaignait gentiment les amis dont la fortune tombe à quarante mille francs de rente et elle déplorait qu'une cousine

pauvre allât, luxe inutile, passer les vacances au bord de la mer.

Mais comment juger sévèrement une petite dame qui a trente mille francs de perles autour du cou et dont les pieds charmants frémissent dans des mules de satin jaune. Car tel était le ton général de sa toilette très simple, d'intimité. Elle cria à Salvian dès qu'elle l'aperçut : « Nous sommes entre nous, rien qu'entre nous. On va pouvoir causer affaires ! »

Daniel lisait à la Vindiera attentive et ployée sous la lampe un article de philosophie humaine destiné au *Prolétaire*. La transformation du journal était en effet l'événement à la mode et chacun, dans l'entourage du maître, désirait participer à son œuvre. L'actrice n'écoutait pas un mot de cette composition d'ailleurs nébuleuse, mais elle feignait, à l'aide de contractions du front et des sourcils, un intérêt prodigieux. Elle fit chut de la main et du bout de ses lèvres carminées :

« Parfait. Je vois ce que c'est », dit Salvian et il s'assit sur un canapé bas à côté de Claire, dont les beaux yeux gris étincelaient de flammes vaines. Elle lui recommanda tout aussitôt une demi-douzaine de collaborateurs éventuels, riches, titrés et remplis d'ardeur pour le peuple. Il l'écoutait avec bienveillance :

« C'est que, finit-il par déclarer, je n'aurai plus

de place pour les écrivains et journalistes de métier si j'engage toute cette équipe blasonnée. »

Le mot « équipe blasonnée » amusa beaucoup. Elle lui parlait de si près qu'il remarquait les plis et fossettes de son délicat visage comme le jardinier qui se penche peut distinguer toutes les fleurs d'un parterre. Elle finit par rougir en riant et bredouiller. A côté d'eux l'implacable Daniel continuait la lecture de son article.

Camille Nortier arriva à neuf heures. On avait pris le parti de se mettre à table. Il était plus pâle encore qu'à l'ordinaire. Il baisa nerveusement les mains des dames et s'excusa sur la multitude et la variété de ses occupations. Puis il s'assit et se mit à dévorer le « poulet suprême » et lamper le château-margaux comme un homme qui n'a mangé ni bu depuis deux jours. La Vindiera poursuivait un pittoresque éloge d'Abraham Gendrart, le bohème attaché à la rédaction du *Prolétaire*, lequel traduisait présentement ses mémoires : « Imaginez qu'il foume sa pipe dans mon cabinet de toilette. J'adore ça. Il me semble que tous mes rêves irréalisés dansent et tournent dans ces nouages bleus... Quel parfum ! »

Ces familiarités déplaisaient à Nortier. Il fit la grimace. Alors l'Italienne irritée : « Est-ce vrai ce qu'on raconte, mon cher Camille, que vous êtes au bout de votre rouleau, que vous n'en avez pas pour trois

mois dans le ventre? Les Français ont de si drôles de manières de dire les choses...

— Qui donc colporte ces niaiseries? répliqua froidement le financier. — Demandez à M. Salvian, votre directeur, si je ne dois pas demain matin augmenter mon apport de cent mille francs.

— Dont cinq mille de publicité pour vos mémoires, ingrate... » ajouta le tribun. Claire conclut avec gaîté : « Ce serait du joli, un krach Nortier. Nous n'aurions plus qu'à mettre la clé sous la porte. N'est-ce pas, Dani?... Toute notre fortune est maintenant dans le caoutchouc. »

Camille Nortier bonhomme daigna expliquer que sa balance annuelle annonçait un gain de deux millions. Les imbéciles jouaient à la hausse sur les cafés. Mais le café baisserait et ses courtiers de Hambourg et de Londres réaliseraient ainsi des bénéfices énormes, « auxquels vous participerez, mes amis... Mon cher Salvian, c'est même votre futur gendre qui fera la répartition des fonds ».

Une perspective aussi agréable remplit les cinq convives d'allégresse. Au dessert on but à l'avenir et à la prospérité du journal. La Vindiera, d'une voix cassée mais si émouvante, chanta un air d'opéra italien avec des gestes de nageuse. Quelqu'un ayant prononcé le nom de Jean Pasme, on se félicita de son absence : « Il pousse la philanthropie jusqu'au coup de rasoir. » La Vindiera

défendit perfidement le « Bon Jouge », et le fit accabler davantage. Cependant que Daniel, d'un œil inquiet et sévère, surveillait le service des deux maîtres d'hôtel très intéressés par ce débinage.

Après le dîner, tandis que les trois frivoles jouaient aux cartes, Salvian et Camille Nortier eurent ensemble un long entretien sur la politique générale. Ils espéraient canaliser le courant ouvrier vers un opportunisme à la Fagnies, réfréner de plus en plus les appétits internationalistes des loges et de la haute banque. Pour cela, il fallait agir par la terreur. Ils tombèrent d'accord sur la nécessité d'égorger impitoyablement Sambuc. Cet exemple ferait taire les récalcitants.

Ils se séparèrent contents l'un de l'autre, certains du succès de leur combinaison. Malgré les avertissements et les scrupules de Mme Haussoir, Nortier se voyait déjà maître des syndicats, à l'abri des grèves et inspirateur d'une campagne contre les monopoles qui le gênaient. Salvian se voyait déjà arbitre entre le capital et le travail, directeur des masses par la finance et de la finance par les masses. Aucun des deux ne sentait plus ce que leur alliance avait de dangereux et d'insolite.

CHAPITRE X

APOGÉE

Le mariage de Marie Salvian et de l'ex-capitaine Laurent Caltet venait d'être célébré à Saint-Thomas d'Aquin. L'abbé Dalcis avait officié, en qualité d'ami de la famille. On était au mois de février. Par une bise aigre et sifflante un certain nombre d'invités traversèrent le boulevard Saint-Germain et allèrent rue du Bac féliciter les nouveaux époux, manger quelques sandwichs, boire un verre de malaga. La foule s'amassait devant la maison et s'amusait de ce qu'un député socialiste eût à sa porte plusieurs équipages.

On circulait, on s'écrasait dans les diverses pièces converties en buffets : Monique, habillée en dame avec un beau chapeau à plumes, les yeux encore

rouges d'émotion, bousculait les « extra » chargés du service. La belle-maman Gallargues triomphait dans une robe de faille marron qui bruissait au moindre de ses gestes. Elle exposait à chacun que ces noces étaient sa victoire personnelle, la fin d'une politique d'exclusivisme et de persécution. Charmante et souriante, presque aussi jeune que sa fille par l'effet du bonheur, Marianne essayait vainement de la faire taire, en la bourrant de friandises. Car la vieille dame était gourmande.

Nicolas Salvian, venu de Carteyrade avec la petite Rose, comme il l'avait promis, pour servir de témoin à sa nièce, restait un peu à l'écart, examinait silencieusement le public. Il y avait là de quoi surexciter son ironie naturelle, car les relations d'Émilie Caltet et de son frère n'étaient point celles des Salvian. Ici feu le ministre Matonnay, renversé sans qu'on sut pourquoi et remplacé par Caussade, plastronnait auprès de son fils, saluait, remerciait, cependant que Martin Matonnay très élégant cherchait des yeux quelqu'un dans la foule. Ils avaient *osé* assister à la messe et ils étaient fiers de leur courage.

D'autres députés et sénateurs radicaux, qui avaient également franchi le seuil de l'église, fascinés par la prospérité du *Prolétaire* à six pages et la contante ascension de Salvian, se disaient que d'ici aux élections leur acte audacieux serait oublié. Ils

riaient très haut et se redressaient, avec une vague crainte du lointain électeur, comme ceux qui sifflent en traversant un bois. Plus loin, trois ouvriers du journal étaient venus apporter un bouquet et attendaient, les bras ballants, assez gênés, qu'on voulût bien s'occuper d'eux. On remarquait encore une délégation des garçons de bureau et du petit personnel de la Chambre, où le tribun était très aimé. Quant aux électeurs de Carteyrade, ils avaient résolu de s'abstenir, à l'instigation du bouillant Malafosse, et cela était d'un fâcheux augure.

Quelques camarades de Laurent avaient hasardé leurs uniformes parmi ces farouches pacifistes. Ils regrettaient la détermination qu'avait prise Caltet de quitter le régiment, mais ils ne pouvaient l'en blâmer, les tempéraments de sa trempe étant mal à l'aise parmi les besognes que l'on impose actuellement aux officiers. Ils connaissaient d'ailleurs les sentiments patriotiques et chrétiens de sa femme, et les difficultés auxquelles leur union avait donné lieu.

Un groupe singulier était formé par Mme Haussoir, très à son aise et dominant là comme partout, Émilie Caltet d'une laideur rayonnante, et Rose Naffé toute mince et timide dans sa robe blanche. Les amoureux avaient tenu à l'avoir comme demoiselle d'honneur. Elle avait été conquise tout de suite par la bonté et l'attraction mystique de mère Cécile,

laquelle de son côté s'était prise d'affection pour cette petite visionnaire aux traits si doux. On était en train d'intercéder auprès du parrain pour qu'il confiât sa filleule à l'Œuvre Chrétienne. Ce n'était pas commode : le vieux docteur redoutait la solitude et ne voulait à aucun prix se séparer de sa protégée. Mais Mme Haussoir n'avait-elle pas résolu bien d'autres difficultés, qui semblaient insurmontables.

Bernard Salvian avait laissé à Lyon sa boudeuse. Malgré les reproches de Jeanne qui l'accusait de commettre une vilaine action, malgré les menaces d'Albigny, furieux et jaloux de la transformation du *Prolétaire*, il n'avait pu supporter l'idée que sa sœur se marierait sans lui. Ç'avait été pour ses parents une joie profonde de le voir arriver, tendre et confiant comme jadis. Sans l'interroger, Marianne avait compris ce qu'il dissimulait de mélancolie et de rancœur sous ses airs impassibles et elle lui pardonnait de toute son âme une fuite et un silence dus à des causes douloureuses. En ce moment le jeune homme éprouvait les sentiments d'un captif évadé qui ne peut croire à la liberté. Tout lui semblait délicieux. Sa femme, qu'il avait tant désirée, tant choyée, tant subie, lui apparaissait ainsi qu'un maître lointain et hargneux. Il avait suffi de quelques semaines pour dissiper ses illusions. En mangeant son petit pain au jambon, il songeait : « Je suis l'enfant prodigue », et il ne

savait s'il devait pleurer ou rire d'un aussi complet fiasco conjugal.

Comme il avait une âme droite et sans fiel, il se consolait avec le spectacle de Marie et de Laurent. Ceux-là serraient des mains, saluaient, souriaient, répondaient aux compliments, et cependant ils étaient loin, très loin, dans ce pays sans laideur et sans souffrance qu'habitent les passionnés aux heures qui précèdent l'union. Ils ne voyaient pas, ils n'entendaient pas, ils n'admettaient, dans leur vie intérieure trop intense, que des reflets et des souvenirs de leur amour. Après avoir tant redouté une séparation éternelle, ils n'osaient croire à la réalité. Quelque chose d'impétueux, d'ardent émanait d'eux qui s'imposait à l'assistance. Un nuage flottait autour de leurs deux silhouettes, et leurs mouvements harmonieux révélaient une entente profonde.

La Vindiera les admirait à trop haute voix, avec des expressions insolites, un accent étranger qui paraissait forcé. A quelques pas de la cabotine, Mme Nortier et sa fille Suzanne, effacées toutes deux, se ressemblant, d'allure élégante et sobre, considéraient douloureusement celle qui désolait leur intérieur. Camille Nortier, craignant cette rencontre, avait préféré rester chez lui. D'ailleurs sa présence eût compromis Salvian. Le bruit n'était que trop répandu d'un pacte récent entre le grand capitaliste et la Sociale apprivoisée.

Pâle, robuste, immobile, répondant à peine, Constant Fagnies surveillait sa colossale Gertrude qui minaudait au milieu d'autres dames. Il se demandait : « Quelle nouvelle gaffe? » car lui seul connaissait la profondeur de sa légendaire stupidité. N'avait-elle pas félicité un officier partant pour Tulle de ce qu'il retournait en Afrique!... Toute réunion était pour son mari un supplice, tout mariage une alerte, tout enterrement un effroi. Les bévues sont plus visibles dans le funèbre que dans les réjouissances. Cet homme impénétrable, ce Fagnies qui portait un monde dans sa tête carrée, tremblait comme un collégien devant les échappées de sa femme. Ah ! qui lui eût prédit ces lourdes chaînes quand il l'épousait, svelte et timide, vingt-deux ans auparavant!

François Salvian se tenait dans l'antichambre, accueillant par un mot aimable chacun de ses invités. Il avait pris son parti de l'église, des accusations de cléricalisme et de militarisme, de l'abstention de ses électeurs, des injures de Marc Albigny et des syndicats, de tout. Il avait le vent dans ses voiles. Depuis son discours de Lyon, les attaques de ses adversaires, les pièges dressés par ses mauvais amis, les calomnies même tournaient à son avantage. Chaque jour il se félicitait d'avoir suivi les conseils de Nicolas et lié sa fortune à Nortier. Celui-ci était le plus discret, le plus généreux, le moins tatillon

des commanditaires. Il n'avait exigé aucune modification gênante dans la ligne politique du journal, socialiste comme jadis, avec une nuance de modération et de patriotisme en plus. Seules les quatrième, cinquième et sixième pages, avec les annonces et le bulletin financier, lui appartenaient. Mais les choses étaient si bien faites que son omnipotence demeurait invisible. Quelle différence avec la brutale mainmise de Jacob Houngar!

Ce juif, dépossédé de tout pouvoir par l'apport brusque d'un capital adverse et considérable, s'était transporté avec armes et bagages dans la maison d'en face, à l'*Aube socialiste*, chez Gageron. Le beau Nestor avait ainsi bénéficié d'une part et perdu de l'autre, car le *Prolétaire* transformé lui faisait une rude concurrence. Il fallait s'attendre à quelque mauvais tour. Houngar ne pardonnait guère et Gageron ne poussait pas la gratitude amicale jusqu'à l'oubli de ses propres intérêts. Invité au mariage, il n'était pas venu et il avait négligé de s'excuser. Ses collaborateurs l'avaient imité.

Étaient là en revanche Michel Malet, devenu chef du cabinet de Léon Caussade, ministre de l'Intérieur et président du conseil, Guillaume Horteux et Giffare. Michel Malet représentait son nouveau patron et témoignait beaucoup d'affection à l'ancien. En conséquence de cette mutation, Talcèdre se trouvait remplacer Malet au *Prolétaire*

et Gendrart remplacer Talcèdre auprès du tribun.

L'exaltation de Guillaume Horteux faisait des progrès. Sa sœur ne le quittait plus. Il avait repris son cours au Collège de France et fournissait régulièrement une copie terne, fastidieuse. Ses yeux trop vifs, aux pupilles inégales, ses gestes, son langage inquiétaient ses amis et ses proches. Il estropiait les noms, disait Fignat pour Fagnies, le *Prolétare* pour le *Prolétaire*, et Félicité le reprenait doucement. Il avoua à Marianne Salvian, en cherchant ses mots, qu'il avait composé un épithalame en l'honneur des jeunes époux, puis qu'il l'avait déchiré à la dernière minute, le trouvant indigne du sujet : « Ma migraine, voyez-vous, ma migraine. »

Giffare, noir et sombre comme de coutume, se faufilait à travers les groupes, cherchant à saisir au passage des fragments de conversation. C'était sa manie. Il avait la vocation de la police. Depuis que Nortier avait décidé la perte de Sambuc, il complétait les preuves de la scélératesse de son vieil ennemi, et il rôdait autour de Salvian afin de lui faire part de ses trouvailles. L'exécution du misérable sénateur étant résolue pour le mois de mars, Giffare impatiemment comptait les jours.

Tout à coup un mouvement se produisit dans cette assemblée disparate et rapprocha, à la faveur d'une commune curiosité, le clan Caltet et le clan

Salvian. Claire de Saintines, menue, délicieuse et riante, apparaissait au bras du juge Jean Pasme, suivie du long et hautain Daniel. Elle venait voir comment son lion remplissait son rôle de beau-père et de père. Elle voulait à la fois étonner et séduire, graver à jamais son image dans les yeux de ces parlementaires, de ces petits bourgeois, de ces ouvriers, de ces soldats même. Elle apportait la fausse cordialité, le désarroi et l'envie par son nom, son titre, la légende de sa tendresse pour le tribun.

Marianne pâlit et salua froidement. La Vindiera s'élança en rugissant d'allégresse. Mme Gallargues communiqua l'horrible secret à ceux qui voulurent bien l'écouter. Quant à Salvian, écartant Jean Pasme d'un « vous permettez, n'est-ce pas? » très bref, il offrit à sa radieuse amie, non sans un court frisson d'orgueil, une promenade autour des buffets. La jolie petite forme en dentelles noires s'inclinait, s'extasiait, se redressait, répétait « je n'ai pas soif », un verre de champagne à la main. Elle avoua par la suite qu'elle ne s'était jamais autant amusée: « *Il* avait l'air d'un fauve apprivoisé, ma chère, et je sentais que si j'avais voulu *il* aurait dansé la Carmagnole au milieu de ses invités. »

Un mois plus tard, vers le milieu de mars, à la Chambre, dans le Salon de la Paix :

Fagnies est en train d'achever, à la tribune,

un discours sur le privilège des compagnies de chemins de fer. Mais, quelle que soit l'autorité de sa parole, la moitié des députés a déserté les bancs. Les groupes s'entretiennent avec passion des dossiers Sambuc dont la publication vient de commencer dans le *Prolétaire*.

Que sont ces dossiers ? Un échange de lettres et de documents confidentiels entre les loges allemandes et françaises, la preuve irréfutable que depuis dix ans la France est trahie par ceux-là mêmes qui dirigent sa politique occulte. Sous couleur de fraternité internationale, la tactique du renoncement à l'Alsace-Lorraine, du désarmement unilatéral et de la « démilitarisation » progressive y apparaît dans un jour cru. Ces théories humanitaires, que les naïfs s'obstinaient à considérer comme une erreur sentimentale, s'y révèlent ainsi qu'une ingérence étrangère directe. Un de ces sinistres papiers, daté de Berlin, débute ainsi : « *Mon très cher frère ∴ Sambuc, j'ai fait à nos amis de la loge* GERMANIA *la communication convenue entre nous. Ils s'en déclarent satisfaits. Néanmoins les appels à la désertion devraient, selon eux, être poussés davantage afin de bien convaincre les chauvins qu'ils auront à compter désormais, sitôt la déclaration de guerre, avec la possibilité d'une Commune.....* »

Une autre missive, en allemand celle-ci, a trait au

budget et aux augmentations de crédit militaire : « *Ne pourriez-vous répandre officieusement le bruit que l'Allemagne voit d'un œil mécontent ces dépenses, au moment des complications chinoises... Le spectre d'une alerte genre* 1875 *arrêterait peut-être les gaspilleurs.....* »

Une troisième, timbrée de Francfort, se plaint de la tendance exclusivement pro-anglaise qui se manifeste de plus en plus dans le gouvernement de la République : « *Mon très cher frère* ∴ *Sambuc, la loge* Arminius *met la maçonnerie française en garde contre l'agressivité du cabinet de Saint-James. Vous pourriez peut-être, grâce à votre haute situation parlementaire et maçonnique, empêcher chez nos frères* ∴ *français la propagation d'un état d'esprit qui présente un danger réel. Il est vraiment déplorable que les sentiments pacifiques des loges allemandes soient aussi injustement méconnus. Songez que sans elles, sans leur vigilance, l'Europe serait lancée dans les pires aventures.* »

Les numéros du *Prolétaire* circulent. Les conservateurs et les libéraux triomphent. Les radicaux sont atterrés. Sambuc est des leurs. Il représente leur doctrine au Sénat. Sa terne et maussade personnalité, qui n'offusque personne, lui a permis de gravir un à un tous les échelons des honneurs démocratiques. Il connaît beaucoup de choses et beaucoup de gens. Ne cherchera-t-il pas à se venger ?

L'*Aube socialiste* a pris mollement parti pour l'accusé. Question de boutique. Elle ne pouvait emboîter le pas au *Prolétaire*. Jacob Houngar, très entouré, apoplectique, frappant le sol de sa lourde canne, déclare que c'est une infamie, un coup de Nortier et des cléricaux, que Salvian doit être exécuté, chassé de son parti. Il ne digère pas le tirage à cent cinquante mille exemplaires de cette feuille qu'il a abandonnée. Gageron est perplexe. Il tripote de la main sa belle barbe et, sans contredire le juif qui maintenant l'alimente, recueille d'autres conseils. Il n'ose encore attaquer Salvian, qui l'a inventé et protégé et qui garde une grosse clientèle ouvrière malgré l'hostilité des syndicats. Cherchant sa revanche à côté, il a publié le matin même un article d'injures contre le secrétaire de Nortier qu'il appelle « le capitaine caoutchouc ». Manière commode d'ajourner son opinion quant aux papiers Sambuc.

Les avis sont très partagés. Le plus grand nombre des socialistes est disposé à lâcher Sambuc, qui n'avait qu'à ne pas se laisser pincer. Matonnay, de sa voix mordante, se désolidarise d'avec « ce drôle ». Il ajoute : « D'ailleurs, pourquoi ne vient-il pas s'expliquer ? On ne l'a pas vu non plus au Sénat. Il se cache, donc il avoue. C'est un suicide. » Quand Matonnay quitte un bateau, c'est qu'il est pourri ; son geste héroïque entraîne aussitôt vingt autres défections.

Marc Albigny, bien que malade, a voulu attiser les fureurs contre son ennemi et allié Salvian. Appuyé au bras de son fidèle Mague, dont il ignore la complicité, il prend un à un ceux qui passent et s'efforce de les catéchiser. Mais il vit trop en dehors du trafic parlementaire pour que son action soit efficace. Il a la réputation d'un nébuleux raseur. Les gens l'écoutent, l'approuvent pour en avoir plutôt fini, puis le quittent vivement et ne le subissent point. Maigre et livide, Mague, qui a recopié la plupart des papiers Sambuc, s'amuse énormément et sourit au sénateur Giffare, lequel désapprouve la publication, renie hautement son œuvre. Les précautions ont été bien prises. On croit à la trahison d'un subalterne. On ne soupçonne ni Giffare, ni Mague, ni Martin Matonnay. On ignorera toujours que chacun d'eux a reçu dix mille francs de Camille Nortier.

« Pourquoi Salvian a-t-il fait cela? N'est-il pas franc-maçon lui-même?

— Oui, mais depuis plusieurs années en sommeil. C'est son gendre qui l'a entortillé.

— Interpellera-t-on là-dessus?

— Quant à moi, je me réserve. Selon l'effet produit chez mes électeurs, je suivrai l'*Aube* ou le *Prolétaire*.

— Vous savez que Houngar est ruiné et que Nortier a encore mis quinze cent mille francs dans le *Prolétaire*.

— Les papiers ont été payés six cent mille francs.

— Ils sont truqués.

— Ce que vous avez vu jusqu'ici n'est rien. Salvian garde le plus fort pour la fin.

— Ah! les réactionnaires sont habiles.

— Il paraît que la vente du *Prolétaire* a monté de 20,000 pour Paris.

— C'est Caussade qui a tout machiné.

— Salvian est un jésuite. Il ne l'emportera pas en paradis.

— Salvian est le maître de la situation. Il sera président de la République.

— Mieux que ça, premier consul.

— Sa femme et sa fille ont tout combiné. Les papiers viennent de l'Œuvre Chrétienne où l'on a recueilli une bonne de Sambuc. »

Ces propos et d'autres encore, formant le bourdonnement de la ruche, finissent par se concentrer, fusionner en une approbation générale de Salvian, sauveur de son parti et de la République. Les socialistes gouvernementaux se félicitent qu'un des leurs ait assumé la responsabilité de cette exécution. Elle déblaie le terrain électoral quant à la concurrence radicale et refoule la franc-maçonnerie. Les scandales éclatent toujours. Que serait-il advenu si les réactionnaires avaient pris l'initiative et recueilli les bénéfices de celui-ci?

Constant Fagnies vient de quitter la tribune et

traverse d'un pas pesant le Salon de la Paix. Il tient sa serviette oblique comme font les avocats. Il ne lui manque que la toque et la toge. Journalistes et députés l'assaillent. On n'ignore point qu'il est l'associé de Salvian et l'on désire connaître le point de vue en quelque sorte officiel de ces divulgateurs d'ignominie : « Pourquoi nous avons publié ces lettres?... Mais, messieurs, votre question m'étonne... Parce qu'adversaires résolus de toutes les corruptions des régimes antérieurs, nous n'entendons pas que la République soit dérobée et salie par des forbans... Réfléchissez que nous avons été à deux doigts de la guerre, que nos angoisses ne sont pas encore complètement dissipées... C'est-à-dire que le sénateur Sambuc devrait être traduit devant une Haute-Cour avec ses complices, s'il en a.

— Bravo!... Très bien!... Voilà qui est parlé! » Constant Fagnies ne s'anime pas. Il accuse d'une voix ferme, sans éclat, comme un procureur qui serait un géomètre. Il réduit les questions au plus simple. Il écarte d'une main résolue les importuns qui réclament des détails :

« Messieurs, messieurs, ces épisodes plus ou moins dramatiques ne doivent pas nous faire perdre de vue les questions sérieuses et le nouveau projet de règlement entre l'État et les Compagnies... » Il met en pratique sa doctrine que le parlementarisme est un tampon pour amortir le choc des foules. Il

professe que, dans les pays de suffrage universel, celles-ci se précipitent à l'assaut de la richesse et des privilèges, et que les couloirs du Parlement sont un labyrinthe destiné à les égarer. Depuis vingt ans son large front rumine le moyen de tourner la difficulté démocratique.

Un farceur répand le bruit que Sambuc s'est tiré deux coups de revolver. Un ami du sénateur, qui sort de chez lui, dément une nouvelle aussi invraisemblable : « Sambuc se montre affligé, certes, des interprétations défavorables que l'on donne de son action pacifiste, mais il croit en la vie, en la beauté, et il se justifiera de toutes les calomnies le moment venu. » Cette extraordinaire déclaration soulève des rires et des murmures. L'hypocrite n'ose ni avouer ni démentir nettement. Au surplus, il n'y a pas de doute, la correspondance est authentique.

Soudain, un remous : Salvian fait son entrée, entre son secrétaire Gendrart et Fabricius Corat. Le nègre jouit de la curiosité qui s'attache à son illustre compagnon et dont il retient sa petite part. Que Maria Poinçon n'est-elle là pour jouir du spectacle!

En un clin d'œil, le tribun a compris que c'est la victoire. Il s'y attendait d'ailleurs, car l'attaque est opportune et Sambuc antipathique au plus grand nombre. Il s'est composé un air bonhomme, un

masque de bourreau malgré lui, qui n'a consulté que sa conscience, mais déplore la cruelle nécessité. Ah ! l'office de justicier est pénible !

« Est-il vrai, mon cher collègue, que le *Prolétaire* de demain nous réserve d'autres surprises?

— Mon cher maître, on parle d'une vengeance personnelle. Ne démentirez-vous pas ?... »

François Salvian hausse les épaules, rit bruyamment, se défend contre toute interview. Il évite Gageron et Houngar ; il contourne Albigny; il passe sans les voir à travers les radicaux consternés ou haineux qui n'osent manifester leur ressentiment. Il a un certain courage moral, mais il manque de bravoure physique et, ignorant les projets de Sambuc, il a dans sa poche, à tout hasard, un revolver chargé, sans gaine, qui l'effraye plus qu'il ne le rassure. Gendrart, heureux dans sa nouvelle fortune comme un coq en pâte, blague et fait des mots.

Peu à peu la foule des trembleurs et des courtisans du succès environne le trio sympathique. Fagnies vient à la rencontre de son compère. Il le saisit par l'épaule et l'entraîne avec lui dans un aparté qui intrigue tout le monde. Que peuvent bien se raconter ces deux augures?

Or Constant Fagnies dit à Salvian : « Nous tenons le bon bout; Sambuc ne crâne même pas. Les francs-maçons font un nez terrible et ils ne peuvent

rien réparer. C'est la justification de toute notre attitude depuis le discours de Lyon.

— Oui, répond Salvian avec modestie. Je crois que nous n'avons pas mal manœuvré. »

Cependant Corat vante à Gendrart, qui s'en moque, l'étonnante maîtrise financière de Nortier : « ...Quand je m'en suis rendu compte, mon vieux, je lui ai confié toute ma galette. Il doublera mes capitaux en deux ans.

— Puisque c'est comme ça, conclut Gendrart qui ne perd jamais la carte, prête-moi donc cinq louis... je te les rendrai dès que j'aurai palpé la traduction de mon Italienne. »

Dans le landau qui les emportait vers le vélodrome du Parc des Princes, Laurent Caltet expliquait aux deux officiers ses témoins, et à Nicolas Salvian son médecin, pourquoi il avait demandé raison à Gageron de l'ignoble article « le capitaine Caoutchouc ».

— Nous aurions le plus grand tort, nous autres militaires, de supporter les injures des politiciens. Il n'y a qu'une chose qui arrêtera ces gens : la peur des coups. Et puis j'ai donné ma démission pour épouser Mlle Salvian. Ma situation serait vite fausse si je ne nous faisais pas respecter, ma femme et moi.

— C'est égal, je voudrais bien être plus vieux de

deux heures, » déclara l'oncle Nicolas. Il avait fini par céder Rose Naffé aux instances de Mme Haussoir et, depuis qu'il avait pris cette résolution, ne pouvait se décider à partir pour Carteyrade. La perspective de sa solitude l'effrayait.

Un des officiers demanda : « Es-tu entraîné, au moins? Il paraît que Gageron est adroit. »

Laurent se mit à rire : « Comment serais-je entraîné? Il y a six jours que je suis revenu de mon voyage de noces... pour me voir outragé dans l'*Aube socialiste*... Je paie la publication des papiers Sambuc... Ça ne me déplaît pas, au contraire... et j'ai le bras solide. »

Son visage redevint sérieux; il murmura entre ses dents : « Le bon Dieu ne voudra pas que Marie soit veuve après cinq semaines de mariage. » L'oncle, qui seul avait entendu, frissonna. Bien que fort économe, il aurait donné la moitié de sa fortune pour éviter cette journée. Superstitieux comme un Romain, il avait remarqué que les rencontres obliques, indirectes, ont souvent une issue fâcheuse. Néanmoins il fut plus tranquille quand on eut retrouvé, à la porte d'Auteuil, le jeune chirurgien qui devait servir d'auxiliaire. Le prudent Méridional avait exigé ce surcroît de précautions.

Sur le seuil du vélodrome, Gageron attendait en compagnie de ses témoins. L'un des deux était Jacob Houngar, très fier d'être mêlé pour la première fois

à une affaire d'honneur. L'autre, secrétaire de l'*Aube socialiste*, était un grand jeune homme correct. On entra. Les préparatifs furent vite réglés.

Nestor Gageron avait eu une dizaine de duels. Il allait là comme au café. Néanmoins, quand il vit tomber en garde son élégant adversaire, petit, musclé, prêt à bondir, quand il aperçut ses yeux bleus et froids, il comprit que ce serait sérieux.

Il avait gardé son chapeau mou qui le garantissait contre les premiers rayons du soleil d'avril. Laurent était tête nue. Un des officiers, directeur du combat, surveillait de près les épées. Personne n'avait eu accès dans le vélodrome. Cela faisait un silence et un désert impressionnants.

Au commandement traditionnel de « Allez, messieurs », Laurent s'avança en tâtant le fer, le bras bien tendu, le regard fixe, non sans un léger sourire qui lui donnait un air de cruauté. Nestor rompit avec lenteur, étudiant le jeu serré de son adversaire et l'arrêtant par des feintes brusques qui menaçaient la main et le genou.

Chaque reprise devait être de deux minutes. Le second engagement ne fut que la répétition du premier, avec cette différence que Laurent se découvrit imprudemment dans son désir de toucher la poitrine et que Gageron réussit à lui piquer le poignet. Nicolas Salvian lui-même jugea la blessure insuffisante pour interrompre le combat.

Pendant la suspension, les témoins qui avaient étudié le jeu de « l'autre » donnaient des conseils rapides à leur client : « Ne le laissez plus marcher, disait le secrétaire de l'*Aube socialiste;* il se fendra à fond et vous l'aurez. C'est un fébrile. » Car sur le terrain, en quelques secondes, le tempérament d'un homme se révèle. De leur côté les officiers murmuraient à l'oreille de leur ami : « Il ne se garde pas dans la ligne basse. Tâche de l'arrêter à la cuisse. »

Ces remarques-là ne font que troubler celui à qui on les adresse et paralyser ses moyens. Laurent s'en aperçut, mais trop tard. Malgré lui il songeait à la grosse jambe de Gageron et il épiait ses mouvements, au lieu de suivre son instinct qui était de dégager dans la ligne haute.

Bientôt tous deux, fatigués de leur tactique réciproque, se jetèrent violemment l'un sur l'autre. Les corps à corps étant interdits, on les sépara. Le chemise de Gageron se trouvait traversée au niveau du col, mais, comme il la portait lâche et molle, elle avait fait dévier l'épée, heureusement pour lui.

Cette alerte néanmoins l'irrita. Il tenait à sa réputation de tireur et il était important que Houngar, son nouveau commanditaire, ne le crût pas une mazette. Il n'avait désiré jusqu'alors que blesser légèrement le capitaine Caltel contre lequel il n'avait pas de haine. A partir de là, il chercha le moyen de

l'atteindre grièvement, sinon de le tuer. L'instinct de conservation personnelle renforça son calcul politique.

Or la victoire dans le duel appartient au ressentiment le plus fort. Le duel est le jugement du vouloir. Par malheur, à cette minute critique Laurent fut distrait par l'image de sa femme, arraché à cette tension de l'énergie belliqueuse qui prime l'adresse et le courage. Nestor, qui l'épiait, gagna sournoisement la mesure d'un pas et se précipita la pointe en avant.

« Halte ! »

Laurent avait reçu le coup à droite du sternum, entre deux côtes, et quoique devenu très pâle restait debout sur ses jambes tremblantes. Tous eurent le sentiment qu'il était mortellement touché. On approcha bien vite une chaise. Les docteurs examinèrent la blessure, petit point rouge d'où le sang jaillissait avec des bulles d'air. Pendant qu'on la sondait, avec d'infinies précautions, le pauvre garçon perdit connaissance.

Il se retrouva dans son lit, chez lui, rue de Miromesnil, entouré de visages inquiets et familiers, sa femme, sa sœur, Mme Haussoir, Marianne et Nicolas Salvian. Ce dernier soupira : « Il nous a donné du mal. » — « Pourquoi, songeait Laurent, ont-ils l'air si ému ?... Qu'est-il arrivé ? » Il ne souffrait pas. Seulement sa respiration était gênée et

Marie penchée sur lui, avec des yeux d'une angoisse surhumaine, évitait de le prendre dans ses bras.

Il ne voulait pas interroger. Beaucoup de souvenirs sans importance recouvraient l'événement capital qui l'avait mis dans ce triste état. Il revoyait un jardin, une pelouse, des arbres dans la propriété de ses parents et un certain rayon de soleil qui brillait à travers le feuillage, comme quelque chose de dangereux.

Alors, tandis qu'autour de lui les formes chères aux douces mains s'empressaient, il essaya de reconstituer les divers épisodes qui s'enchaînaient à ce point net : son mariage. Il y mettait une superstition : Si je ne réussis pas, je suis perdu. Si je réussis, je suis sauvé. Marie et lui avaient voyagé... parfaitement... où cela... en Provence... Avignon... Arles... Les Baux, et toujours ce rayon de soleil, aigu, menaçant, pointu... Ah... Ça y est!

« Marie, Marie ! » implora le malade.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon chéri?... Chut !... N'appelle pas... je suis près de toi...

— Est-ce que ma blessure est profonde?... » Et le vaillant se réjouit d'avoir pu poser la question. Il sait maintenant qu'il en réchappera.

La convalescence fut longue, car le poumon était atteint. La nouvelle protégée de Mme Haussoir, Rose Naffé, avait obtenu la permission de s'installer au chevet du blessé et, quand il sortait

de sa torpeur, il distinguait sa figure étroite, ses lèvres minces, ses grands yeux pareils à des fleurs mystiques. Il ne la connaissait pas, mais sa présence lui faisait du bien et il la désignait ainsi : « le petit ange ». Il l'associait dans son esprit surexcité au miracle de sa survivance.

Ce duel eut des conséquences multiples. Il détacha définitivement François Salvian de ses anciens alliés de l'*Aube socialiste*. Il fit que ceux-ci apparurent à la maçonnerie comme les vengeurs du sénateur Sambuc et au public comme les soutiens de l'antimilitarisme et de l'ingérence allemande. Laurent devint presque populaire. Les membres les plus influents du parti conservateur et catholique firent prendre plusieurs fois de ses nouvelles. Camille Nortier contraignit la femme de son valeureux secrétaire à accepter une gratification de cinq mille francs. Un peu de l'attendrissement général rejaillit sur le tribun lui-même et acheva de dissoudre les rancunes accumulées par ses campagnes anticléricales de jadis.

Les choses en arrivèrent à un point tel que les ennemis du régime jetèrent les yeux sur l'éloquent transfuge de la maçonnerie. S'il joignait ses dégoûts à ceux de Fagnies, que ne pouvait-on attendre de ces deux hommes rusés, ambitieux et rompus à la tactique d'assemblée.

Il vient toujours une heure où l'agitateur popu-

laire est guetté par les forces conservatrices qui luttent, au sein des sociétés modernes, contre la révolution. Ces forces savent que l'ordre cherche naturellement à se reconstituer à travers les pires désordres. En outre, le démagogue comblé reste encore avide de quelque chose que ne peuvent lui offrir les masses : l'autorité réelle et durable. C'est la période de tentation où le capital se fait insinuant, la tradition accommodante, où grands industriels et manieurs d'argent pressent de tout leur poids sur le rhéteur ou le juriste à la mode pour le détacher de sa bohème, l'orienter vers de plus hauts desseins.

Salvian possédait la puissance verbale, Fagnies la puissance du stratège. En se partageant les rôles, en s'appuyant, ils s'imposeraient au suffrage universel jusqu'à restaurer le titre et les prérogatives consulaires. Le pays était las de l'anonymat, de la tyrannie des loges, de l'hydre à têtes flasques qu'est la grisâtre Constitution de 1875. Son abaissement militaire lui déplaisait. La persécution religieuse l'irritait. La révélation des papiers Sambuc venait de mettre le comble aux colères patriotiques et à l'impopularité des francs-maçons. L'occasion était magnifique pour un de ces coups d'État intraparlementaires qui préparent les voies de la dictature.

Il ne se passa plus de semaine que Salvian et Fagnies n'entendissent les propositions les moins déguisées. Camille Nortier, mis en goût par la formi-

dable réussite du journal et de ses projets machiavéliques, leur expédiait des émissaires, les compromettait le plus possible. On les flattait, on les entourait, on les invitait. La presse d'opposition se faisait aimable à leur endroit, tout en se défendant de les servir.

Bien entendu, le secret tomba promptement dans le domaine public et tous les radicaux, socialistes et radicaux-socialistes furent au courant de ce qui se tramait. Mais la divulgation de leurs ambitions n'a jamais desservi les politiciens. Il se forma deux courants d'importance inégale. Celui des défenseurs de Sambuc, de l'*Aube socialiste*, de Houngar et de ses créatures. Celui, beaucoup plus vaste, des courtisans disponibles, des adorateurs du double soleil levant : « Laissons faire, disait Constant Fagnies avec un sourire, nos ennemis nous poussent mieux encore que nos amis. » C'était vrai. Il y a un tournant de la réussite où rien n'enraye plus le mouvement. Calomnies, outrages, pièges divers concourent à la popularité des favoris du destin.

Gertrude Fagnies, environnée d'adulateurs, se croyait déjà reine de France. Elle se commandait, chez les fournisseurs les plus chics, des toilettes ébouriffantes et compliquées, des « robes du sacre », disaient ses bonnes petites amies. Elle étudiait les révérences pour le jour où elle serait présidente de la République « en attendant mieux ». Elle eut un

professeur de maintien, un autre d'écriture et d'orthographe. Elle piocha le Gotha et afficha un étonnant snobisme, émaillé de vulgarités, qui fit le divertissement des milieux officiels.

Marianne Salvian était beaucoup plus modeste. Elle connaissait le caractère de son mari et supposait bien qu'au moment de la décision il trouverait une échappatoire. D'ailleurs, elle ne désirait rien. Le risque couru par Laurent, les angoisses de sa fille avaient achevé de la dégoûter de la politique. Elle haussait les épaules quand on lui parlait de ces trop belles et lointaines perspectives, ou elle soupirait pour elle-même, à voix basse : « Nous tomberons de plus haut, voilà tout. »

Au contraire la grand'maman Gallargues, alléchée par tant d'espérances, « la reine belle-mère », comme on l'appelait, s'amadoua beaucoup vis-à-vis de son gendre, successeur éventuel de Gambetta. Elle daignait lui répondre quand il lui parlait. Elle le complimenta pour deux discours sur le budget où le socialiste assagi réclamait des crédits supplémentaires en faveur de la marine et de l'armée.

Les syndicats eux-mêmes, ces régiments d'antimilitaristes, subirent l'entraînement de l'opinion et se rapprochèrent de Fagnies qu'ils avaient toujours exécré, de Salvian qu'ils traitaient encore récemment d'aristocrate et de calotin. Ce fut le dernier coup pour les sambuquistes, privés de leurs troupes les plus

disciplinées. Jacob Houngar, plein de rancœur et de rage, songea sérieusement à lâcher l'*Aube socialiste* et fit tâter les deux associés du *Prolétaire* quant à une réconciliation possible.

Or, un soir que François Salvian revenait ébranlé d'un de ces rendez-vous où on l'adjurait de renverser le faible Caussade et de prendre le pouvoir à sa place, la sonnerie du téléphone interrompit ses rêves dorés. Comme il prêtait distraitement l'oreille, il entendit ces paroles stupéfiantes : « Nortier est financièrement fichu. Il n'en a plus pour quarante-huit heures.

— Mais qui est là, qui parle ? » demanda le tribun ahuri.

La voix reprit : « Que vous importe… Je vous avertis que Nortier est ruiné, déshonoré… Sauvez ce qui peut être sauvé. »

La communication en resta là. Salvian, d'abord très ému, réfléchit ensuite qu'un farceur avait dû s'amuser à ses dépens. Il avait vu Nortier la veille, calme et confiant comme à l'ordinaire. Aucun mauvais bruit ne courait sur le roi des cafés et du caoutchouc… Pourtant, en replaçant les récepteurs, il s'aperçut que ses mains tremblaient.

CHAPITRE XI

AU BOUT DU FOSSÉ...

Nortier venait de comprendre qu'il était perdu. Cet homme habitué à la chance dans tout ce qu'il entreprenait était, comme ses amis et ennemis de la sociale, un primaire. Il croyait aux chiffres et aux lois économiques. Il ne croyait pas à la Providence, encore qu'il respectât la religion et admirât l'honnêteté chez autrui.

Il ne savait pas que le plus habile est devant l'argent comme un dompteur devant un lion mal apprivoisé. A chaque instant les forces mauvaises du métal vaincu peuvent se réveiller dans un soubresaut qui mettra en pièces l'agioteur. Depuis six mois que, traqué par Houngar, condamné à mort par ses rivaux des marchés anglais, allemands, fran-

çais, ballotté de la hausse à la baisse, il luttait héroïquement, jamais la pensée de la ruine totale ne l'avait effleuré. C'était stupide, mais c'était ainsi. Il avait fini par prendre de lui-même et de son astuce l'opinion qu'en avaient les autres. Il se croyait invincible. Aussi la certitude du désastre était pour lui un éblouissement. Il clignait des yeux et haletait devant ces calculs inéluctables que lui avaient remis, deux heures auparavant, ses courtiers.

Mai commençait. Une adorable lumière, célébrée par un peuple d'oiseaux, inondait le grand cabinet de travail, faisait briller les photographies de glaciers et de cimes alpestres. La vie débordait dans les jardins du voisinage. Le murmure de Paris au loin semblait joyeux. Le financier regardait une lettre de sa maîtresse la Vindiera qui lui écrivait d'Italie son enthousiasme printanier. Il prit un crayon, traça quelques chiffres. Dans quarante-huit heures, sauf un miracle, le déficit serait de soixante-dix millions.

Il murmura cette phrase : « J'ai commencé avec trente-huit francs... » puis sonna et tendit à son vieux domestique un télégramme chiffré, sa suprême chance : « Quand la réponse à ceci arrivera, avec d'autres peut-être, tu me retélégraphieras le tout à Vulmis, sans perdre de temps.

— Monsieur part ce soir?

— Sans doute. Fais ma valise. » Il s'absentait sou-

vent et allait quelquefois se délasser dans son pays d'origine, en Savoie. On le savait passionné pour la montagne. Personne ne s'inquiétait de ses fantaisies.

Il regarda sa montre : « Quatre heures... je n'ai que trop de temps... mais je ne veux pas rester ici. » Il ouvrit un tiroir de son large bureau, serra dans sa poche un rouleau d'or, un étui à cigarettes, une mignature représentant Simonne Albigny, sa mère adoptive, et deux petits portraits-cartes de sa femme et de sa fille qu'il emportait partout avec lui. Comme il achevait ces préparatifs, on frappa à la porte. Il cria : « Entrez ! » d'une voix nerveuse.

« C'est nous, papa, je te dérange? » Longue et svelte, habillée de gris clair, Suzanne Nortier poussait devant elle Rose Naffé chétive et timide. Mme Haussoir lui avait recommandé sa nouvelle auxiliaire et la jeune fille s'était attachée, comme tous ceux qui l'approchaient, à la petite mystique de Carteyrade.

Camille Nortier ne s'attendait pas à cette visite. Il chérissait sa fille et craignait de s'amollir. Il répondit d'un ton bourru :

« Je suis un peu pressé. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, mesdemoiselles?

— Voilà, papa. Dans cinq jours c'est la fête de mère Cécile. On a fait une quête chez tous les amis de l'Œuvre Chrétienne, et recueilli deux cent vingt-cinq francs, mais il en faudrait cinq cents...

— Pourquoi faire?

— Pour avoir un nouveau lit de petit pauvre. C'est la surprise qu'on réserve à mère Cécile... Alors... j'ai pensé... que si tu pouvais... »

Nortier convertit en sourire l'émotion qui lui montait de la poitrine. Sur les mille francs du rouleau d'or il en compta trois cents à sa Suzanne, cependant que Rose Naffé silencieuse jetait autour d'elle des regards sans curiosité, des regards de reconnaissance qui voulaient s'intéresser aux objets.

« Ça va comme ça?

— Oh! merci, merci, je t'adore. Imagine-toi que Rose n'osait pas monter avec moi. Elle avait peur. J'avais beau lui dire que tu n'es pas un ogre.

— Ah! ah!... fit Nortier distrait... Ta mère n'est pas rentrée? Elle n'est pas en bas?

— Non, pas encore, as-tu quelque commission pour elle?

— Tu l'embrasseras de ma part. Je vais en Savoie pour trois ou quatre jours, et il me sera peut-être impossible de repasser par ici avant le train. »

Comme sa fille sortait avec sa compagne, il ne put y tenir et, saisissant sa jolie tête, l'étreignit longuement, tendrement; il la dorlotait ainsi sur son cœur quand elle était petite et pleurait. Suzanne riait, mais Rose l'intuitive sentit dans l'air quelque chose d'étrange, d'anormal qui lui donnait envie de prier.

Sur le pas de sa porte le financier s'arrêta une

seconde. Il se retourna et regarda son hôtel, noble et fier dans le tiède crépuscule. Il avait l'air solide, inébranlable. Sous la voûte un valet d'écurie lavait le coupé à grande eau. Le concierge lisait dans sa loge. Bâtisse et serviteurs respiraient la richesse. Quand il s'était installé là, sept ans auparavant, Nortier avait réalisé son rêve, entrevu le repos et le calme. S'il s'était sagement retiré des affaires à ce moment précis, il aurait réalisé quarante millions.

Il appela un fiacre découvert, y installa sa valise et se fit conduire avenue des Ternes, chez Albigny qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs mois.

Le doctrinaire était couché, souffrant d'une crise terrible qui lui creusait la figure et donnait à sa voix rude l'acuité soudaine de la douleur. Il méprisait son frère adoptif en tant que millionnaire, mais il estimait en lui le joueur qui risque perpétuellement son va-tout. Rompu comme un agioteur aux questions de banque et de bourse, il connaissait la hardiesse de Nortier, l'ampleur de ses spéculations. Il lui tendit une main décharnée.

« Eh bien, vieux, ça va? Fagnies ne t'a pas encore roulé?... Salvian ne t'a pas encore lâché?... Ah! vous faites du joli travail tous les trois avec les papiers Sambuc... Toi, tu es un réac... tu es dans ton rôle. Mais eux, quelles déconcertantes canailles! »

Celui à qui il s'adressait ne répondit rien et s'assit. Le malade, s'appuyant à son oreiller, considéra alors

un visage qui ne paraissait pas d'un vainqueur. Les gros traits du roi du café s'étaient affaissés. Des rides plissaient son cou. Sa raie elle-même était mal faite :

« Diable... Tu as l'air aussi crevard que moi... la noce, l'influenza, ou l'Italienne ?

— Marc, commença solennellement Nortier, as-tu des nouvelles de ta fille?

— Mais elle va bien, je te remercie... Elle est à Lyon où elle mange de la misère aux côtés de son idiot de mari. Ce Bernard est le portrait de son père... un fat... un paresseux... un menteur... »

Il s'interrompit sur un geste de son visiteur qui continua :

« Marc, je dois tout à ta mère. Elle m'a élevé et nourri comme son propre enfant. La vie a fait que je n'ai pu m'acquitter envers toi; d'ailleurs tu ne l'aurais pas admis, étant fier comme un buffle sauvage... Mais j'ai déposé, chez un ami fidèle et sérieux, une petite somme qui, en cas d'alerte, appartient de droit à ta fille... Laisse-moi achever... Il faut, tu m'entends, il faut qu'elle accepte ce souvenir de moi. Je te le demande au nom de Simonne Albigny. »

Le révolutionnaire comprit que c'était grave et délicatement s'abstint d'interroger : « Entendu, Camille. Elle l'acceptera.

— Merci, reprit Nortier. Maintenant parlons un peu de toi. Qu'est-ce qui te force à garder le lit?

— Tu tiens à le savoir... J'ai qu'avant longtemps je savourerai la joie de ne plus vivre, je quitterai ce monde abject et mes fétides contemporains. Regarde mes pattes. C'est l'arthrite. Quand on en est là, on n'a rien à envier au financier contre qui la veine se retourne. »

Parlant ainsi avec un sarcasme qui tordait sa bouche barbue, il rabattit ses couvertures, montra deux jambes maigres, lamentables, gonflées aux genoux. Il pinçait et secouait ses muscles flasques :

« Je ne sens rien. C'est déjà mort. Pour se débarrasser de moi, mon médecin veut m'envoyer à Terrenoire. Soit. J'essaierai de cette dernière blague avant de revenir au régime minéral... C'est égal, j'ai en train un petit travail sur les exploiteurs du socialisme que j'aurais joliment voulu achever. C'est mon testament aux camarades. J'y esquisse un Salvian et un Fagnies plutôt tapés.

— Pourvu qu'il ne me fasse pas une lecture », songeait Nortier épouvanté. Albigny devina sa pensée :

« Rassure-toi... Je ne te l'infligerai pas... D'ailleurs elle te déplairait, ma brochure, c'est un éreintement féroce de tes associés... Quelle drôle de chose que la politique... Ce sont les manieurs d'argent de ta sorte qui soutiennent aujourd'hui les faux frères, les dupeurs du peuple... et ça n'a aucune importance, attendu que les revendications sont plus

fortes que les traîtres et que les Salvian et les Nortier s'usent ainsi les uns par les autres, faisant avancer la révolution malgré eux. Vous êtes deux poires, n'en doute pas.

— Ah ! mon pauvre ami, répliqua tristement le financier, si tu pouvais comprendre à quel point tout cela m'est égal ! »

En sortant de chez Albigny, Nortier hésita sur le choix d'un restaurant. Le soir venait avec lenteur, jetant sur la ville une cendre rose. Le riche était las du contact des riches ; il tenait sa valise à la main, comme un voyageur qui débarque à Paris et, malgré le désastre, il se sentait étonnamment libre. Il finit, après une longue marche, par entrer chez Boivin, avenue de Clichy, où on lui préparait une entrecôte Bercy à son goût. Il trouvait aux plats, au vin, au café, une saveur délicieuse et il chassait énergiquement les images lugubres qui sollicitaient son esprit.

Il monta dans le train à la gare de Lyon comme à l'ordinaire, salué par les employés qui admiraient sa fortune et ses beaux pourboires, fuma pendant qu'on installait sa couchette, avala deux capsules de chloral préparées d'avance et s'endormit.

En dépit du narcotique, il fut réveillé cinq ou six fois brutalement, comme si une main l'arrachait au sommeil. Alors il lui fallait quelques secondes pour ressaisir la cruelle réalité qui lui donnait le fris-

son, une tristesse d'enfant. Il répétait plusieurs fois de suite : « Comment faire?... Comment se tirer de là? » sachant à merveille qu'on ne répare pas une perte de soixante-dix millions... sur lesquels vingt appartiennent à autrui.

Il y avait d'abord les banquiers et financiers ses confrères, qui avaient suivi son étoile... Les frères Leridde, Oscar Malus, Stephen and son... Ces malins entre les malins ne s'étaient jusqu'au bout doutés de rien. Tant pis pour eux.

Il y avait ensuite Fabricius Corat qui ne cessait depuis quelques mois de lui confier des sommes énormes avec un naïf enthousiasme. C'étaient même ces quatre ou cinq millions-là qui avaient permis de boucher les trous et d'alimenter le *Prolétaire*. Bah ! un nègre... il en serait quitte pour retomber en esclavage et travailler dans les plantations.

Mme Haussoir... Ici le remords devenait affreux. Nortier l'avait souvent aidée certes, l'admirable femme, mais il avait aussi mis au jeu les fonds disponibles, les ressources accumulées de cette Œuvre Chrétienne qu'il administrait souverainement. De sorte que tous les pauvres, tous les orphelins recueillis, tous les malades allaient être jetés à la rue. Le vol par là touchait au crime. Il eût été impossible au coupable de se retrouver en présence de Mme Haussoir, de lire dans ses yeux la stupeur et le mépris, d'assister au naufrage de la bonté, de la gé-

nérosité, du sacrifice. Tout, tout, plutôt qu'un tel châtiment.

Claire de Saintines, fille de sa bienfaitrice la marquise de Valgovert, allait être réduite à la mendicité auprès du falot Daniel. Les économies de la Vindiera disparaissaient du même coup, et combien d'autres, riches ou pauvres, amis ou camarades, indifférents même, que guettait la misère immédiate. Car la réputation de Nortier était telle, son crédit si bien établi que les gens lui remettaient leurs capitaux et leurs valeurs en fermant les yeux, comme à une Caisse d'épargne qui eût donné du cent pour cent. Il n'acceptait nulle observation, nul contrôle. Dans les assemblées d'actionnaires, il déposait ses résultats, il disait : « J'ai agi ainsi, acheté tant, remboursé tant, gagné tant ». Il fallait se contenter de ces données sommaires : « Puisque Nortier l'affirme... », cette phrase fermait péremptoirement les débats. On l'avait surnommé l'Empereur.

Puis c'étaient les anonymes, le peuple des petits, employés, fabricants, contremaîtres, ouvriers qui pâtiraient de cet effroyable krach et maudiraient la folie du patron. Ne fallait-il pas être fou pour risquer ainsi le cadavre! Mais Nortier, en affaires comme dans les Alpes, aimait à contourner les précipices; il lui fallait le danger, le vertige, l'altitude des chiffres, ces totaux presque immaculés qui ne portent l'empreinte que de rares mains hu-

maines. Quand il lisait dans les journaux les statistiques américaines, le bilan des milliardaires de New-York, il se disait avec orgueil : « Pourquoi pas moi... je les vaux bien... » Et il osait ce que personne n'ose.

Lui seul eût pu sonder le gouffre. Il évitait de le faire, se contentant d'une approximation globale, comme il évitait d'évoquer avec trop de netteté les figures de ceux qu'il entraînait dans sa chute. Dès qu'un visage se précisait, il passait à un autre, pareil au criminel qui brouille dans son souvenir les images néfastes. Ou bien, par un amer désir du contraste, il se reportait aux heures enivrantes de ses premiers succès.

Un soir d'été, quinze ans auparavant, montant en voiture l'avenue des Champs-Élysées, aux côtés d'un coulissier fort important, salué par tous ceux qui l'apercevaient, déjà célèbre pour trois ou quatre coups heureux, il avait eu la sensation d'un pouvoir sans limite, la plénitude de la domination par l'argent. Dix ans plus tard, il avait frôlé la catastrophe. Le marché des cafés s'effondrait soudain, puis se relevait en quarante-huit heures, grâce à un consortium immédiatement assemblé par lui. Ce geste énergique conquérait les derniers dissidents, donnait à la firme Nortier la prééminence. C'est à partir de là qu'il greffait, sur ses deux spécialités, une multitude d'autres trafics nombreux et florissants.

A ce point de sa douloureuse rêverie, que rythmait la marche du train, le voyageur aperçut les yeux clairs de Laurent Caltet, son plus récent auxiliaire... Il ne devait pas profiter longtemps, le brave garçon, de ses émoluments et de sa place... et Salvian, son beau-père... et le journal... et ce groupement d'hommes politiques... ceux-là sauraient se retourner. Ils retomberaient au pouvoir de Houngar.

Comme il devait être heureux, Houngar, d'avoir abattu son vieil adversaire; car maintenant, sans doute, il connaissait la situation. Depuis la perte du *Prolétaire*, qui avait été sensible à son orgueil, ce juif faisait un travail de taupe et le roi du café devinait son influence néfaste derrière chacune des calamités qui ne cessaient de fondre sur lui. Le coquin avait le bras long et il était bien renseigné. Pendant un quart d'heure seulement, Nortier avait pensé à aller le voir, à s'humilier, à demander grâce. Mais il avait supposé le rictus de l'implacable Jacob, son refus, ses regards de triomphe. A quoi bon lui donner cette suprême joie.

Le train courait à travers la campagne opaque avec ces longs cris de détresse qui réveillent les chiens et effrayent les enfants endormis. Parfois il s'arrêtait comme inquiet, puis reprenait sa fuite éperdue. Bientôt une petite bande rouge apparut au-dessus des collines. C'était le jour. Le vaincu ouvrit la fenêtre et savoura quelques gorgées d'air froid. Puis,

le chloral commençant à agir, il se rejeta sur sa couchette en grelottant, ramena sa couverture sur ses jambes et s'endormit cette fois d'un sommeil pesant.

Il rêva que Mme Haussoir l'accablait d'injures. Cela se passait dans un bureau pareil à celui de Salvian au *Prolétaire.* Il y avait du monde à côté; mais mère Cécile, sans en tenir compte, lui criait des paroles terribles : « Vous êtes un voleur et un assassin... Oui, vous avez tué cette enfant. » En effet, Nortier savait que Rose Naffé était morte récemment par sa faute et il avait devant les yeux de l'âme la petite figure mince, la bouche plaintive de la frêle créature. Pourquoi donc avait-il commis ce forfait? Mme Haussoir continuant à l'invectiver, une porte s'ouvrait et la grosse silhouette de Jacob Houngar apparaissait, suivie de plusieurs trognes policières.

Là-dessus le cachot classique avec la cruche de grès, le matelas de paille dur aux reins, un guichet. Nortier, condamné à la prison et assoupi sur le matelas, se réveillait avec une soif intense. Il entendait un coup de sifflet strident qui était un signal et qu'il devait comprendre. Mais boire avant tout... boire!... Il empoignait la cruche, la portait à ses lèvres. Elle était pleine d'une eau pareille à du sable et qui ne désaltérait pas. Toute son angoisse, tout son désespoir, toute son horreur de l'existence aboutissaient là, à cette martyrisante sécheresse de la

langue, du palais, de la gorge, que le liquide lui-même ne résolvait plus.

Un arrêt du train le libéra de ce supplice. Il fallait changer de convoi. Il avala, devant le buffet désert de la petite gare, une bouteille entière d'eau de Saint-Galmier.

Deux heures après il était à Moutiers, déjeunait automatiquement ainsi qu'un somnambule, faisait prix aussitôt pour une voiture qui devait, en suivant la vallée de la Tarentaise, le conduire à Bourg-Saint-Maurice et de là à Vulmis.

Il avait fait tant de fois ce trajet, un des plus beaux parmi les merveilles des Alpes, qu'il en connaissait chaque tournant, chaque aspect, qu'il eût pu mettre un nom sur la moindre ruine, le plus modeste affluent de l'Isère. Quand la mémoire lui faisait défaut, il consultait celle du cocher. On ne se pressait pas. A mi-chemin, à Aime, il descendit pour laisser souffler les chevaux, traversa le bourg, entra dans l'église, essaya de prier, n'y parvint point et rechercha des souvenirs d'enfance qu'il dut chasser vite parce qu'ils amollissaient sa résolution. Il éprouvait cette bizarre sensation d'être déjà comme exilé de lui-même, de se regarder de loin ainsi qu'un voyageur qui diminue et va disparaître au tournant de la route. Il ne se plaignait pas, ayant pris de la joie et de la peine ce qu'elles peuvent donner ici-bas. Mais il souffrait, lui le calculateur lucide, de ne pas

emporter de soi une idée nette : « Comme je me fus obscur! J'ai regardé la foule des humains; jamais je n'ai cherché à démêler la troupe d'instincts qui s'appelait Camille Nortier. Certains étaient bons, d'autres mauvais, et je les suivais tous, curieux de savoir où ils me mèneraient. On me disait impénétrable. Je ne me suis jamais pénétré. »

Le printemps précipitait les cascades. Il en tombait de toutes dimensions aux divers niveaux de la montagne : les petites rayaient d'argent le vert épais des prairies en pente; les grandes, écumeuses, jaillissaient du roc. A tous les étages aussi apparaissaient des groupes de maisonnettes noires sous le ciel bleu, pareilles à des caravanes figées pendant l'escalade. On entendait le bruit de l'eau, le chant des coqs et des cris d'enfants. Nortier le riche envia les pauvres gens qui menaient là-haut une existence obscure et simple, à l'abri du clocher natal :

« J'aurais pu faire comme eux, m'installer forgeron, cafetier ou sabotier, savourer la bonne heure tiède et la belle saison devant le ruisselet qui déplace les cailloux... Heureux ceux qui ne gagnent que le pain quotidien!... »

Il fit encore arrêter la voiture à la sortie d'un tunnel. La gorge se resserrait. Dans le bas une usine montrait sa cheminée noire, ses fenêtres étincelantes. Alentour c'était comme un chaos de pierres éboulées. Mais tout près de la route il y avait, en-

castrée dans le contrefort de granit, une petite statue de la Sainte Vierge avec une veilleuse allumée. Matin et soir le facteur, en portant les lettres, renouvelait le pieux éclairage. La Bonne Mère secourait les voyageurs, les affamés et les agonisants. Elle leur montrait le chemin, leur promettait le pain et le ciel. Nortier n'osait point la regarder. Il la salua avec quelque honte. L'ayant oubliée pendant tant d'années, il ne revenait que pour lui désobéir, enfreindre sa loi d'éternelle consolation. Ces retards et ces stations firent qu'il arriva à Bourg-Saint-Maurice quelques minutes seulement avant la fermeture du bureau de poste. Il n'avait rien espéré jusque-là et pourtant, en passant la porte, en frappant au guichet de bois, en réclamant *sa* dépêche, il se disait : « Si quelque prodige... »

L'employé était justement en train de recevoir un télégramme : « Ah bien, m'sieu Nortier, vous tombez bien. C'est pour vous. » Tout le monde dans la région le connaissait et le respectait. On était fier de sa grande fortune. On la citait aux étrangers.

L'homme continua : « Ça n'est pas commode à démêler. Il y a eu de l'orage. Le réseau doit être endommagé. »

Le destinataire bouillait, mais n'en voulait rien laisser paraître. Il accorda le temps de relire, de vérifier. Alors seulement il prit le papier bleu et y

déchiffra, en termes brefs, sa condamnation. Son visage demeura impassible :

« Je vais télégraphier à mon tour .... » Il écrivit en clair cet ordre étrange que le receveur ne devait jamais oublier et qu'il expédia avec stupeur à diverses personnalités financières : « *Situation désespérée. Vendez ferme.* »

Ceci fait, Camille Nortier remonta en voiture, afin d'éviter les rencontres et les questions, tourna la rue centrale de Bourg-Saint-Maurice, salué par tous les boutiquiers et les passants, et se fit conduire à douze cents mètres d'altitude, au village de Vulmis contigu au fort du même nom.

Le patron du café l'accueillit avec joie ainsi qu'un vieil ami et un bon client. La froideur des Savoyards n'est qu'apparente. Leur neige fond au soleil de la cordialité. Le financier se commanda « dans la salle d'habitude » une soupe épaisse, des haricots rouges, un carré de veau avec du gras, du miel et une bouteille soignée. On lui demanda s'il fallait porter sa valise dans sa chambre. Il répondit : « Mais certainement » avec un sourire douloureux.

Les moindres singularités de cet endroit lui étaient connues. Car il partait de là avec ses guides pour de longues ascensions, des expéditions de deux et trois jours. Au mur un tableau rudement colorié représentait un chalet de secours sous un glacier. Un perroquet, qu'on rentrait pour la nuit, mordil-

lait son perchoir en grognant. On percevait, dans la salle du bas, des voix de petites filles récitant leur « pater noster ».

Il mangea de bon appétit et but sec, sans se presser, tournant les pages de sa vie comme celles d'un album, remarquant des détails qui lui avaient jusqu'alors échappé. C'est ainsi que sa tentative d'asservissement des chefs socialistes lui apparut comme un peu puérile. Derrière les Salvian et les Fagnies il y en avait d'autres qui attendaient leur tour et remplaceraient ces visages trop connus. Les ressources de la démocratie en petits ambitieux étaient inépuisables. Aussi nombreux que les perroquets des forêts d'Amérique, ils répéteraient les mêmes discours jusqu'à extinction des nationalités livrées à leur caquetage, à leurs utopies.

Si lentement que le triste convive mangeât, il fallut bien arriver au dessert. Jusque-là il n'avait point eu de défaillance. La faiblesse entra en lui par la vue et l'odeur du miel qui lui rappelaient des journées heureuses dans le rucher de M. Cèbe, apiculteur renommé à Bourg-Saint-Maurice. Il entendait le bourdonnement des travailleuses. Les petites balles d'or sifflaient dans la lumière. Quelle virgilienne candeur tombait du ciel et des grands arbres!

Par un effort violent il revint au courage, demanda du papier et de l'encre. Il écrivit à sa femme

et à sa fille un petit mot très bref qui débutait ainsi : « Mes deux chéries... » Il avait sorti leurs portraits de sa poche et les regardait tout en écrivant, ainsi que celui de Simonne Albigny. Il commença un brouillon pour Mme Haussoir, puis le déchira en soupirant « à quoi bon ! » Il s'aperçut avec surprise que la Vindiera ne tenait aucune place dans son cœur. Il laissa encore sur la table trois enveloppes cachetées à l'adresse de trois amis intimes qu'il avait ruinés. A l'un d'eux, moins atteint que les autres, il disait : « Je vous ai ménagé. »

Quand ce fut fait, il prévint l'aubergiste qu'il allait faire un tour, avant de se coucher, du côté du « Pas de Hardiesse ». Il recommanda qu'on mît tout de suite ses lettres à la poste : « Ce qui reste dans ce rouleau d'or sera la dot des petites demoiselles qui récitaient si gentiment leur prière... Ne me remerciez pas. J'ai horreur de ça. »

Avant de sortir il jeta un coup d'œil à son image dans le miroir terne pendu à un clou. Il avait l'air d'un honorable et beau vieillard qui va dormir tranquillement, sa tâche accomplie.

La nuit était majestueusement claire, sous le sortilège d'une lune d'argent. Nortier s'engagea dans un chemin qui contournait le fort, longeait des sapins d'un noir fatidique. Il tâtait dans sa poche un objet lourd et froid. Il suait et dut enlever son chapeau pour s'essuyer le front.

Le « Pas de Hardiesse » est un sentier de mulet au-dessus d'un gouffre de trois cents mètres. L'astre pâle montrait les saillies des roches, le fond de la vallée, les premières maisons de Bourg-Saint-Maurice, avec leurs toits blancs et le clocher scintillant de l'église. Le financier ramassa dans un regard cette suprême image de son pays, puis tournant le dos à l'abîme de telle façon que la chute dût l'y précipiter, il appuya le pistolet sur sa tempe...

Le coup prolongé par l'écho retentit sinistrement dans la montagne. Les habitants étonnés racontèrent qu'ils avaient cru à un tir de nuit, autour du fort.

CHAPITRE XII

RÉPERCUSSIONS

« Il faut avouer que le patron a mal choisi son moment pour aller passer quelques jours en Savoie, dit un des employés de Nortier en relevant le nez. — Jamais il n'est arrivé autant d'affaires aussi compliquées et aussi bizarres. »

Laurent Caltet, à peine remis de sa blessure, travaillait à la table à côté. Il pensait comme son voisin, mais répondit sèchement : « Le patron sait ce qu'il fait. Nous n'avons qu'à remplir ses instructions. Tout se débrouillera à son retour. »

Ces paroles s'échangeaient dans les bureaux du boulevard Haussmann, où aboutissaient tous les rouages de l'énorme machine commerciale, industrielle et financière. Une dizaine de scribes s'occu-

paient là dix heures par jour sous les ordres des secrétaires particuliers. Les combinaisons du roi du café et du caoutchouc étaient telles qu'aucun autre que lui ne les possédait dans leur ensemble. Elles étaient pareilles à un jeu de patience aux pièces dispersées formant une figure connue de lui seul.

A ce moment la porte s'ouvrit et un homme livide aux petites moustaches blondes, vêtu avec une grande recherche, apparut. C'était le banquier Oscar Malus, un des principaux agents de Nortier. Sans parler il remit à Laurent la dépêche qu'il venait de recevoir : « *Situation désespérée. Vendez ferme.* »

Tous deux se regardèrent avec épouvante.

« Mais êtes-vous le seul? » demanda Laurent.

Malus bas, avec effort, articula : « Les frères Leridde, la maison Stephen ont le même avertissement, venu du même endroit... Vulmis... Savoie... Ils sont en route. »

Les gens du bureau épiaient ce dialogue du coin de l'œil et devinaient quelque chose de grave, d'anormal. Après s'être concerté avec ses collègues, Laurent engagea Oscar Malus à l'accompagner à l'hôtel Nortier, où l'on aurait peut-être un renseignement. Comme ils sortaient, ils rencontrèrent Jérôme Leridde, vieillard essoufflé qui se joignit à eux. Du boulevard Haussmann au faubourg Saint-Honoré, ils n'échangèrent pas six paroles. Mais

leur inquiétude, leur pressentiment étaient identiques.

A l'hôtel ils s'informèrent discrètement, afin de ne pas jeter l'alarme. Ni madame ni mademoiselle n'avaient encore rien de monsieur.

L'après-midi se passa dans des transes mortelles. A cinq heures, n'y tenant plus, Laurent guettait sur le boulevard l'apparition du *Temps*. Aux dernières nouvelles une note de deux lignes annonçait qu'on venait de découvrir à Vulmis, dans un ravin, le cadavre horriblement défiguré du grand industriel Camille Nortier. La mort était récente. On avait entendu un coup de feu la veille au soir, vers les dix heures, dans la direction du fort. On ignorait encore s'il s'agissait d'un crime ou d'un suicide.

Laurent comprit aussitôt l'étendue et la portée du désastre. Il s'expliqua en même temps bien des paroles étranges, bien des mines sombres qu'il remarquait depuis quelques jours. Mais, oubliant sa propre ruine, il n'eut plus que cette pensée : amortir le coup pour les malheureuses qui ignoraient encore la perte d'un père et d'un mari.

Malgré tous les ménagements qu'employa le brave garçon, ce fut une scène atroce et déchirante. Aux cris poussés par les deux femmes, le personnel accourut et la consternation s'abattit sur cette brillante demeure. Une multitude d'amis, d'employés, d'inconnus, de reporters venaient déjà aux nou-

velles avec ces mines avides, hypocrites, irritées que la déception d'argent et l'envie satisfaite ajoutent au deuil. En dépit des dénégations de la famille et des intéressés, la vérité déjà se faisait jour. Il s'agissait bel et bien d'un suicide et d'un krach sans précédent. Les uns parlaient de cent, les autres de deux cents millions ; ceux-ci d'une affaire de mœurs surajoutée, ceux-là d'une série de fraudes formidables. On ne se gênait pas pour vociférer, insulter le mort lointain, insaisissable, jeter de la boue sur sa mémoire là dans ces pièces majestueuses qui l'avaient vu triomphant et respecté.

La ruine est pareille au pillage. Elle provoque le même désarroi. La sonnerie du téléphone ne cessait de retentir. Des étrangers circulaient dans l'hôtel, ouvraient les portes et les armoires, inventoriaient avec des rires et des chuchotements. Les journalistes prenaient des notes, recueillaient la colère des créanciers, l'allégresse des rivaux, la coulée des potins monstrueux et des suppositions infâmes. Les domestiques n'osaient s'opposer à rien, s'imaginant, avec la naïveté des gens du peuple, que tous ces curieux touchaient de près ou de loin à la police, accomplissaient une besogne légale. A la faveur de la confusion des objets précieux disparurent.

Cependant Mme Nortier et sa fille avaient jeté rapidement quelques effets dans une malle, étaient sorties de chez elles par une porte dérobée, sans

voir ni recevoir personne; et une heure et demie plus tard elles montaient dans ce même train qu'avait pris le malheureux l'avant-veille. Le fidèle Laurent les accompagnait.

Il avait eu le temps de dire à sa femme : « C'est peut-être aussi notre déshonneur. » Car sa conscience scrupuleuse s'exagérait les responsabilités. En réalité, simple agent d'exécution et depuis peu au service de Nortier, il n'avait personnellement rien à craindre.

Marie affolée se précipita chez sa mère, qui était absente, de là chez sa grand'mère qu'elle mit au courant. La nécessité de plaindre sa petite-fille combattait, chez la vieille dame, l'âpre désir d'en savoir davantage; elle se rappelait avec orgueil qu'elle avait été l'amie de Simonne Albigny, mère adoptive du défunt : « Heureusement qu'elle est partie, la pauvre, avant d'assister à toutes ces horreurs. » Puis comme elle prévoyait que ces événements aboutiraient chez le petit ménage, aussi bien que chez les Salvian, à une réduction de budget, elle se mit à déplorer, après la malignité des hommes, la modestie de ses revenus. C'était en tous cas une bonne précaution.

L'arrivée d'Émilie Caltet, qui venait elle aussi de la rue du Bac, interrompit ce lamento. Certes Émilie adorait son frère et chérissait sa belle-sœur. Pourtant sa première phrase fut : « Ah ! mon Dieu,

que va devenir l'Œuvre Chrétienne ! » Et elle s'affala en sanglotant dans un fauteuil.

François Salvian reçut le choc à son journal, à sa table, pendant qu'il corrigeait son article. Talcèdre entra, suivi de Gendrart, et lui mit la nouvelle sous les yeux. Le tribun se dressa d'un bond, donna un coup de poing sur ses paperasses et rugit : « Mes enfants, nous sommes foutus ! » Alors Gendrart, qui voulait avoir l'air renseigné, hasarda cette remarque : « Et Fabricius ? » Car il croyait la fortune du nègre colossale et indépendante. Il s'attira cette simple réponse : « Imbécile ! »

Bientôt d'ailleurs Corat se présentait au *Prolétaire*, accompagné de Constant Fagnies, et sa mine grisâtre sur fond noir — suivant l'expression d'un garçon de bureau — disait assez qu'il ne fallait pas compter sur lui. Introduits dans le cabinet de Salvian, ils furent rejoints un quart d'heure après par Giffare, Mague et Martin Matonnay. Les complices de l'affaire Sambuc, sans s'être donné le mot, éprouvaient le besoin de se réunir. Nortier les entraînait dans sa chute.

Fagnies, qui avait poussé à la roue sans conduire ostensiblement l'attelage, comprit tout de suite qu'il n'y avait pas à compter sur ces politiciens abattus. Mague et Matonnay étaient de simples comparses. Giffare n'avait ni autorité ni relations. Salvian oscillait d'un avis à l'autre, rendu à sa faiblesse natu-

relle par l'urgence et la gravité des résolutions à prendre. L'administrateur compulsait ses registres et respirait avec difficulté comme un homme qui va étouffer. Corat gémissait dans un coin : « Il ne me reste plus qu'à me touer. »

« Mes chers amis, — commença Fagnies, — la situation financière est, comme l'avouait Nortier, désespérée. Nous sommes les victimes d'un coquin et, si vous m'en croyez, nous n'userons point nos forces à essayer de blanchir sa mémoire. Avant tout sauvons la face.

— Ah ! la crapule, vociféra le nègre, — trois millions en six mois que je lui ai remis de ces mains-là... Si je le tenais, tonnerre des Indes !

— Donc, reprit l'avocat-député, demain matin, pour commencer, une petite note très nette déclarant que, malgré des bruits ridicules, le coupable n'avait aucune influence sur la gestion du *Prolétaire* et que nous nous joignons à ceux qui réclament une enquête sévère sur ses opérations frauduleuses. Ceci coupera les effets de Houngar et de Gageron. »

Salvian opinait de la tête, sans avoir la force d'émettre un son.

« Je vous engage, mon cher Salvian, étant donnés les liens récents qui vous unissaient à Nortier, à passer la main momentanément et à me confier la direction de la barque. »

Nouveau signe de tête, comme pour indiquer que la chose allait de soi.

« Je vais me mettre en campagne et chercher à combler le déficit. Ce sera rude. Mais le *Prolétaire* est une force, a une clientèle et représente un capital. »

Salvian crut ici devoir serrer la main de son ami Fagnies pour le remercier de sa sollicitude. Giffare, Mague et Matonnay poussèrent quelques grognements d'approbation. Corat fixait tout le monde d'un air hébété comme s'il espérait encore rentrer en possession de son argent.

« Enfin, — conclut le sauveur improvisé, — nous n'avons rien à craindre quant aux ennuis et tracas judiciaires. Notre ami Fabricius Corat représentait à lui seul l'appoint Nortier. En outre, notre collègue Caussade m'a fait donner l'assurance, il y a quelques minutes, par son chef de cabinet Michel Malet, que nous ne serions point inquiétés. Il nous est donc permis d'envisager l'avenir immédiat sinon avec optimisme, tout au moins avec une tranquillité relative. »

Tandis que ces propos s'échangeaient, les journalistes ordinaires et le petit personnel du *Prolétaire*, avertis du danger, attendaient avec consternation le résultat du colloque. Celui-ci songeait que tout était complet à l'*Aube socialiste* et qu'il ne retrouverait pas un emploi de si tôt. Celui-là envisageait la détresse de sa femme et de ses enfants. Cet autre

croyait déjà entendre le pas brutal du créancier qui monte l'escalier. Une véritable fraternité d'angoisse unissait à leur insu les rédacteurs du grand organe socialiste et les banquiers et coulissiers chargés des actions du café Nortier, du caoutchouc Nortier, de toutes ces paperasses qui hier valaient de l'or, qui aujourd'hui ne valaient plus rien.

Un silence effrayant pesait sur les bureaux du journal. On entendait à travers les tentures les éclats de voix de Fagnies. On avait décroché les récepteurs du téléphone afin de ne pas subir les harcelantes questions des bons confrères qu'alléchait déjà le désastre. Les correspondances des agences gisaient sur les tables, inemployées, dans leurs enveloppes. Mais bientôt, vers le soir, éclatèrent au dehors les voix des camelots, lesquels, en dépit des arrêtés préfectoraux, glapissaient : « Un affreux scandale... Le suicide de Camille Nortier. Les détails complets... Les arrestations. »

Talcèdre et Gendrart s'étaient enfermés dans la petite pièce particulière aux secrétaires de la rédaction. Ils philosophaient. Le bohème, la pipe à la bouche, crachait à intervalles fixes dans la cheminée éteinte, bougonnait : « Pas de veine... J'avais une chouette place... J'engraissais... Ça devait mal finir... Je prévois que mon Italienne ne me paiera pas la fin de la traduction. »

Talcèdre soupirait : « Ça porte malheur de s'atta-

quer à la franc-maçonnerie. Le patron ne voulait pas me croire... Ce qui me fait le plus rager, c'est l'idée du contentement de Sambuc. Ce qu'il doit danser le pas du Maître... Et Albigny donc!... Et Houngar!... Qu'est-ce que je vais fiche à présent?... Me présenter à la députation. »

François Salvian rentrant chez lui rue du Bac, après cette amère séance, trouva installé un véritable conseil de famille. Sa belle-mère, sa femme et sa fille poussèrent un même cri quand il parut : « Eh bien? » Mais lui, songeant au plus pressé : « Où est Laurent? Il est absolument nécessaire que nous ayons un entretien. »

Quand il apprit que son gendre avait accompagné Mme et Mlle Nortier à Vulmis, son irritation fut extrême : « Ah! c'est adroit!... Il ne nous trouve pas assez compromis. Il faut maintenant qu'il s'affiche avec la veuve de cette canaille... Oui, c'est entendu, la pitié, le tolstoïsme, le pardon des fautes... Mais il aurait pu songer tout de même que je suis un homme politique, que j'ai ma situation à sauvegarder et que cette galante équipée ne peut qu'augmenter mes embarras.

— Cependant, père, fit observer Marie avec douceur, Laurent était le secrétaire de Nortier... Il a donc certains devoirs...

— On n'a pas de devoirs envers les fripouilles... Et moi qui me suis laissé embobeliner, qui ai rompu

avec la plupart de mes amis pour complaire à ce tartuffe, à ce voleur... Elle a le flair, votre Mme Haussoir, dans le choix de ses protecteurs!... J'aurais dû m'en douter... Un financier-moraliste, un agioteur qui affiche de si beaux sentiments... »

Il oubliait complètement que lui-même avait de son plein gré, et sans y être poussé par quiconque, accepté l'aide pécuniaire du tartuffe et du voleur. La grand'mère Gallargues haussait les épaules. Marie, blessée par l'allusion à mère Cécile, gardait le silence. Marianne souffrait de la peine et de la colère de son grand homme. Elle n'avait pas encore envisagé toutes les conséquences de ce suicide. Il fallut que le tribun les lui révélât par une série de cris du cœur où transparaissait son égoïsme. Tout en vociférant il marchait de long en large, à travers son cabinet de travail, devant les trois femmes assises et prostrées :

« Mon journal m'échappe... Fagnies le prend, et c'est tout juste, puisqu'il était libre vis-à-vis de Nortier et qu'il apporte un capital nouveau.

— Comment... le *Prolétaire!*...

— Lui-même. Demande plutôt au nègre, que cette anecdote met sur la paille. Ce n'est pas tout : Sambuc triomphant va se retourner contre moi... et derrière Sambuc je vois se dresser tous les ratés, tous les envieux que j'offusque et qui me haïssent.

— Caussade est ton ami ; il t'aidera à te relever... Il est président du conseil.

— En politique, — rugit Salvian, — il n'y a pas d'amis. On s'associe contre quelqu'un ou quelque chose, mais on se jalouse, on s'exècre et l'on est heureux quand le voisin tombe, parce que ça fait une place vacante. »

Il s'était arrêté, les mains dans ses poches, en proie à une furieuse sincérité qui ne manquait pas de grandeur. Maman Gallargues se délectait de voir humilié le lion du socialisme. Marie songeait aux scrupules de Laurent, à la douleur de Suzanne Nortier, et ne participait pas aux récriminations mesquines. Elle entendit pourtant que son père disait : « Tenez... C'était le secret de Polichinelle que Nortier commanditait mon journal... Eh bien, vient-on me voir, me consoler ?... Non... On me laisse seul... On s'écarte... Les meilleurs songent : quel débarras si Salvian pouvait disparaître dans ce cataclyme... Notre métier à nous autres... notre métier, c'est un panier de crabes... Vous verrez que Nicolas lui-même... Sans doute il ne me reniera pas, mais il aura un peu honte d'être mon frère... Quant à ma situation à Carteyrade, ça ne va pas l'améliorer... Il y a de l'écho en province. On me jettera dans les jambes un Malafosse quelconque... ou un jeune avocat du clan Gallargues... Tant pis, belle-maman, si je me débonde et si ma franchise vous déplaît.

— Oh! vous êtes tout excusé aujourd'hui, François », fit la vieille dame avec une commisération méprisante.

Le député de Carteyrade n'exagérait pas. L'affaire Nortier, comme on l'appelait déjà, eut à la Chambre un retentissement énorme. Sambuc et ses amis relevèrent la tête. L'indignité de leur adversaire ne prouvait point que les papiers de trahison qui les concernaient fussent faux, mais les foules ne raisonnent point : il resta ceci que la maçonnerie avait subi les attaques d'un individu taré, qui s'était fait justice, d'un exploiteur du peuple, d'un mauvais riche.

Pendant un mois, avec une cruelle insistance, Houngar et Gageron remplirent les colonnes de l'*Aube socialiste* d'affreux détails sur les pirateries du roi des cafés. Ce fut une avalanche d'interviews, d'articles techniques, qui tenaient la curiosité publique en haleine. On laissait supposer, derrière les rapines connues, d'autres scandales mystérieux, des débauches sans nom, des crimes effroyables. Des reporters stylés scrutèrent la vie privée de Nortier, recueillirent des témoignages infâmes ou serviles, étalèrent et grossirent les multiples fantaisies d'un millionnaire congestif qui combinait l'hypocrisie et le cynisme.

Deux députés du groupe socialiste gouvernemental réunirent en un grand meeting les ouvriers et em-

ployés des manufactures de caoutchouc, lancèrent des listes de protestation, organisèrent parallèlement au vacarme financier, politique et mondain, une agitation méthodique.

D'autres feuilles, plus indulgentes, plaidèrent la folie. Toute la biographie de Nortier, orphelin de bonne heure, adopté par Simonne Albigny, protégé par la marquise de Valgovert, s'étala dans la presse des deux mondes, tourna à la scie et à la complainte. Les photographes s'abattirent sur l'hôtel du faubourg Saint-Honoré; la façade, les salons, les appartements privés, les tableaux, les tapisseries, les faïences, tout y passa, avec de navrants commentaires. Il apparut peu à peu que cette existence somptueuse et enviée n'avait été qu'un décor, le masque d'une frénésie de joueur. En même temps les langues se déliaient. Les amis, les domestiques et les mêle-tout jetaient dans la circulation des histoires vraies ou fausses destinées à compléter la légende. Jamais cadavre à peine refroidi ne fut couvert de tant d'immondices.

Sa femme, sa fille et son secrétaire avaient enterré discrètement et comme honteusement l'infortuné dans ce coin de terre savoyarde où il avait trouvé la naissance et la mort. Mais même en cet endroit reculé ils n'évitèrent point, avec la formalité humiliante de l'autopsie, les bavardages impies et les inventions saugrenues. Les fortes têtes de Vulmis et

de Bourg-Saint-Maurice documentèrent les journalistes locaux qui se mêlèrent au concert général, firent de Nortier un satyre alpestre.

Seul peut-être entre tous les Parisiens, Marc Albigny ne fut pas surpris par cet effondrement. L'étrange visite *in extremis* de son frère d'adoption l'avait édifié. Il prévint sa fille par lettre qu'elle eût à compter sur un petit héritage, sans spécifier de quoi il s'agissait, et traça le plan d'un nouveau chapitre pour *les Exploiteurs du socialisme*. Les événements, quels qu'ils fussent, intéressaient son esprit critique, mais n'affectaient plus sa sensibilité. Il répétait volontiers : « Je suis blindé ». C'était comme une anesthésie générale qui le gagnait en même temps que la paralysie. Ayant appris indirectement que son secrétaire Mague avait trahi la franc-maçonnerie et trempé dans la vente des papiers Sambuc, il le fit venir et lui dit : « Je ne t'en veux pas, mon garçon. Tu es de ton époque. Seulement tu vas me raconter exactement comment ça s'est passé. J'ai peur de me tromper en moins dans mon total de la vilenie humaine. Ça m'ennuierait de partir avec un dernier reste d'illusion. » Paul Mague ne détestait pas le cynisme. Il obéit. Le détail de ces louches transactions enchantait Marc Albigny qui prenait des notes dans son lit, d'une grande écriture nerveuse et hachée : « Tranquillise-toi, je ne prononcerai pas ton nom... Ah ! les parlementaires bourgeois qui con-

duisent le collectivisme sont plus parfaitement ignobles que leurs adversaires! Heureusement qu'il nous reste les syndicats... Mais les chefs de ces syndicats à leur tour ne subiront-ils pas la contagion des milieux politiques? Quel fumier! ô Karl Marx, quel fumier! »

Sur ces mots il roulait une cigarette, malgré la défense de son médecin, et s'absorbait dans une rêverie pessimiste qui allumait ses regards divergents.

Les Saintines apprirent par les journaux, comme le bon public, l'événement qui les ruinait. Le mélancolique gentilhomme était justement en train de corriger les épreuves d'un article sur « le Paupérisme » qu'il réservait au *Prolétaire*. Les cris de sa femme l'arrachèrent au plaisir béat que lui procurait la lecture de sa prose : « Dani, Dani, c'est effrayant! Nous n'avons plus le sou. Qu'allons-nous devenir?

— Comment, plus le sou... et ta dot!...

— Nortier vient de se tuer... en Savoie... Il doit quatre-vingts millions. Tiens, regarde, *Un Krach monstre*. »

Là-dessus une crise de nerfs, des hurlements proférés par une bouche d'ombre, gigantesque dans une toute petite figure; puis un déluge de larmes et de plaintes enfantines : « Moi qui doit vingt mille francs à la couturière... et le loyer... et la voiture...

et les domestiques... Nous serons saisis, vendus expulsés, à la rue... Ah! j'aime mieux mourir! »

Daniel de Saintines, bien qu'épouvanté comme un incapable habitué au luxe et qu'on plonge tout vif dans la misère, le sérieux Daniel avait lu que les philosophes ne se laissent point abattre par le malheur. Il commença par aller chercher de l'eau de mélisse et la versa toute pure à sa mignonne, ce qui motiva un redoublement de désespoir : » Vilain, méchant, tu m'as brûlée... » Puis il rangea les épreuves de son article, avec un flegme puisé dans l'admiration de Marc-Aurèle, et déclara d'une voix de nez, hautaine et précise :

« Ça n'a pas d'importance... Je travaillerai.

— A quoi? » gémit Claire incrédule. Il sourit, et ménageant ses effets, avec lenteur continua : « J'ai trois idées dont la moindre vaut une fortune : mes tablettes de café, mon vernis à meubles et les oiseaux comestibles.

— Qu'est-ce que c'est, les oiseaux comestibles? » demanda-t-elle à travers ses pleurs. Bien qu'elle connût l'inconsistance de son mari, elle ne pouvait penser qu'une telle aventure le laisserait aussi placide et confiant en soi.

Dani expliqua que les grands restaurateurs servaient à leur riche clientèle du gibier de qualité inférieure, gavé dans des caves. Il y avait six cent mille francs à gagner par an avec des volières per-

fectionnées et un élevage de grives, de cailles et d'ortolans. Elle le laissait dire et secouait la tête. Quand il eut achevé : « Mais en ce moment, dans ton coffre-fort, qu'est-ce qui nous reste?

— Dix mille francs. C'est juste ce qu'il me faut pour la première mise de fonds. »

Calmée par l'excès de mépris, elle considérait avec stupeur ce déplorable gentilhomme qui n'avait même plus la force de sentir la réalité de la ruine et en un pareil moment se berçait de chimères. Elle entendait derrière la porte les pas de la dette et de la détresse. Tout leur avoir disparaissait avec Nortier. Daniel ne semblait se douter de rien et alignait des chiffres fantastiques sur un bout de papier comme un enfant ou un monomane. Elle examinait sa figure appliquée, sa longue silhouette falote, son dos légèrement voûté. Depuis sept ans qu'elle vivait auprès de lui, elle ne l'avait jamais aussi bien compris. Quoi de plus effrayant que la soudaine apparition du néant chez un être ! Heureusement qu'il leur restait deux amis fidèles et qui les tireraient de là : Jean Pasme et Salvian.

Le coup était rude aussi pour Jean Pasme, qui avait confié à Nortier six cent mille francs. Les Saintines le virent arriver pâle et furieux, vociférant : « Le code est une plaisanterie... Les familles de ces grands voleurs trouvent toujours le moyen de s'en tirer. Oui, on va mettre en vente l'hôtel et les col-

lections. Mais je suis bien sûr que les dames Nortier sauveront leurs épingles du jeu. Ta ta ta, je m'y connais. Je sais ce dont la finance est capable. »

Il avait complètement oublié son rôle de Bon Juge, de magistrat indulgent aux faiblesses de l'humanité. Ses yeux brillaient de haine contenue. Sa bouche avait un pli de tortionnaire. D'ailleurs il ne pensait qu'à lui et ne s'informait même pas des pertes subies par les Saintines, si bien que Claire finit par s'indigner :

« Mais, enfin, donnez-nous un conseil. Nous sommes sur la paille. Daniel a devant lui dix mille francs à peine et nous en devons bien trente mille.

— Un conseil, — répétait Jean Pasme, complètement dégrisé de sa toquade pour sa jolie amie. — Un conseil... partez à la campagne ; vivez sur vos terres...

— Elles sont hypothéquées...

— Eh bien, il y a dans certaines administrations des places réservées aux gens titrés... avec de gentils appointements... Que Daniel s'informe. Ça permet d'attendre. »

Puis très vite il insista sur son propre dénûment. Ces six cent mille francs représentaient ses économies. Il n'avait plus un louis disponible.

Claire savait qu'il mentait, qu'il restait riche même après le krach. En quelques heures elle avait acquis plus d'expérience qu'en vingt ans.

Le lendemain ce fut le tour de Salvian. Ne voulant pas aller à la Chambre, ni à son journal, ni dans les milieux politiques où il lui eût fallu subir des questions, le tribun s'était résigné à se réfugier chez son flirt. On eût pu croire que les Saintines hébergeaient le mort et sa honte. Les domestiques parlaient bas. L'ex-lion fut introduit dans le cabinet de travail de monsieur et le trouva échoué dans un fauteuil; madame, étendue sur un canapé, s'épongeait les yeux.

« Ah! mes pauvres amis!...

— Ah! mon ami, mon cher ami! » Les voix sonnaient faux. Ils ne savaient par où commencer. Daniel avait hâte d'expliquer son système d'oiseaux comestibles. Salvian se félicitait de cette présence. Un tête-à-tête eût été gênant. Il plaignait Claire, mais elle lui était moins précieuse depuis qu'elle subissait les cruelles atteintes de la vie. Elle n'était pas belle. Ses paupières boursouflées, des traces de larmes récentes, sa mise négligée l'enlevaient à son trône mondain pour la mettre au niveau des autres.

François subit mélancoliquement les condoléances du ménage. Les Saintines le plaignaient trop. Ils insistaient trop complaisamment sur la répercussion politique qu'allait avoir l'éclipse du *Prolétaire*, sur la satisfaction probable des ennemis. Ils se consolaient de leur propre désastre en exagérant

celui du voisin. Ils donnaient au visiteur envie de leur répondre : « Pas tant que ça. »

Salvian ressentit là comme jamais le côté factice des relations entre gens de caste et de catégorie différentes. Il songeait : « Pourquoi suis-je ici ? » Afin d'échapper aux redites et aux lamentations vaines, il s'informa de la Vindiera, laquelle continuait sa tournée d'Italie.

« Ah ! mon Dieu, je l'avais oubliée, — fit Claire avec un émoi comique. — Elle doit être ruinée, elle aussi.

— Je l'associerai à mes inventions, — objecta généreusement Daniel.

— Bah ! conclut le député, une nuit de Paris réparera tout cela. »

La jeune femme lui soumit le cas Dani, comme elle avait fait pour Jean Pasme. Salvian ne connaissait-il pas une profession lucrative, peu fatigante, n'exigeant pas de connaissance spéciale.

« Il y a bien la diplomatie... Rien de plus simple que d'en parler à Caussade... si tel est, mon cher, votre désir... »

Mais Saintines n'aimait pas ce milieu léger et superficiel des Affaires étrangères. Il aurait préféré quelque sinécure du côté de l'Instruction publique, une bibliothèque par exemple : « Je stylerais un secrétaire qui accomplirait le gros de la besogne, et j'aurais trois heures dans la journée pour mon vernis, mes tablettes et mes oiseaux... A propos, la

caisse du *Prolétaire* me doit encore une centaine de francs. Je nous invite tous les trois au Café Anglais. Il faut être beau joueur. Cela porte chance. »

Mme Haussoir admirait profondément Nortier. Elle n'avait jamais vu que son profil honnête et généreux. Elle traitait de calomniateurs ceux qui émettaient quelque soupçon sur la droiture de son caractère. Mais telle était la force de cette âme mystique et sa foi dans la Providence que l'écroulement de toutes ses illusions la laissa calme et debout.

Elle réunit ses auxiliaires et leur tint à peu près ce langage : « Mes amis, le financier qui vient de disparaître était l'administrateur et le soutien de l'Œuvre Chrétienne. Il m'avait aidée à fonder les maisons et dispensaires de Paris, de Reims et de Lyon. Il alimentait et tenait nos caisses. C'est vous dire qu'il ne nous reste rien... matériellement. Moralement, nous sommes intacts. Je vous supplie de ne pas vous alarmer, de ne pas montrer aux déshérités dont vous avez la charge une angoisse qui s'ajouterait à leurs maux. Je vais dès aujourd'hui me mettre en campagne pour trouver la somme strictement nécessaire à la continuation de nos travaux. Priez Dieu que je réussisse. »

Dès lors elle fut comme le capitaine qui de la passerelle, pendant la tempête, donne des ordres à tout

l'équipage. Elle vendit ses locaux de Reims à Houngar qui depuis longtemps les guettait pour ses stocks de vin de Champagne. Elle se défit à bon compte de son immeuble de Lyon. Il s'agissait avant tout de sauver l'Œuvre de Paris et la maison mère du faubourg Saint-Antoine. Plus tard on récupérerait la province.

Quelques jours après le suicide du financier, un banquier suisse de ses amis, qui avait reçu des instructions spéciales, remettait clandestinement à Albigny cent mille francs pour sa fille Jeanne et à Suzanne Nortier cent autres mille francs réservés de longue date par son père. Toutes les précautions avaient été prises pour que la loi ignorât ces legs détournés, pour que cet argent fût à l'abri des créanciers et de leurs poursuites. Marc Albigny ferma les yeux ainsi qu'il l'avait promis. Suzanne Nortier ne se soumit qu'à la condition de verser cette somme à l'Œuvre Chrétienne où elle-même entra comme auxiliaire appointée. Cette jeune fille avait un cœur héroïque. Elle prétendait nourrir sa mère de son travail. Mère Cécile, mieux au courant des nécessités de la vie, engagea Mme Nortier à accepter l'hospitalité et une place d'intendante que lui offraient des parents riches.

Chaque matin de bonne heure Mme Haussoir, accompagnée tantôt de Rose Naffé, sa préférée, tantôt d'Émilie Caltet, partait pour recueillir des fonds.

Les circonstances n'étaient pas favorables. Le bruit de la participation de Nortier à l'Œuvre Chrétienne d'une part, et de l'autre au *Prolétaire* s'était répandu et déroutait les conservateurs. Ils ne comprenaient pas pourquoi ce catholique avait accepté de subventionner le socialisme. Souvent l'éloquence de la quêteuse se heurtait à une indifférence glacée, à un refus rapide et poli. Les gens sont trop heureux d'avoir un prétexte avouable pour ne pas desserrer les cordons de leur bourse.

Alors la sainte femme s'obstinait. Elle n'acceptait pas les mauvaises raisons. Elle exposait les résultats déjà obtenus à l'Œuvre, la nécessité de désarmer la colère et l'envie par l'aumône. Elle suppliait, elle s'indignait, riant elle-même ensuite de son insistance sans vergogne. Pendant ces dialogues et ces débats, la petite Naffé, assise à côté d'elle, apprenait à connaître la sécheresse du monde. Ses yeux bleus s'agrandissaient encore. En redescendant l'escalier, elle disait à sa bienfaitrice : « *Ils* ne savent donc pas qu'ils mourront ». C'était pour elle une stupeur que l'inconscient égoïsme de ces messieurs et de ces belles dames, tranquilles dans leurs luxueuses maisons. Elle constatait qu'à Carteyrade, chez les paysans, la solidarité était plus grande. Mme Haussoir lui expliquait qu'à Paris les riches et les pauvres s'ignorent. Ils n'habitent pas les mêmes quartiers. Ils ne se rencontrent pas. Les usages

créent entre eux d'infranchissables barrières. D'où la méconnaissance et la haine.

Un idéal tenace a raison de tout. Au bout d'un mois, par petites sommes et billets de cinquante ou de cent francs, mère Cécile avait réuni vingt mille francs qui, avec l'apport de Suzanne Nortier, permettaient de joindre les deux bouts. On put distribuer du travail aux ouvrières, acquitter les dettes les plus criardes, continuer les distributions de pain et de médicaments, payer le petit traitement des auxiliaires sans ressources. On ne sombrait pas, c'était l'important. Sans désemparer Mme Haussoir organisa une vente de charité qui rapporta encore six mille francs. Mais elle était à bout de forces, par excès de tension nerveuse, et dut s'aliter, laissant à Émilie Caltet la direction effective des services.

Trois mois plus tard, c'est-à-dire vers la fin de juillet, les collections Nortier s'éparpillaient sous le marteau du commissaire-priseur, l'hôtel du faubourg Saint-Honoré était acheté par une famille américaine; un deuxième essaim de faillites s'élevait de ce désastre déjà ancien à New-York, à Londres et à Hambourg.

A la même date, Salvian qui se croyait hors d'affaire et remonté sur sa bête, tant il avait l'optimisme tenace, affronta la tribune malgré les avertissements de Fagnies. L'abbé Dalcis, qu'il fréquentait beaucoup depuis ses malheurs et qui voyait

également la vie et les hommes en rose, lui avait conseillé ce coup d'audace. Les timides commettent de ces erreurs. Ce fut un essai désastreux. Les ministériels, amis de Caussade, craignant de se compromettre, désertèrent leurs bancs un à un et se répandirent dans les couloirs. Ils blâmaient fort cet orateur obstiné, déploraient son manque de tact. Les députés de la droite et du centre s'abstinrent d'applaudir et même d'écouter. On ne leur reprochait que trop leurs accointances avec Nortier. Salvian sans argent, sans crédit, sans journal, cessait de les intéresser, redevenait pour eux l'adversaire banal et un peu taré que l'on a nul profit à ménager. Enfin les radicaux et socialistes de la nuance Gageron, Houngar, étaient ravis de châtier par un froid mépris la campagne anti-maçonnique, la trahison de leur ex-leader.

On le traita en provincial. Quelques maigres applaudissements saluèrent sa péroraison comme une délivrance et, quand il regagna sa place, aucune main ne se tendit vers lui. L'avis général fut : « C'est un deuxième suicide... Il aura du mal à remonter le courant. »

Il était trop fin pour ne pas comprendre. Il passa sa colère sur l'abbé Dalcis qu'il rendit responsable de son échec, traita de jésuite et de tartuffe comme aux plus mauvais jours de l'anticléricalisme.

Les nouvelles de Carteyrade étaient détestables.

Oscar Malafosse avait indignement exploité la mort de Nortier. Il répandait le bruit que Salvian, complice du financier, avait été chassé du *Prolétaire* et songeait à renoncer à la politique. Ces calomnies, venant de monsieur l'instituteur, prenaient quelque chose d'officiel. Nicolas écrivait que la prochaine campagne serait rude et exigerait de gros sacrifices. Il plaignait le cadet, lui envoyait des encouragements, mais on devinait dans ses lettres la crainte d'être sollicité pécuniairement. Ce docteur resté paysan avait le cœur généreux et la main étroite. Une grande et sagace bonté s'alliait en lui à la parcimonie.

Il fallut bien cependant s'adresser à sa bourse. François n'avait pas retrouvé de journal. Il ne pouvait être question de faire amende honorable à Jacob Houngar. Les gains étaient donc terriblement réduits et la dépense demeurait la même, malgré la stricte économie de Marianne. Celle-ci essuya de Mme Gallargues un refus net et motivé : « Si ton mari, ma pauvre enfant, était demeuré dans la doctrine qui fut celle de notre famille, il n'aurait pas été trop loin, n'eût pas eu besoin ensuite de Nortier pour faire machine arrière, et ces malheurs ne seraient pas arrivés. Voudrais-je vous aider, que je ne le pourrais pas. Il me serait impossible de vous avancer un billet de cinquante francs. Or c'est de dix mille francs au moins que vous avez besoin. »

Marianne fut indignée. Salvian ne lui avait jamais été plus cher que depuis qu'il était malheureux. Elle se reprochait de l'avoir abandonné quelques mois auparavant. N'était-elle pas la cause du changement d'attitude politique qui lui avait valu une alliance avec un pirate et la déconsidération dans son propre parti? Ses remords la rendaient tendre et susceptible. Elle répondit vivement à sa mère et il en résulta un froid qui enchanta la vieille dame parce qu'il la mettait à l'abri.

Alors le député se tourna vers son frère. Après un échange de lettres aigre-douces, qui allaient chercher de lointains griefs mais revenaient finalement au style affectueux, Nicolas finit par s'exécuter et envoya en pestant la somme demandée.

Le jeune ménage Caltet dut son salut à la petite Naffé. Laurent, perdu dans la grande ville, novice en affaires, ne pouvait se recommander de son stage auprès de Nortier. Il gravissait le calvaire du solliciteur, grimpait des étages, subissait de mauvais accueils, des allusions désagréables, mais ne se rebutait pas et cachait sa peine à sa compagne.

Il était fier, il était loyal, et il ne savait pas insister. Or un beau jour Rose Naffé toute joyeuse vint annoncer à son amie que le marquis de Vernières, de passage à Paris, était prêt à prendre Laurent comme régisseur de son domaine de Lafousse, dans les Cévennes. La jeune fille connaissait de lon-

gue date la marquise, propriétaire à Carteyrade et cliente du docteur Nicolas Salvian. Elle lui avait exposé la terrible situation de l'ex-capitaine, vanté le charme et les vertus de Marie. Sa naïve éloquence touchait la grande dame qui persuadait aisément son mari. C'était l'exode, mais dans des conditions excellentes, et c'était aussi le salut. D'ailleurs Laurent avait un seul désir : quitter une ville et un métier dont il n'avait connu que l'horreur, que les aspects bas et cupides.

La rage de la Vindiera, quand elle apprit le malheur qui frappait sa bourse, fut atroce. Elle brûla les portraits et lettres de Nortier. Chaque soir, dans sa prière, elle suppliait la Madone d'envoyer le scélérat en enfer. Elle commença, comme suite à ses mémoires, un portrait satirique intitulé *Camille l'Imposteur* et entra en pourparlers avec un journal de Milan pour une série de révélations anonymes sur les mœurs privées du roi du caoutchouc. Puis, avec le bon sens de sa race, elle comprit que le voyage de Paris ne serait qu'une dépense de plus, un aliment pour la malignité publique, et elle s'occupa aussitôt d'organiser une nouvelle tournée en Amérique. Elle accablait de télégrammes et de lettres Jean Pasme, le chargeant de défendre ses intérêts et ignorant que le Bon Juge était dans le même cas qu'elle, mais fort sceptique quant aux revendications posthumes. Elle s'irritait surtout de ce que, prévenue à temps par des

amis bien renseignés, elle n'avait pas tenu compte de leurs avis : « C'est toi, Vindiera, la plus grande bestia. »

Elle écrivait aussi à Maria Poinçon, la conjurant de taper « le nègre ». Or Maria Poinçon, à la première nouvelle du krach, avait lâché son Othello prestement. Cela s'était passé de la façon la plus simple du monde. Fabricius Corat, sortant de l'entrevue décisive avec Fagnies et Salvian, était rentré chez sa maîtresse, son éternel refrain à la bouche : « Je n'ai plus qu'à me touer ». En guise de consolation Maria lui déclarait : « C'est cela, tue-toi. Moi, je te quitte. Car tu penses bien que j'ai autre chose à faire qu'à nourrir un moricaud. Bonsoir. Le revolver est dans le premier tiroir de la commode. »

Ces paroles et ce conseil dégrisèrent Corat de telle manière qu'il renonçait au suicide, cherchait le moyen de s'en tirer, et finissait, à force de recommandations, par dénicher une place de surveillant dans une compagnie de théâtrophones sur le boulevard. Désormais on put le voir là chaque soir, revenu des grandeurs humaines, de la politique et de l'amour, rôdant au milieu des maniaques qui assistent de loin à l'Opéra et au café-concert, un tuyau dans les oreilles. Il ne souffrait pas trop d'être ainsi passé brusquement de l'état de millionnaire à celui de réclame déambulante. Il contait son aventure aux passants avec une terrible mimique et la moralité obli-

gatoire : « Pendant houit jours j'ai pensé à me touer. C'est ma maîtresse, oune romancière de génie, qui m'a sauvé doû désespoir. »

La parité de leur infortune rapprocha ainsi Maria Poinçon et la Vindiera. Elles échangèrent une correspondance pathétique. Puis la comédienne réfléchit qu'elle ne trouverait jamais une meilleure dame de compagnie que cette grosse personne délurée et bavarde. Elle lui proposa de s'embarquer avec elle au mois de juillet pour New-York. Malgré tous ses ennuis, François Salvian ne put s'empêcher de rire lorsqu'on le mit au courant de la combinaison, et il eut cette réflexion prophétique : « A quand la brouille et le pugilat? »

Car, malgré tout, sa bonne humeur finissait par reprendre le dessus. Il apprenait par Gendrart que Fagnies s'associait à Gageron et à Houngar pour fondre en un seul organe quotidien l'*Aube socialiste* et le *Prolétaire :* « Bah ! s'écriait-il. Fagnies est un pédant, Gageron une chiffe, Houngar un vieux roué. Ça ne marchera pas quinze jours. Ils viendront me trouver pour que je les réconcilie et remette leur barque à flot. »

On le prévenait qu'Albigny, s'étant rapproché de Sambuc, cherchait à le faire excommunier, lui Salvian, par les syndicats socialistes et menait une formidable campagne de diffamation. Il répondait : « Albigny est perdu. Il n'en a plus pour longtemps.

Laissez-le jouir de son reste. Le jour où je placerai un beau discours, les ouvriers me reviendront. Ce sont de grands enfants terribles, et jamais ils ne retrouveront une trompette comme la mienne. »

Son fils Bernard, privé de sa collaboration au *Prolétaire* et réduit à ses seules ressources, lui écrivait des lettres douloureuses où, sans se plaindre directement de Jeanne, il laissait entrevoir un grand découragement : « C'est mon garçon... Il exagère, disait-il en riant à Marianne éplorée. Tout ça se passera avec le temps. Dans trois mois je les tirerai encore d'affaire. Quand il y a du foin au râtelier, les chevaux se réconcilient. »

Un peu plus tard Bernard vint à Paris soumettre à son père un cas de conscience. Il avait appris que Jeanne venait de faire un héritage de cent mille francs, mais on lui cachait obstinément le nom du donateur. Sa situation irrégulière au point de vue du code ne lui permettait pas de s'opposer formellement à ce que sa femme acceptât cette grosse somme. Le jeune homme se rongeait de scrupules. Tous ses griefs contre les Albigny lui remontaient aux lèvres.

Salvian le rassura. Marc était un mauvais caractère, mais un honnête homme, incapable d'une transaction louche. C'eût été folie que de refuser une pareille aubaine... Le faible Bernard se laissa convaincre et repartit pour Lyon rasséréné.

Enfin il n'était pas jusqu'aux Saintines à qui le tribun ne dut porter des consolations et des espérances. La vente des oiseaux comestibles ne marchait pas. Les dix mille francs étaient épuisés et Daniel hésitait à lancer ses tablettes de café et son vernis. Le Bon Juge, pressenti pour un petit emprunt, disparaissait subitement. Les parents riches et titrés avaient rompu de longue date avec ces renégats, admirateurs du collectivisme, et ne semblaient guère pressés de rétablir les relations. Bref, Daniel fut tout heureux de trouver un modeste emploi de placier en automobiles. Ils habitaient maintenant à l'extrémité de Passy un petit pavillon moisi et délabré où Salvian venait les voir une fois par semaine. Il évitait soigneusement de se trouver seul avec madame. Elle, de son côté, épouvantée et maladroite comme un oiseau tombé du nid, ne cherchait plus à tirer des visiteurs, ses anciens flirts, autre chose que des emplois, des promesses fermes et des moyens de subsistance. La destinée, qui s'acharne sur les frivoles, la ramenait au sérieux par les voies les plus rapides.

« Voilà l'été, — répétait François. — C'est ma saison et le soleil est mon complice. Il est impossible que la guigne me poursuive jusqu'à la canicule. C'est une dame du Nord qui n'aime pas la chaleur. Elle va rentrer chez elle et fermer les volets.

— A moins qu'elle n'enferme les voleurs »,

ajouta l'aimable Albigny, à qui l'on rapportait ce propos pittoresque.

La vision claire de son discrédit vint au député d'une manière indirecte. Il était allé prendre des nouvelles de Guillaume Horteux qu'on disait tombé en enfance. Félicité, ses boucles grises flottant sur ses épaules maigres, les yeux mouillés de larmes, le reçut avec des soupirs, l'introduisit auprès de son frère.

Le philosophe était étendu sur un canapé, contre sa table chargée de livres poussiéreux qu'il n'ouvrait plus depuis deux mois; mais il défendait qu'on y touchât. Chose étrange, il avait engraissé; son regard s'était éteint et les paroles sortaient de sa bouche avec peine, comme enroulées sur une langue pâteuse. Son grand front plissé, ses lunettes, son accent caverneux complétaient un aspect de pontife gâteux. Il reconnut le visiteur et hocha lentement la tête : « Mon pauvre Salvian, nous voilà dans le cinquième dessous...

— Demande-lui comment vont Marianne et Marie », cria Félicité qui expérimentait sans cesse la lucidité du malade et ne pouvait admettre la triste réalité.

Mais Horteux, sans comprendre : « Votre satuition — il retournait ainsi les syllabes — est plus pénible que la mienne. Moi, c'est le crâne, c'est là que ça ne va pas. Vous... nettoyé, rasé, fini... partout fini... Ah bigre!... »

Salvian était extrêmement impressionné, non seulement de trouver dans cet état l'auteur de *l'Univers sans miracle*, mais surtout de la prédiction. Il fut sur le point de répondre : « Je me remonterai », puis réfléchit au ridicule de ce débat et accepta le fâcheux augure.

Horteux, remuant toujours la tête, insista : « Déplorable... votre satuition. Plus un sou... abanné... abadonné... de tous... Ah bigre ! »

Si bas qu'il fût, il était content tout de même de constater la déchéance d'autrui et un navrant sourire incomplet tordit sa face d'hémiplégique.

Dans l'antichambre, Félicité, qui d'ailleurs adorait son frère et le soignait avec un dévouement incomparable, dit à Salvian : « Vous l'avez vu... le pauvre... Encore aujourd'hui c'était relativement bien... Il trouvait ses mots... Imaginez que je suis si triste... Je n'ai même plus le courage d'écrire une fable... Depuis *Les deux rats et le saucisson*, je n'ai plus travaillé... »

Le député rentra chez lui, s'assura que sa femme et sa fille étaient sorties, s'enferma dans son cabinet. Alors, pour la première fois depuis ces navrants épisodes, il mit sa tête entre ses mains et pleura longtemps, de toutes ses forces, sur la destruction de ses grands projets.

CHAPITRE XIII

LA FIN D'UN PRIMAIRE

Marc Albigny, de plus en plus malade, avait dû suivre les conseils de son médecin. Il était venu, dès les premiers jours de septembre, faire une cure aux eaux de Terrenoire. Il y retrouvait le docteur Nicolas Salvian, attaché au nouvel établissement de bains, lequel chaque année recueillait là, à quelques lieues de Carteyrade, une multitude d'observations curieuses. Jeanne avait tenu à accompagner son père presque impotent et incapable de monter seul en wagon. Bernard se joignait à sa femme. De sorte que le révolutionnaire, sa fille, son gendre et l'oncle de celui-ci réunis au Grand-Hôtel prenaient leurs repas ensemble.

Cela n'allait pas sans tiraillements. L'humeur de

Marc s'était apaisée, mais son égoïste indifférence créait une atmosphère pénible. Il répondait aux questions sèchement ou avec un rire douloureux. Son refrain était : « Qu'est-ce que ça fait? » Une seule préoccupation le hantait : achever son livre *les Exploiteurs du socialisme*. Or il laissait entendre devant Bernard et Nicolas que cet ouvrage implacable stigmatiserait les variations de François Salvian. Le docteur haussait les épaules, mais le jeune homme relevait l'allusion. A chaque instant la causerie menaçait de s'envenimer.

Dans le jeune ménage, d'autre part, la mésentente était complète. Depuis son mystérieux héritage, Jeanne traitait son mari comme un inférieur. Elle ne le consultait sur rien. Elle devenait coquette à sa manière. Elle avait à son service deux femmes de chambre qui la coiffaient, taillaient des robes compliquées sur des patrons de journaux de modes, et ne recousaient jamais un bouton aux habits de monsieur. Quand celui-ci hasardait la moindre observation, sa femme le prenait de haut, lui reprochait ses opinions bourgeoises, ses petits appointements d'employé électricien, l'exil à Lyon, sa famille, le mariage de Marie, le suicide de Nortier; elle allait chercher de vieux griefs qu'elle rajeunissait pour la circonstance. La colère dégradait son beau visage régulier. Elle devenait vite une mégère brune et débraillée ; le sarcasme de Marc dégénérait chez elle en invective.

Cela ne l'empêchait pas, cinq minutes après une scène grotesque et vulgaire, de chanter la Cité future et la Fraternité universelle, la Paix entre les hommes, les Sept joies du collectivisme. « Mais, ma pauvre petite, comment t'en tireras-tu alors, toi qui ne sais pas faire un lit, ni cuire un œuf à la coque? » Cet ordinaire argument de Bernard la faisait sourire de pitié. Il n'entendait rien à la pure doctrine. Toute sa vie il resterait un salarié atone, sans révolte et sans héroïsme. Maintenant elle se plaignait à son père, quand ils étaient seuls tous les deux. Le front à la vitre, l'allure lasse, elle répétait : « Si j'avais su ».

Les malades nerveux ont souvent une perversité spéciale. Albigny approuvait sa fille, l'encourageait à l'indépendance, traitait François Salvian de coquin et de renégat, établissait des parallèles désobligeants entre son gendre et ses disciples : « Tiens, Pierre Mague, ce n'est pas un ange. Il a peut-être barboté dans l'affaire Sambuc. Eh bien, tu aurais été plus heureuse avec lui qu'avec ce pauvre et naïf garçon... » Une minute après, au milieu d'un silence, il ajoutait, relevant de la main sa jambe paralysée avec une crispation du visage : « Il t'a aimée, Pierre Mague. Il a eu un rude chagrin quand tu lui a préféré l'autre. C'est un écrivain distingué. Si je meurs avant d'avoir achevé mes *Exploiteurs*, c'est lui qui les terminera. »

Jeanne écoutait ces propos, rêveuse; elle finissait par se croire incomprise. La petite royauté qu'elle exerçait jadis dans son milieu lui revenait à l'esprit, lui rendait par le contraste sa situation présente plus amère. Marc s'appesantissait sur l'affaire Nortier, l'amoindrissement politique de Salvian : « Il est noyé... il flotte, les pattes en l'air... Camille l'a emporté avec lui dans la mort. » Si bien que la jeune femme éprouvait une certaine honte d'avoir lié son sort au fils de ce « déchet du socialisme ».

Nicolas Salvian, grâce à sa subtilité de clinicien, observait de près ce manège. Son neveu Bernard ne ui cachait pas davantage ses désillusions. Il avait cru que Jeanne serait la compagne idéale dans les bons et les mauvais jours, qu'elle sanctifierait l'union libre. Or elle se révélait à la fois comme une indolente et une virago. Ses idées sur l'existence étaient outrancières ou baroques, exprimées dans un jargon de plombier philosophe. Elle parlait couramment du « grand souffle humain et social qui régénérera la planète », de « la vieille mentalité ancestrale qu'il s'agit de transformer par la science », « d'un meilleur devenir » : « Il y a des moments, ajoutait le jeune homme, où cette phraséologie de manuel me donne des rages de dents. Quand elle commence, j'ai envie de mettre du coton dans mes oreilles.

— Tu trouvais cela charmant autrefois, répondait l'oncle Nicolas.

— Eh oui, je n'étais pas encore blasé. Aujourd'hui j'envie le sort de ceux qui ont épousé de bonnes dindes bien rondes ou des muettes. »

Un matin, pendant le déjeuner, Marc Albigny, qui d'ailleurs mangeait peu, eut un vomissement de sang accompagné de contractions violentes et douloureuses de l'estomac. On le coucha aussitôt. Pendant quelques minutes le docteur Salvian montra une mine soucieuse, répondant par monosyllabes aux questions pressantes de Jeanne. Puis, après une piqûre de morphine et l'application de compresses glacées, la crise se calma, le malade put prononcer quelques paroles. A sa fille qui incriminait l'action des bains, il déclara : « Je ne veux pas interrompre mon traitement... Me rétablir ou crever. » C'était péremptoire.

Le lendemain arrivait Pierre Mague, lequel, débarrassé de sa besogne à Paris, venait rejoindre son maître à Terrenoire et devait écrire sous sa dictée *les Exploiteurs du Socialisme*. Ce fameux pamphlet n'avançait guère.

Pierre Mague apportait des nouvelles. Il s'installa aux côtés de Jeanne, près du lit de Marc que les potins amusaient encore un peu et dont la face pâle et tirée esquissait de temps en temps un sourire. Bernard et Nicolas étaient allés faire une pro-

menade aux environs. On entendait dans les couloirs de l'hôtel les chuchotements du personnel et des baigneurs qui s'informaient de la santé du révolutionnaire. Car la mort soudaine, fréquente chez les grands nerveux, est la terreur des villes d'eaux et le désespoir des aubergistes. Ici le cas se compliquait de ce que la personne menacée était une célébrité parisienne, un ennemi de la société. Les étrangers et les petits bourgeois du Midi harcelaient de questions les filles de chambre.

« Écoutez-les, soupirait Albigny d'une voix caverneuse et voilée. Ah! ce qu'ils seraient contents, les cochons!... »

Sa fille le fit taire en lui mettant ses doigts sur la bouche. Pierre Mague, la comprenant, reprit son récit : « ...Fagnies et Gageron s'entendent à merveille. Le *Prolétaire* et l'*Aube* réunis font d'excellentes affaires. Houngar doit prochainement doubler le capital. Bref, Salvian est complètement oublié et on prévoit même qu'à moins d'un miracle il sera battu aux prochaines élections, tout près d'ici, dans son fief... »

Les yeux noirs et divergents d'Albigny exprimèrent la joie. Il murmura :

« Et l'enquête Nortier?... » Car les syndicats ouvriers, à son instigation, avaient décidé d'approfondir les responsabilités du roi du caoutchouc dans la constitution du *Prolétaire* à six pages et

dans la publication des papiers Sambuc. Ici Mague, directement intéressé à ce que l'affaire tombât dans l'eau, fit un vague geste de mécontentement. Jeanne le regarda. Il rougit et Albigny, pendant une minute, jouit de l'embarras de son secrétaire. Puis bon enfant il reprit :

« Et Horteux? »

Enchanté de la diversion, Mague se frappa le front : « Complètement maboul. Malgré les protestations de sa sœur, qui ne veut pas admettre qu'il soit fou, on a décidé de l'interner. Ça doit être fait à l'heure qu'il est. »

Le malade rejeta la tête sur son oreiller et parut suivre dans l'espace, autant que sa diplopie le lui permettait, la triste destinée de l'auteur de *l'Univers sans miracles*. Il la comparait à la sienne. Après un long trajet, sa pensée égoïste aboutit à cette constatation qu'il exhala plus qu'il ne l'exprima : « Je préfère mon lot. »

Tout en bavardant et quand il pensait qu'elle avait les yeux ailleurs, Mague s'empressait d'admirer Jeanne, dont le beau profil classique et la taille penchée l'impressionnaient à nouveau. Elle lui semblait moins distante, moins inaccessible qu'autrefois. Comme il s'était levé pour offrir au maître un verre de sirop, sa main rencontra la main de la jeune femme qui ne s'écarta pas. Pierre n'était pas beau. Michel Malet symbolisait sa figure disgraciée

par trois points et une ligne dans un triangle. En revanche, il était fat, intelligent et sensible aux atmosphères. Or depuis son arrivée il flottait une bienveillance autour de lui et une malveillance autour de Bernard. Ce soir-là, avant de s'endormir, il se dit que les amoureux dédaignés ont quelquefois de singulières revanches : « Après tout, une union libre, ce n'est pas un pacte éternel. »

Albigny n'eut pas de nouvelle crise, mais sa faiblesse restait extrême et il ne se levait que deux heures chaque après-midi. Il déplorait l'interruption de son traitement. Son scepticisme vis-à-vis de la médecine avait fait place à une confiance d'enfant, et il paraissait croire que quelques bains lui rendraient la vigueur et la marche. Nicolas Salvian, qui lui tenait compagnie, regardait baisser ce cerveau comme baisse une lampe où l'huile se fait rare. Bernard allait quotidiennement à Montpellier surveiller une installation de force motrice pour le compte de ses patrons de Lyon. Jeanne et Mague flirtaient sérieusement sous l'œil indulgent du malade.

La chaleur était grande pour le mois de septembre. Par sa fenêtre ouverte venaient à Marc les flonflons des répétitions au casino. Les persiennes rejointes n'empêchaient pas les rayons du soleil d'entrer dans la chambre. Il les admirait, disant au docteur : « Avez-vous remarqué combien les hommes

dits civilisés redoutent et fuient le divin soleil? Ils ont inventé, pour lui échapper, un tas de clôtures et de barrages, des églises, des vitraux, des laboratoires. On dirait que son ardeur est l'ennemie. »

Il transpirait beaucoup, essuyait sans cesse son maigre et long visage, autour duquel tournaient les mouches importunes. Il soupirait : « Elles sont bien pressées! »

Quand tombait le soir, il avait un retour d'amertume. Il se désintéressait de tout, fermait ses cahiers de notes et laissait flotter la conversation. Bernard, Nicolas et Mague comprenaient alors qu'il désirait rester seul avec Jeanne et s'éloignaient discrètement. Le révolutionnaire prenait la main de sa fille, la gardait longtemps dans les siennes sans parler, avec un petit « hum, hum! » périodique de satisfaction; ses yeux s'attendrissaient. Cette enfant, — car il l'imaginait toujours petite et en jupes courtes, — était l'unique douceur de sa rude vie. Il n'avait jamais fréquenté, pour son apostolat, que les mécontents, les irrités, les malheureux, jamais prononcé que des paroles de revendication ou de haine, jamais goûté que des joies fielleuses.

Son sens de la justice, aux arêtes dures et dont il renouvelait le tranchant, n'avait jamais été amolli par la pitié. Il croyait que le prolétariat a droit à la conquête des biens, que c'est son tour, et que le nombre aura raison de la richesse. La fréquentation

des politiciens ne lui avait pas enlevé ses illusions, mais l'avait comblé de dégoût et il pensait que le pillage méthodique des bourgeois, prélude nécessaire de la délivrance, devrait commencer par une hécatombe de parlementaires dits socialistes.

Depuis trente ans il ruminait cela six heures par jour, comme Socrate écoutait son démon. Ce sombre fanatisme lui tenait lieu de foi, d'idéalisme, de sympathie. Quand sa fille était née, il avait cru d'abord qu'il ne l'aimerait pas. Puis, après la mort de sa femme, elle était entrée dans son cœur vide et elle l'avait aussitôt peuplé. Elle fut la fraîcheur de cette âme aride, le répit de cette combativité perpétuelle.

— Petite...

— Père...

— Quand ce sera *notre* triomphe, je ne serai plus là depuis longtemps. Mais toi, tu verras ces nobles choses. Alors tu viendras sur ma tombe, au Père-Lachaise, n'est-ce pas, car je veux être enterré dans les faubourgs... et tu me crieras : « Papa, c'est fait! » N'oublie pas, c'est très important.

— Oh! que tu me fais de peine! » répliqua la jeune femme avec une tristesse vraie. Elle s'étonnait aussi d'une recommandation si peu conforme au stoïcisme matérialiste qui avait bercé sa jeunesse. Elle redoutait pour ce penseur la déchéance. L'aventure d'Horteux la terrifiait.

Marc continua, d'une voix apaisée qui n'était pas

du tout celle de la controverse : « Ne t'effraye pas... La couleur du soleil change au moment où il va disparaître... La conscience humaine fait comme le soleil... Elle éclaire déjà l'autre côté, celui des morts, quand elle rougeoie encore sur les vivants... Mais depuis quelque temps, je m'imagine qu'elle ne s'éteint pas... Chut! c'est un secret entre nous deux. Les autres croiraient que je deviens gâteux. »

A ce moment un brouhaha se produisit dans la cour de l'hôtel. C'était l'heure où la diligence amenait les voyageurs de l'express de Paris. Jeanne s'approcha de la fenêtre et ne put retenir un cri de stupeur. Elle venait de reconnaître François Salvian, Marianne et Rose Naffé, qu'accueillaient son mari et l'oncle Nicolas.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Marc.

— C'est... C'est mon beau-père et ma belle-mère. Ah, par exemple! Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici?

— Mais jouir de mon mal, — reprit Albigny avec son plus méchant rictus, — et sonder en même temps les sentiments du clan Gallargues. Ils ont appris par le docteur que ça se gâtait à Carteyrade, qu'Oscar Malafosse gagnait du terrain. Sacré Salvian, il est bien capable de vouloir se réconcilier avec moi in extremis. Ça lui ramènerait toujours deux ou trois cents voix et un peu de l'estime des syndicats. Ah mais non. Je ne le verrai pas. »

Le révolutionnaire ne se trompait point. Sous prétexte d'une visite à Marie et Laurent, récemment installés comme régisseur au domaine de Lafousse dans les Cévennes, François Salvian n'était pas fâché de tâter l'opinion de son fief. Il savait aussi que son pire adversaire soignait aux eaux de Terrenoire une anesthésie générale et il espérait profiter decette indifférence pour faire la paix. La présence de Marianne et de la petite Naffé, désireuse d'embrasser son parrain, aplanirait les difficultés. Comment fermer sa porte à un brave homme qui se présente ainsi en famille?

Quelques minutes plus tard, l'oncle apparaissait avec son bon sourire de conciliateur. On l'avait jugé plus capable que Bernard de mener à bien cette négociation. Albigny fit un signe à Jeanne. Il voulait laisser venir Nicolas.

Celui-ci commença par s'écrier :

« Mon cher ami, il m'arrive quelque chose d'heureux. Félicitez-moi.

— Quoi donc, docteur?

— Je vous ai souvent parlé de ma petite filleule, Rose Naffé, que j'avais dû laisser à Paris, auprès de Mme Haussoir de l'Œuvre Chrétienne. Eh bien, elle est ici. Elle vient d'arriver. L'Œuvre Chrétienne est reconstituée et madame Haussoir reste à sa tête.

— Vous m'en voyez ravi. Jeanne, tu t'occupera-

de cette enfant. Tu la promèneras, tu la distrairas... sans toutefois la convertir à l'athéisme.

— Vous blaguez, donc vous allez mieux... C'est le moment d'être indulgent.

— Oh! vous savez, cher docteur, l'indulgence est contraire à mes principes. Je n'ai pas la manière évangélique. Allons, je lis dans votre œil que vous allez exiger de moi une faiblesse, une petite vilenie. Ça ne serait pas gentil, après m'avoir si bien soigné. Vous auriez l'air d'exiger un paiement. »

Jeanne feuilletait un livre. Elle sourit cruellement. Le docteur rougit, mais persévéra :

« Je n'exige rien. Je crois seulement qu'il n'y a qu'un malentendu entre mon frère François et vous. Il est ici avec sa femme. Voulez-vous le recevoir?

— Ah ah! il vient à Canossa, — fit le socialiste avec une froideur soudaine. — Il escompte mon mauvais état, mon anémie... »

Nicolas eut un haut-le-corps : « Comment pouvez-vous croire?...

— Docteur, excusez-moi. Je connais les politiciens mieux que vous. Celui-ci est votre frère et fut mon allié. Mais c'est un traître et comme tel je refuse formellement de le laisser pénétrer ici.

— Songez à votre fille, à Bernard...

— Ma fille pense comme moi. N'est-ce pas mignonne? Quant à Bernard... »

D'un geste brusque, saccadé, le névropathe indi-

qua que l'opinion de son gendre lui importait peu. Nicolas Salvian comprit qu'il avait fait fausse route. Cette volonté implacable était demeurée intacte dans un corps délabré. Elle ne manquait pas de grandeur, et le vieux praticien s'inclina devant elle :

« Je n'insiste pas... j'inventerai donc un prétexte... »

Sur ce dernier mot Albigny se dressa tout tremblant, et d'une voix formidable : « Un prétexte! Je vous le défends bien. Vous direz à ce drôle ce qui est... que, s'il franchissait ce seuil, je lui cracherais à la face... Des misérables comme lui retardent la révolution et la tueraient si elle n'était immortelle. Je veux que dans mon testament François Salvian soit condamné pour le temps qui lui reste à vivre. Je veux que jamais les syndicats ne se rapprochent de lui ni de ses complices. Il y va de l'avenir du prolétariat. Voyez-vous, monsieur, ces choses-là sont plus hautes que nos ordinaires et mesquines disputes. Ces hypocrites qui jouent sur les deux tableaux, riches et pauvres, agio et révolte, sont le grand fléau de notre parti. Au point où j'en suis, car je vais mourir, on n'a pas le droit d'atténuer. Honte et malheur à votre frère! »

Bernard, qui guettait dans la pièce à côté le résultat de l'entrevue, reçut ces outrages en pleine poitrine. Il souffrait de savoir que sa femme les écoutait, les approuvait. Il la détestait. Quand Nicolas fut

allé porter cette terrible réponse, il entra et dit à Jeanne :

« Mon père et ma mère sont là. Je dînerai donc avec eux.

— Bien, mon ami. »

Ce soir-là Albigny, sa fille et Pierre Mague prirent leur repas dans un petit salon à part. Cependant que le tribun, Marianne, Bernard, l'oncle et Rose Naffé occupaient une grande table dans la salle commune. Cette séparation fit jaser l'hôtel. On en conclut que le jeune ménage avait du plomb dans l'aile et que le socialiste intransigeant n'était pas près de mettre sa main dans celle du socialiste gouvernemental.

François Salvian ressentit vivement l'injure et n'en laissa rien paraître. Toutefois, comme il fumait un cigare après le dîner, en compagnie de son fils dans la grande rue de Terrenoire, il lui dit brusquement :

« Est-ce que tu aimes encore Jeanne ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Parce qu'il me semble qu'elle et son père se moquent de toi, mon garçon. Alors, si j'étais sûr de ne pas te faire trop de mal, je te raconterais quelque chose. »

La température était étouffante. De temps en temps un éclair de chaleur illuminait la route. Bernard se recueillit une minute et il lui parut que ces

lueurs brèves descendaient jusqu'au fond de sa conscience. Il répliqua d'une voix ferme :

« Je peux tout entendre.

— Bien vrai ?

— Parole d'honneur.

— Sache donc que je faisais erreur lorsque je calmais tes scrupules quant aux cent mille francs dont a hérité ta femme... Cet argent ne vient pas, comme je le supposais, d'une amie de Simonne Albigny...

— Ah !... et d'où vient-il ?

— Tu ne devines pas... J'ai su la vérité, il y a dix jours, par Laurent qui la tenait lui-même de bonne source. »

Bernard sentit instinctivement qu'il allait souffrir, qu'il en voudrait à son père de cette confidence inutile, de cette mesquine vengeance. Mais il était trop tard pour arrêter sur les lèvres du tribun ce nom fatal : « Nortier ».

« Oui, reprit Salvian, c'est Nortier qui en mémoire de sa mère adoptive a voulu avantager la petite-fille de Simonne Albigny. L'homme de bronze, l'inattaquable Marc a été consentant, tout ce qu'il y a de plus consentant. Quel tartuffe ! Il est peu probable qu'il apporte lui-même cette contribution à l'enquête des syndicats. Hein ! si je voulais parler, me défendre, voilà une arme !... mais elle te blesserait. »

Un gémissement interrompit le père imprévoyant. A côté de lui la silhouette de son fils se courbait humiliée vers le sol, cependant que le premier souffle de l'orage faisait frémir les hauts platanes : « Ah, malheureux ! s'écria François, tu l'aimes encore. J'aurais dû m'en douter. »

Bernard, en rentrant à l'hôtel, s'apprêtait à faire à sa femme une scène effroyable. Il ne la trouva pas dans sa chambre. Elle devait être chez Albigny. Elle y était en effet, ainsi que Mague. Tous deux, fort inquiets, se penchaient sur le lit, épiant le souffle du malade qui venait de s'évanouir. On était allé chercher l'oncle Nicolas et le médecin des bains. Les deux docteurs arrivèrent presque en même temps.

Jeanne leur fit un récit rapide de ce qui s'était passé. Son père lisait encore, à la lueur d'une bougie, en compagnie de son secrétaire, quand soudain il s'était arrêté, avait rejeté la tête en arrière et laissé tomber le livre sur les couvertures. A l'appel de Mague, elle était accourue. Ils avaient promené en vain un flacon de sels sous les narines, appliqué des compresses glacées sur les tempes.

— Chut, chut ! fit l'oncle qui auscultait le cœur, tandis que son confrère examinait les yeux immobiles.

Bernard interdit regardait cette scène, ce corps étendu, ce long visage osseux, la grande barbe blanche et noire. Il avait oublié son grief. Mais il

était furieux que sa femme, nue et souple dans son peignoir, eût passé quelques minutes en tête à tête avec ce prétentieux Pierre Mague. Une jalousie animale primait en lui tout autre sentiment.

Le médecin des bains sortit de sa poche un petit étui, rejeta le drap, fit une injection de morphine. Puis il partit à la recherche d'une machine électrique.

Nicolas Salvian dit à Jeanne : « C'est sérieux, mon enfant. C'est une congestion.

— Ah, mon Dieu ! »

Elle n'avait pas encore le langage laïque. Elle s'affaissa auprès du lit, promenant ses lèvres sur la main maigre et froide qui pendait. Cependant on s'occupait de glisser une boule bien chaude sous les pieds du malade, et concurremment d'ouvrir la fenêtre, afin que l'air de la nuit pénétrât. Le tonnerre grondait au-dessus de l'hôtel, de larges gouttes tièdes commençaient à tomber. Les spectateurs de cette scène cherchaient à se rendre utiles, sauf Bernard qui se sentait là un étranger et n'arrivait pas à prendre une attitude conforme aux circonstances.

Comme on apportait la machine, Albigny parut revenir à la vie. Ses paupières demeuraient paralysées, mais ses yeux remuèrent, ses lèvres essayèrent ce mot : « Jeanne...

— Papa, papa, je suis là. »

Il n'y avait plus en elle que la petite fille tendre et douloureuse qui ne veut pas que son père meure. Elle essuyait, sur le beau front, une sueur gluante et glacée. Cette résurrection lui rendait courage : « Pierre, — dit-elle à Mague, — aidez le docteur, vite... »

Mais les praticiens jugèrent inutile l'intervention de l'électricité, puisque le malade respirait et parlait. Ils renouvelèrent la piqûre, avec de la caféine cette fois, pour relever le cœur. Bientôt, en effet, le pouls reprit et ils le tâtaient d'un air satisfait. Le garçon de l'hôtel, épouvanté, apportait deux ballons d'oxygène. On en fit respirer un à Marc, et Bernard consentit à aider celui qu'il considérait déjà comme son rival. D'ailleurs on eût pu croire que Mague était le mari de Jeanne, tant elle s'adressait à lui avec une confiante familiarité.

Ces soins se prolongèrent longtemps. Le médecin des bains, voyant Albigny plus calme, alla se coucher. L'oncle Nicolas et Jeanne restèrent auprès du lit. Bernard et Mague, réunis dans la pièce à côté, s'étendirent chacun sur un canapé.

Les coups de tonnerre s'espaçaient. La pluie avait cessé. Les feuilles s'égouttaient avec un bruit lent et rythmé sur les dalles du perron. Marc Albigny voulait dire quelque chose. Sa fille, qui épiait ses essais à la faible lueur de la lampe, avait beau approcher son oreille, elle ne percevait qu'un souffle

rauque, guttural. Pourtant, à un moment donné, elle recueillit ceci :

« Je meurs...

— Non, chéri, non, tu guériras... ». Le moribond ne pouvait bouger, mais ses regards exprimèrent un mécontentement et une angoisse tels que Jeanne éperdue renonça à le contredire. Il reprit, avec une énergie incroyable, trébuchant sur les consonnes :

« Je meurs... dans la foi socialiste... entre les bras... les bras de la révolution... »

Ses dernières paroles furent ainsi d'un mystique. L'oncle Nicolas, constatant le décès, se tourna vers Jeanne avec une pitié profonde, pour la prévenir qu'il n'y avait plus d'espoir. Mais elle avait compris, et ses traits tendus, irrités contre le sort, gardaient une dureté tragique. Elle se demandait elle aussi, plus loin que son orgueil et sa folle certitude matérialiste, où voguait désormais cette âme tant niée, vers quels océans infinis de la conscience universelle. Elle ne réveillait pas les deux hommes endormis à quelques mètres d'elle. Il lui semblait osciller, maintenant que son père n'était plus, entre une détresse totale et une immense liberté. Les grandes affirmations creuses dont sa tête était pleine s'effaçaient devant cette terrible réalité de la disparition soudaine. Il lui restait comme appui : le doute.

A cet instant, la porte s'ouvrit avec lenteur, et la mince et longue Rose Naffé en robe de chambre

pénétra sur la pointe des pieds, comme une petite ombre blanche évadée des limbes. Elle avait de loin senti la mort, grâce à sa prescience surnaturelle. Elle ne prononça pas un mot, ne fit pas un geste. Elle s'agenouilla au pied du lit, son chapelet entre ses mains pâles, et pria avec ferveur pour l'incroyant. Sa présence n'étonna ni le docteur, ni Jeanne. Celle-ci fut sur le point d'imiter la miraculeuse enfant, de s'humilier, d'implorer comme elle..., mais le respect humain la tint debout. Qu'aurait pensé Mague de cette défaillance !

CHAPITRE XIV

L'HALLALI

C'était une belle soirée d'octobre un peu fraîche. François Salvian avait décidé de se rendre seul au Cirque d'Hiver, où il comptait fournir au prolétariat des explications décisives. L'occasion semblait excellente. Sept mois plus tard on retournerait devant les électeurs et il fallait enrayer les progrès inquiétants de la candidature Malafosse dans l'arrondissement de Carteyrade. Un succès à Paris est encore ce qu'il y a de plus sûr pour ramener la province. La mort de Nortier, celle plus récente de Marc Albigny avaient troublé diversement les deux fractions du parti socialiste. Les intransigeants, ayant perdu leur chef, étaient aussi désemparés que les gouvernementaux ayant perdu leur bailleur de

fonds. Les conservateurs, renonçant à une alliance passagère avec l'extrême gauche, combattaient sans ménagement le ministère Caussade. Le nouveau *Prolétaire*, joint à l'*Aube*, dirigé par le trio Gageron-Houngar-Fagnies, oscillait entre diverses directions politiques, selon que le cabinet lui paraissait plus ou moins solide. Il était fortement question de Fagnies pour succéder à Caussade en cas de malheur.

La rentrée des Chambres venait d'avoir lieu dans un grand désarroi. Les groupes, las des mêmes figures et des compromissions inutiles, attendaient quelque chose ou quelqu'un.

« Pourquoi pas moi? — songeait Salvian, tandis qu'un fiacre au cheval boiteux l'emmenait vers sa réunion. — Je ne suis pas si déconsidéré que se l'imaginent les camarades, et ils le verront tout à l'heure. Il est reconnu que personne n'a une action oratoire aussi nette. Le suicide Nortier est oublié. Les syndicats, depuis que Marc n'est plus là pour les exciter, ne demandent qu'à faire la paix avec Fagnies et avec moi-même. Les réactionnaires sont rassurés par les opinions religieuses de ma famille. L'ère des difficultés avec l'Allemagne est close. Si l'horizon s'obscurcissait de nouveau, je suis garé par mon discours de Lyon et mon attitude presque patriotique. Sambuc et sa clique ne m'ont point pardonné, mais leur impopularité est un fait acquis. Enfin,

après toutes ces difficultés et une oisiveté forcée, je me sens une vigueur nouvelle... Ah! la belle nuit, semée d'étoiles! »

Son optimisme s'achevait ainsi en poésie. Il avait la prétention, malgré ses origines provinciales, de connaître à fond son Paris sceptique et mobile. Gendrart, Talcèdre, Malet, ses fidèles, lui avaient promis un triomphe. Il ne se décida à éteindre son cigare que quand les lumières du Cirque apparurent au bout de la rue.

La foule était considérable. Le tribun descendit de voiture, fut reconnu par quelques personnes : « C'est lui, je te dis que non... mais si », et pénétra dans la vaste enceinte où le peuple ne cessait d'affluer. A mi-hauteur la tribune de l'orchestre était remplacée par un bureau. L'ancien ministre Matonnay présidait, assisté de deux sénateurs et d'un député d'extrême gauche.

Rarement Salvian s'était senti maître de sa forme comme ce soir-là. Quand il se leva, au milieu d'un grand silence, quand il étendit la main selon son geste familier, il eut l'illusion que toute sa popularité allait lui revenir d'un seul coup. Il ne lui faudrait pas cinq minutes pour éveiller la sympathie attentive, puis la ferveur, puis l'enthousiasme sur ces milliers de visages tournés vers lui.

« Citoyens, c'est d'un cœur allègre que je vous

apporte le résultat de mes méditations pendant plusieurs longues et cruelles semaines...

— Va donc, eh cabotin !... »

Cette injure était évidemment un signal, car presque aussitôt un tumulte de rires et d'applaudissements ironiques éclatait à tous les niveaux. L'orateur comprit en un éclair qu'il y avait cabale et qu'il était perdu s'il ne parlait pas. Son truc habituel, pour se faire écouter d'un public hostile, consistait à répéter la phrase jusqu'à ce qu'elle fût acceptée sans protestations.

« Pendant plusieurs longues et cruelles semaines...

— On le sait... la suite... Caoutchouc. »

Ce mot symbolique, qui rappelait Nortier et sa fin tragique, fut repris en chœur sur un rythme bref. Ca... out... chouc... Ca... out... chouc.

« Allez, allez », soufflait Matonnay.

— Laissez-moi faire », riposta Salvian qui n'aimait pas les conseils intempestifs. Il frappa vigoureusement le bois de la tribune, haussa les épaules, puis, de toutes ses forces, vociféra :

« Je parle ici pour des humains. Les ânes, s'ils ne comprennent pas, n'ont qu'à sortir... »

Car il est bien connu que l'extrême insolence rompt quelquefois une tactique d'obstruction. Les interrupteurs en effet passèrent des injures aux cris d'animaux, sans pour cela diviser leurs efforts.

« S'il en est un de vous », hurla Salvian. Il reprit comme un capitaine dans son porte-voix, pendant la tempête : « S'il en est un de vous qui aie des observations directes à m'adresser, il n'a qu'à venir ici, à ma place. »

A sa grande surprise quelqu'un se leva aux étages supérieurs et fit le tour de l'hémicycle, au milieu de la curiosité générale, pour répondre à cette invitation.

C'était Pierre Mague, qui avait enlevé Jeanne Albigny à Bernard quelques jours après la mort du révolutionnaire et qui, depuis ce méfait, poursuivait tous les Salvian d'une haine farouche. Il était venu ce soir-là à la réunion en compagnie de sa nouvelle conquête. Elle le lançait contre le rival de son père, dans un esprit de vengeance et parce qu'elle était de celles qui tournent leur remords en fureur. On put la voir dressée dans ses crêpes, ardente et magnifique, qui encourageait son amant et invectivait les gens du bureau. Ses injures ne parvenaient pas à la plus grande partie des spectateurs; on la prit d'abord pour la fille de Nortier, puis pour sa femme, et des clameurs ironiques s'ajoutèrent au tapage.

Cependant Salvian, qui avait compris, voyait venir à lui avec étonnement, mais sans terreur, ce polisson de Mague dont il connaissait toutes les histoires, notamment le rôle dans l'affaire Sambuc. Il

était décidé à lui donner la parole, puis à l'écrabouiller rapidement et à rentrer dans son programme le plus tôt possible.

A peine Mague fut-il à un mètre de lui que, le désignant d'un doigt qui tremblait, la face tordue par tous les poisons de la jalousie, livide et maigre, il s'écria : « Citoyens, ce François Salvian est un traître et je le soufflette de mon mépris. — Puis s'adressant directement au député de Carteyrade. — Oui, vous êtes un traître et un lâche. Je m'en vais raconter ici comment vous avez tué Marc Albigny. »

Les membres du bureau s'étaient levés, prêts à protester. D'un geste impératif, Salvian les fit rasseoir. Il s'agissait de jouer serré. Tout indiquait que l'adversaire ne serait pas commode : « Je prie le citoyen Pierre Mague de s'expliquer. Il vous doit cette triple démonstration que je suis un assassin, un traître et un lâche... Autrement, c'est lui qui est un fou et c'est pour lui que je réclame votre indulgence. »

Mais Mague ne se laissa pas démonter. Sa voix mauvaise et blanche avait un éclat singulier. Sa rage lucide lui donnait de l'éloquence. Enfin l'auditoire, par sa sympathie, l'encourageait :

« Citoyens... S'il ne s'était agi que d'un débat politique, j'aurais laissé cet exploiteur-né, ce dupeur du peuple, ce charlatan, battre l'estrade une

dernière fois avant que le bon sens de ses électeurs méridionaux eût fait justice de sa vaine faconde. Depuis tant d'années que François Salvian change d'opinion, de veste et de programme et cherche tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt chez les socialistes, tantôt chez les marchands de sucre, tantôt chez les braves gens, tantôt chez les voleurs, un tremplin pour son ambition... nous sommes fixés sur sa valeur morale. »

De larges rires et des applaudissements frénétiques accueillirent cet insolent début. Celui que l'on traitait de la sorte avait pris le parti de s'asseoir, de croiser les bras. Il faisait le gros dos avec une mine narquoise et indifférente qui signifiait : « Laissons passer ces sottises. Vous verrez un peu tout à l'heure. » Ne tenait-il pas sa réplique?

Religieusement écouté, Mague raconta à sa manière les dernières journées de Marc Albigny, l'arrivée de Salvian à Terrenoire; il imagina que celui-ci, de connivence avec le médecin son frère, avait voulu forcer la porte du malade, obtenir une réconciliation qui aurait merveilleusement servi ses intérêts électoraux.

Suivait un tableau pathétique de la résistance d'Albigny, de sa fille, de son secrétaire : « Le misérable avait escompté la grande faiblesse de notre maître. En effet, son audace et ses mensonges eurent ce résultat qu'ils provoquèrent le dénoue-

ment fatal. J'entends encore ce véritable révolutionnaire nous prendre à témoin, sa fille et moi, de la scélératesse du félon qui venait lui extorquer une poignée de main. D'abord il le chassa... puis il nous fit jurer que jamais nous n'oublierions l'abominable conduite de Salvian. Car c'est par la faute de Salvian, citoyens, que Marc Albigny, ce héros, cet ami du peuple, est mort pauvre et privé d'appuis. C'est l'homme qui ricane ici à côté de moi, c'est ce bourreau d'un cadavre qui avait fait le vide méthodique autour du grand philosophe, qui l'empêchait d'écrire dans ses journaux, qui le poursuivait bassement, vilainement, de calomnies absurdes et abjectes. Bref, la colère amena une crise, la dernière, et la catastrophe que vous savez. »

Salvian, rouge et irrité, s'était levé d'un bond pour riposter, quand Mague, montrant les derniers gradins et la longue silhouette noire de Jeanne : « J'adjure la fille du martyr Albigny de dire si ceci est la vérité. »

La foule devina plus qu'elle ne l'entendit la réponse affirmative de cette belle et douloureuse personne en deuil. Un murmure d'indignation et de pitié passa sur les cinq mille assistants comme un vent d'orage sur la forêt. Quoi que pût désormais dire ou faire Salvian, il était sentimentalement vaincu.

Il ne voulut pas le comprendre et il eut le grand tort de s'obstiner : « Je ne m'attendais guère, ci-

toyens, à me défendre devant vous contre une accusation d'assassinat. Oui, je suis allé à Terrenoire, oui, j'ai fait demander à Marc Albigny de mettre loyalement sa main dans la mienne. N'était-il pas mon allié, et certaines considérations de famille... »

Il parlait avec rapidité pour gagner de vitesse les interrupteurs. Mais ceux-ci, après avoir laissé le champ libre à Pierre Mague, fermaient la barrière devant son contradicteur et hachaient son discours de « hou hou » et de sifflets stridents. Il y eut là pendant dix minutes une sinistre joute, le tribun s'efforçant de saisir un joint, un passage à travers cette masse hostile et brutale, la masse faisant bloc contre lui. Dès que les cris cessaient, il amorçait une interjection, une courte phrase et la ménagerie repartait. Il escomptait sa fatigue. Elle tablait sur son essoufflement. Il savait que s'il pouvait placer une période, une seule, il triompherait. Ses adversaires en étaient convaincus comme lui et organisaient le boucan en conséquence.

Tandis qu'il plastronnait ainsi, le front trempé de sueur, un dédoublement bizarre s'opérait dans son imagination. Il cherchait une ruse oratoire; il repassait dans son souvenir les cas semblables et les stratagèmes qui lui avaient déjà réussi. En même temps l'énorme sottise de son rôle politique et social lui apparaissait dans cette versatilité d'un peuple qui, un an auparavant, l'acclamait. Il y

avait en présence dans son âme un lutteur et un philosophe, le second blaguant le premier qui voulait désespérément la victoire.

Maintenant le mot « assassin » avait remplacé « caoutchouc » sur la même cadence, et sitôt que le tribun levait le doigt, sitôt que sa barbe remuait, cinq mille bouches lui lançaient ce stupide outrage. Une joie féroce crispait les traits durs de Mague qui s'était assis et, pareil à un exécuteur satisfait, considérait la salle en furie. L'envie ne manquait pas au robuste Salvian de se jeter sur ce chafouin et de le calotter à tour de bras. Mais, après un pareil scandale, il eût fallu renoncer à se faire entendre. C'était à quoi l'infortuné ne pouvait se résoudre.

Or le nègre Fabricius Corat assistait à cette scène douloureuse aux côtés de son nouvel ami et associé Daniel de Saintines et de la délicieuse Claire. Il admirait, il aimait Salvian. Son indignation était extrême. Il brûlait de la manifester. Daniel, plus calme et plus craintif, cherchait à le calmer. Claire, obéissant à sa flexibilité naturelle, impressionnable et sentimentale, n'était pas loin d'approuver Jeanne Albigny : « Dame, c'était tout de même son père, à cette petite. » A la fin, Fabricius n'y tint plus. Il se leva, et d'une voix de stentor qui changeait comiquement les *r* en *u*, commença une confession générale sur sa ruine et sa reconnaissance. Il prononçait « ouine » et « oueconnaissance ».

Le résultat obtenu fut exactement opposé à ce qu'il espérait. On crut qu'il accusait aussi Salvian, qu'il joignait son témoignage à celui de Mague : « Bravo, le négro!... Un ban pour boule d'ébène!... A la tribune, Bamboula! »

Cette erreur fondamentale jeta le bon, le généreux Fabricius dans des transports de rage. Il trépignait, montrant le poing à ses voisins, au bureau, envoyant à Salvian des baisers. Ne sachant plus comment certifier son loyalisme révolutionnaire, il entonna l'*Internationale* à pleine gorge :

« Debout les damnés de la teoueu!
Debout les foueuçats de la faim!
La raison tonne en son crateoueu... »

Tout le cirque reprit le refrain incendiaire. Salvian n'avait point le cœur à chanter. La gesticulation de Corat restait pour lui incompréhensible. Néanmoins il fit comme les autres, espérant que sa soumission lui rallierait ces énergumènes.

Après l'*Internationale*, ce fut le tour de la *Carmagnole*. Les femmes présentes avaient retrouvé les âmes des anciennes tricoteuses. Elles glapissaient avec des mines extatiques. Fabricius battait la mesure de sa main ténébreuse. Il devint impossible de démêler le sentiment dominant de cette tourbe amorphe et enfiévrée, prête pour le massacre comme pour le pavois.

« Cédons-nous? Partons-nous? » demandait Ma-

tonnay sur un ton de supplication. Ce vieux physicien égaré dans la politique, entré au ministère, puis chassé du ministère sans savoir pourquoi, prétendait aimer le peuple, mais haïssait et redoutait la foule. Aussitôt qu'il descendait sur le Forum, il se sentait une âme d'aristocrate. Rentré dans son laboratoire, il redevenait démagogue.

Pour l'instant, une batterie d'artillerie braquée sur cette légion de diables aurait joliment fait son affaire. Son antimilitarisme notoire cédait à un militarisme effréné aussitôt qu'il craignait pour sa peau. Il marmonnait entre ses dents : « Même pas un commissaire de police. »

« Eh qu'en ferions-nous? » cria Salvian. Lui ne se laissait point désarçonner aisément. Au cours de sa longue carrière, il en avait déjà vaincu, de ces résistances houleuses. Ce soir néanmoins l'hostilité paraissait voulue, fortement encadrée.

Plusieurs rancunes, comme il arrive, s'étaient coalisées contre l'ancienne idole parlementaire : celle de Sambuc et des loges, celle des amis et disciples de Marc Albigny, celle des admirateurs de Mme Haussoir, celle même des familiers de Nortier qui ne pardonnaient pas au *Prolétaire* sa lâche attitude au moment du suicide. Sans compter les jalousies innombrables et anonymes que la célébrité et le talent suscitent dans tous les clans et dans tous les partis, sans compter ce rebut social, ces faces

inhumaines et hideuses qui ne sortent des limbes que pour la curée.

Jusqu'alors le tribun avait eu des périodes d'ombre et de lumière. Mais cette force ascensionnelle que prête la plèbe à ses maîtres éphémères, et qui est comme leur basse étoile, ne lui avait jamais fait défaut.

Il venait de comprendre qu'elle s'éteignait en lui. S'il ne brisait point le cercle maléficieux, il était perdu. Il fallait à tout prix diviser les assaillants. Ceux-ci se prêtaient à la manœuvre : les uns debout, d'autres quittant leur place, rejoignant leurs complices, d'autres tournant le dos au bureau et interpellant les interpellateurs. La sonnette, agitée par le président, ne faisait qu'augmenter le hourvari. Salvian, désignant une demi-douzaine de citoyens qui se faufilaient le long des gradins, cria de tous ses poumons : « J'aperçois quelques cléricaux, quelques misérables tartuffes... »

Instinctivement on suivit son geste, et les « hou, hou, la calotte! » éclatèrent.

« Quelques misérables tartuffes. Ils ont amené leurs larbins pour m'arracher le droit de parole. Ils se sauvent cependant, ils fuient comme toujours... »

Le reste se perdit dans les huées. Ceux qu'on traitait ainsi firent volte-face afin de protester. On les bouscula. Une courte bagarre s'ensuivit :

« Reconnaissez les procédés...

— C'est toi le jésuite... et l'Œuvre Chrétienne!

— ...A bas Salvian... Vive Sambuc!... »

L'orateur hésitait à révéler le rôle de Mague, les dix mille francs de Nortier. Il n'avait pas de preuves immédiates. L'accusation ne serait pas comprise. Il eût donné plusieurs années de sa vie pour une de ces inspirations victorieuses, pour une de ces diversions qui emportent tout. Les bouillonnements de la colère l'aveuglaient, le rendaient pareil au taureau qu'affolent les clameurs et les banderilles. Ses gestes vains, qui retombaient le long de son corps, comme des signaux cassés, sa voix éraillée et toujours magnifique mais inefficace, le débraillé de son costume, sa transpiration, son col défait, sa mâchoire avancée puis pendante sous la barbe qui grisonnait déjà, ses yeux pleins d'une détresse véhémente, tant de fougue à la dérive, eût dû inspirer la pitié.

Au contraire, devant ce résultat la sauvagerie s'aggravait. Les trépignements, les rires, les outrages cédaient à des aboiements véritables. La bête, que depuis si longtemps le socialiste s'ingéniait à démuseler et à déchaîner, essayait ses crocs sur l'imprudent qui avait cru demeurer son maître, la lancer et la ramener à son gré. Un de ces terribles anonymes qui ferment la destinée des démagogues avait surgi au milieu du cirque et régulièrement hurlait un seul mot : *Beurgeois!* Il y mettait toute

l'envie atroce qui oppose la classe avide à la classe nantie. Le tribun engagea le dialogue. C'était peut-être une bouée que lui tendait ce ravageur.

« Pourquoi bourgeois? Parce que je suis fils de paysans, de petits paysans. »

Son accent luisait sur les syllabes comme le soleil sur la motte de terre. L'anonyme répéta : « Beurgeois...! » puis, quelques propos indistincts qui remplirent d'une joie bruyante ses voisins.

« Qu'es-tu donc, toi? demanda Salvian, fatigué du ton noble et en qui montait, malgré lui, la brutalité de Carteyrade.

— Serrurier de Pantruche.

— En ce cas, ferme ton verrou. »

La plaisanterie n'eut aucun succès. Le peuple souverain, quand il broie ses favoris d'un jour, exige d'eux leur respect in extremis. Un sou, lancé des dernières galeries, tomba sur la tribune, puis deux, puis trois, puis quatre pièces suivirent et tintèrent en frappant le bois. On put craindre que l'orateur ne fut lapidé avec du billon.

« V'là le bombardement de Nortier. »

Le député ne se posséda plus. Il montra le poing à cette bande de singes et lui jeta un : « Tas de gueux », qui équivalait à un renoncement.

— Vous nous ferez assommer, fit Matonnay.

— Je m'en fous. »

En même temps, cet homme si rusé et qui ja-

mais au Parlement ne se laissait entraîner par ses adversaires, ce diplomate d'assemblée revenait à la naïveté du débutant. Il voulait descendre dans l'arène, prendre à la gorge cette hydre aux cinq mille têtes, l'étrangler. Il s'adressait à l'un, à l'autre, rendait insulte pour insulte, beau d'intrépidité, débridé, l'ambition saignante et tel qu'aucun de ses collègues ne l'avait encore jamais vu.

Cette apparence de légalité qui recouvre l'État révolutionnaire avait disparu. Restaient en présence l'agitateur et les agités en révolte. Il les fouaillait de railleries énormes, les menaçait. Eux regimbaient sous ses lanières, râlaient de fureur et semblaient prêts à se jeter sur lui.

Il fallait pourtant en finir. Le nombre, qui est la loi des républiques, a toujours raison de l'individu comme l'instinct a raison de la sagesse et la convoitise de l'héroïsme. Après avoir consulté ses assesseurs, le président Matonnay se leva et déclara la séance close. Salvian hagard et balbutiant put voir en même temps se vider la salle, crouler sa fortune et son espérance. De tant d'efforts, de tant de palabres, de tant d'artifices de doctrine, de tant de rhétorique, de tant de démarches il lui restait dans les oreilles un monstrueux vacarme, au cœur une amère désillusion. Ses clichés sur le bon sens des masses, l'éducation progressive du peuple, l'émancipation intellectuelle des travailleurs, le soleil

de la démocratie grimaçaient dans son cerveau surexcité. Quelle honte pour lui, le lion, de n'avoir pas fait reculer ni taire ces vils animaux, de leur céder, d'être leur risée.

Il ne dit pas bonsoir à ses collègues. Il ne remercia pas Matonnay. Par un de ces accidents burlesques qui viennent renforcer le tragique, il ne retrouvait point son chapeau. On finit par le dénicher, tout cabossé sous une chaise.

« Mon pauvre ami, quels sauvages!

— Quelle ingratitude!

— Vous aurez votre revanche. Le vrai peuple...

— La salle était faite.

— C'est une infamie. C'est un tour de Sambuc. »

Il n'écoutait guère ces plates condoléances, derrière lesquelles pointait une satisfaction de cannibales.

C'est qu'il ne s'agissait pas cette fois d'un insuccès partiel. C'était l'écroulement définitif d'une personnalité de premier plan, d'un des derniers intermédiaires entre le tiers et le quatrième état. C'était la ruine symbolique d'une politique de temporisation; la poussée des basses couches, en s'accentuant, venait de culbuter celui qui avait l'air d'être le guide et qui n'était qu'un mannequin d'affleurement, qu'un propulsé.

Aucun des parlementaires présents à cette exécution ne pouvait s'y tromper. Le prolétariat, excité par la maçonnerie, venait de régler son compte au beau parleur qui s'était pris trop au sérieux et avait

cru enrayer le mouvement. Salvian était victime de cette vieille erreur où tombent régulièrement les démagogues, laquelle consiste à croire qu'on suspend le cours de la révolution, qu'on lui dit : « Jusqu'à moi, mais pas plus loin. » La sociale, pour tuer ce gêneur, n'avait eu qu'à lui mettre un bâillon sur la bouche.

Au dehors la bagarre commençait. Échauffés par leur victoire, les cinq mille juges sortant du Cirque prétendaient se grouper et parcourir les boulevards au chant de l'*Internationale.* La police de Caussade s'opposait à cette manifestation avec d'autant plus d'énergie qu'il s'agissait de rassurer les bourgeois, de leur prouver que le gouvernement radical saurait au besoin réprimer l'émeute.

Quelques compagnons, plus enragés que les autres, parlaient ouvertement d'assommer le tribun. Quand il parut, dans les remous de la bousculade, une gigantesque clameur de réprobation fit dire à un cruel farceur : « La séance continue ».

C'est protégé par un officier de paix et une demi-brigade d'agents que l'ennemi de l'ordre, que l'apôtre du bouleversement put arriver jusqu'à un fiacre. Avec beaucoup de dignité il avait repoussé les offres de « sortir par derrière » que lui faisaient quelques peureux, et accepté le bras de Gendrart. Le bohème philosophe rassurait en ces termes son ex-directeur : « Soyez tranquille, nous arrangerons le compte rendu au journal.

— Oh! riposta Salvian, si vous saviez, mon pauvre ami, à quel point je me moque de tout ça maintenant. »

La voiture partit, accompagnée par une dernière bordée d'injures. Le rhéteur malheureux s'était jeté dans un coin. Un immense et confus bourdonnement lui fatiguait le crâne. Il revoyait ses débuts, là-bas dans l'Hérault, un soir de fête, son premier discours libéral. Il avait parlé d'abondance sans réfléchir, mais superbement à une foule enthousiaste. Ensuite on l'avait porté en triomphe et les belles filles lui envoyaient des baisers sous le feu d'artifice. Il faisait bon, il faisait chaud. Quel bock au petit café de la place!

Il s'écria : « Ah les crapules! » Sa carrière de vingt-cinq ans lui faisait l'effet d'un songe; il venait de se réveiller.

Des physionomies narquoises, écarquillées, des bouches vociférantes sortaient de l'ombre de Paris et venaient se coller aux vitres de son fiacre. C'était cela le suffrage universel, une immense cuve de convoitises et de clameurs en perpétuelle fermentation. La république confiait ses destinées à un attroupement d'ivrognes et de badauds. Comment sur ces pilotis boueux la cité contemporaine tenait-elle encore?

Quand Salvian, soûlé d'amertume, rentra chez lui rue du Bac, il trouva dans son cabinet de travail son

fils et sa femme qui lisaient l'un près de l'autre sous la lampe. Un peu de feu achevait de s'éteindre. Ce spectacle d'intimité l'amollit.

« Ah! mes pauvres enfants, quelle débâcle! » Ils ne comprenaient pas. Depuis que Jeanne l'avait quitté pour suivre Pierre Mague, Bernard vivait ainsi qu'un somnambule, accomplissait automatiquement les fonctions nécessaires à l'existence. Il regarda son père, comme un voyageur après une longue absence la maison natale qu'il reconnaît à peine :

« Ça n'a pas bien marché?... »

Salvian s'assit avec un découragement tel, une mine si défaite que Marianne allant à lui prit sa grosse tête brûlante entre ses mains :

« Merci, ma chérie. J'ai un grand besoin de tendresse. »

Il disait vrai. Sa vigueur était courte. Son optimisme naturel tournait parfois à la vision noire. Les êtres de combat, quand ils s'abattent, sont plus désemparés que les autres.

Comme on ne l'interrogeait pas, par discrétion, il se dégagea de l'étreinte affectueuse, ouvrit les bras, pencha le front, dans un geste classique de renoncement. Ses yeux suivaient sur le tapis une arabesque embrouillée, colorée, qui se perdait dans du grisâtre :

« Voilà... ma carrière politique est finie... Le peuple m'a donné ce soir mon congé, oh! brutale-

ment... vilainement. J'ai cessé de plaire, paraît-il.

— Mais comment cela s'est-il passé? Raconte. Tu t'exagères peut-être. »

Le tribun secoua mélancoliquement la tête : « Non, non... c'est trop certain... Tous les serviteurs de la démocratie ont eu le même sort : Lamartine, Gambetta, Ferry... Si Waldeck n'était pas tombé sous le couteau d'un chirurgien, lui aussi... chacun son tour. La folie, c'est d'espérer qu'on échappera à la règle commune... »

Il poussa un profond soupir : « C'est pourtant avec ces gens-là que j'ai cru libérer la France... »

Cela, c'était une phrase de discours qui déparait sa sincérité. Il s'en aperçut et se railla lui-même :

« On croit toujours libérer la France... »

Jamais Marianne n'avait connu à son grand homme un accent aussi désabusé, aussi douloureux. Bernard, ému et immobile, comparait les deux abandons : celui de la femme, celui de la popularité... et trouvait sa plaie moins saignante.

François Salvian, las de contemplation intérieure, allait commencer son récit; la présence de son fils le retint. A quoi bon d'ailleurs expliquer mesquinement ce qui a des causes permanentes et profondes. Il se contenta d'un bref résumé :

« J'ai voulu parler. On m'a empêché... le boucan a duré deux heures... Il m'a fallu céder... Et me voilà...

— Mais cela ne signifie rien. C'était un coup monté, une cabale...

— Évidemment... une cabale qui a réussi parce que mon parti a assez de moi.

— Assez de toi... c'est impossible !... » Ce cri sorti du cœur de Marianne fit plaisir au vaincu. Il remercia sa femme d'un sourire :

« En politique, hélas, tout est possible... comme en amour. Mon échec de ce soir constaté, amplifié par tous les journaux...

— Sauf par le *Prolétaire.*

— Surtout par le *Prolétaire*... Ce glas retentira jusqu'à Carteyrade. Les efforts de Nicolas n'empêcheront pas l'instituteur Oscar Malafosse de remplacer dans sept mois François Salvian. Je suis démodé, ma chère. Je suis une vieille barbe. »

Il se leva et se dirigea vers sa table d'un pas lourd, assuré. Il ouvrit un tiroir, remua des papiers, son revolver.

Marianne prit peur : « Que vas-tu faire ?

— Horteux est fou. Sa chaire de sociologie devient vacante au Collège de France. Je compte poser ma candidature. Je ne suis plus bon qu'à faire un pet-de-loup.

Puis s'adressant à son garçon :

« Quant à toi, mon Bernard, ne te fourre plus jamais dans la politique. Le métier est gâché pour longtemps...

— Oh, père, je n'en ai guère envie... »

Voyant son mari revenu au calme, Marianne se rasséréna. Elle l'interrompit même pour lui dire : « J'ai oublié de t'annoncer une grande nouvelle. J'ai reçu une lettre de Lafousse. Marie attend un petit Caltet.

— Ah ah ! — fit Salvian avec bienveillance, — je serai donc bientôt grand-père. Nous tâcherons que ce marmot-là devienne un bon républicain malgré sa maman cléricale et son papa réactionnaire. »

Devant la stupeur de sa femme, il ajouta ironiquement :

« Les familles d'opinions divisées causent tôt ou tard la ruine de leur chef. Si vous ne m'aviez pas cassé la tête, ta mère, ta fille, et toi avec vos bondieuseries, je n'aurais pas mis de l'eau dans mon vin rouge, les syndicats ne se seraient point séparés de moi, je n'aurais pas fait alliance avec Nortier, je serais encore populaire... Oui, parfaitement, pour éviter des scènes domestiques j'ai glissé au modérantisme... Oh! je ne vous reproche rien. J'ai été faible parce que je vous aimais, Marie et toi, voilà tout. »

Son brusque retour à la sérénité l'étonnait. L'événement du Cirque d'Hiver lui semblait déjà lointain, vieux de plusieurs années. Quel bizarre travail s'accomplit donc dans les profondeurs de l'orgueil pour que ce qui semblait un désastre prenne peu à peu l'aspect d'une délivrance.

Après avoir hésité entre diverses attitudes affligées qui convenaient mal à son tempérament, Salvian venait de choisir le meilleur parti. Il accepterait son sort en stoïque. Il demeurerait un vivant témoignage de l'ingratitude et de la stupidité des masses. Il ferait de sa blessure un ornement.

ÉPILOGUE

Un an et demi plus tard, au mois d'avril, dans le grand cabinet de Constant Fagnies, ministre de l'Intérieur, place Beauvau.

François Salvian s'entretenait mélancoliquement avec le successeur de Caussade. Battu aux élections générales dans son fief par l'instituteur Malafosse, abandonné par les gens de son parti et dégoûté de tout, même de l'éloquence, l'ex-tribun avait accepté comme retraite la chaire de Guillaume Horteux mort récemment.

Il parlait de ce nouvel avatar avec une absolue franchise. Il n'en voulait pas à Fagnies d'avoir réussi quand il échouait, de représenter au gouvernement le maximum de socialisme compatible avec le pouvoir. On entendait à l'étage inférieur des coups de marteau, car c'était fête le soir au ministère pour la réception d'un souverain étranger.

L'atmosphère entre les deux augures était très bonne. Tous deux avaient un peu vieilli et grisonné davantage. Tous deux étaient de la classe, comme disent les troupiers, ne conservaient aucune illusion sur les choses et les gens d'un régime où la tyrannie d'en bas remplace l'autorité d'en haut. Depuis longtemps ils ne croyaient plus au suffrage universel, qui aboutit à l'écrasement de la capacité par l'instinct, au triomphe de la bête.

Mais ils lui restaient fidèles par lassitude et parce qu'il leur avait en somme profité.

Leur causerie, elliptique et coupée de silences, allait des théories aux faits et aux personnes, constatait le triple désaccord avec scepticisme ; Fagnies fumait un gros cigare et marchait à pas lourds devant Salvian assis, mais qui de temps en temps se levait et gesticulait. L'orateur n'était pas mort en lui. Son interlocuteur le lui fit remarquer. Il eut un sourire et le pli amer de sa bouche apparut sous la barbe terne :

« C'est tellement vrai que pendant mon cours quelquefois je me surprends à m'emballer. Je me crois à la Chambre et je suis étonné que mes auditeurs me m'interrompent pas, demeurent calmes et silencieux à leur banc. Mon cher, il y a des jours où je donnerais gros pour une injure, un cri, n'importe quoi de vivant. Il me semble que je parle dans les Catacombes.

— Moi, c'est tout le contraire, — dit Fagnies arrêté devant sa table et contemplant une pile de dossiers. — La contradiction des imbéciles me devient insupportable. Vous devinez si je m'amuse au conseil. Ah ! ressasser cent fois les mêmes explications pour des primaires qui entrent dans la vie publique et qui font, à nos frais, leurs écoles ! »

Puis se plantant en face de son ancien collègue :

« Est-ce que la popularité vous manque, à vous ? »

La question était peut-être cruelle. Avocat par métier, ministre par fonction et clinicien par tempérament, le robuste Fagnies aimait à sonder ses frères les démagogues. Sa curiosité aiguë, solide, toujours en éveil, cherchait dans l'être ce qui résiste, ce qui est de la chair et de l'aveu.

Salvian eut un charme presque enfantin, une voix mélodieuse pour [répondre : « Après l'histoire du Cirque d'Hiver et pendant plusieurs mois, quand j'ai compris que j'étais « décroché » — c'est le terme exact, — j'ai gardé le sentiment d'un grand vide... Les opérés doivent avoir de ces impressions-là... Ensuite, grâce à ma chère Marianne, grâce à mon pauvre Bernard, — la famille a du bon tout de même, — j'ai mis mon orgueil en convalescence. Et maintenant je ne suis plus qu'un vieux professeur de sociologie au Collège de France et un brave grand-père. »

Après une courte réflexion, il ajouta : « Les

révolutionnaires commencent dans l'idylle et finissent dans l'élégie. C'est bien connu... Vous parliez tout à l'heure des primaires. C'est aussi le terme que j'emploie quand je veux définir les nouvelles couches, ceux qui nous tuent et nous dépassent, les Pierre Mague, les Talcèdre, les Malet, etc... Comment les caractériser ces gaillards-là, les vrais maîtres de la cité moderne ?

— Comment, mais de la façon la plus simple : les fils du manuel et de la notion. Quiconque substitue à la complexité des faits la puérilité des formules, quiconque croit avoir la vérité dans sa tête, dans un petit livre ou dans sa poche, quiconque généralise sans mûrir, dogmatise sans classer, quiconque conclut de la science à la vie surtout est un primaire. Albigny était un primaire. Nortier aussi quoique d'opinions différentes. Vous, moi, quelques autres, nous n'échappons à la contagion que par le sens du relatif..... A propos, je suis harcelé par le nègre Corat et son associé Daniel de Saintines. Ils me demandent je ne sais quelle autorisation pour un marché des inventions nouvelles. Je me suis informé. C'est véreux et idiot par-dessus le marché. La noblesse a joliment tort d'entrer dans les voies du progrès. »

François pensait à Claire qu'il n'avait plus revue et à qui la misère allait si mal. Il ne prononça pas son nom, malgré tous les efforts de Fagnies.

Après plusieurs détours, la conversation vint sur la Vindiera qui jouait le soir même au ministère dans un petit à propos de Popiolle : « Elle a toujours son masque émouvant, sa voix de contralto, ses mines étonnées..... Gertrude prend des leçons de diction avec elle. Vous voyez d'ici le mélange. »

Gertrude et Marianne étaient brouillées. Personne ne pouvait rester en relations avec celle qu'on appelait dans le monde officiel « la joyeuse commère de la place Beauvau ». Mais Salvian n'ignorait point que Fagnies tenait à sa femme, tout en la raillant et la subissant. Elle était la faiblesse de cet homme fort. Habilement le méridional se tut.

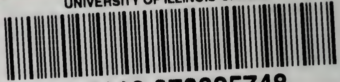
Quand il prit congé du ministre son compère, celui-ci le raccompagna jusqu'à la porte en le tenant par le bras. C'était chez lui signe de cordialité. Puis, comme il tournait le bouton, il se pencha et lui glissa dans l'oreille cette confidence : « Démocratie, c'est émiettement. »

FIN

6745. — L.-Impr. réunies, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, direct.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 070325748